LE COMTE DE LAVERNIE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX,

LE COMTE DE LAVERNIE

PAR

M. Auguste Maquet.

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853

I

NUAGES NOIRS.

Gérard passa la nuit à écrire et à rêver. Il écrivait à Belair pour le remercier de son amitié si tendre, pour le féliciter de son bonheur.

« Cette amitié que le hasard avait nouée, disait Gérard au musicien, a pris depuis peu tant de place dans ma vie, elle touche si sensiblement à toutes les fibres de mon cœur, que je la confonds avec tous mes souvenirs de joie et d'amour. Il me semble que je n'ai pas connu Antoinette sans vous, ou que je ne vous connais pas sans elle ; peut-être devez-vous être jaloux de la tendresse que j'ai pour cette jeune fille, mais elle serait

bien jalouse, je crois, de l'affection que je vous porte.

« Cependant, mon ami, peut-être va-t-il falloir que nous nous quittions demain ; un grand honneur m'est réservé : un honneur mortel. Je suis commandé pour enlever un ouvrage devant lequel ont échoué les braves gardes-françaises ; c'est vous dire qu'il y faut mourir, à moins d'un de ces bonheurs comme il en a lui si peu dans ma triste vie.

« Pourtant, vous avez ouï parler des merveilleuses faveurs que le destin m'a faites en si peu de jours. Chacun ici-bas a droit à son lot de fleurs et de cyprès. Toutes les roses de ma part sont tombées en même temps sur ma tête. Sauvé de la mort, promu à un beau grade, protégé par madame de Maintenon, qui souriait en moi à l'ombre de ma mère ; puis un beau combat où j'ai réussi, puis une adorable soirée où j'ai senti sous mes lèvres le front et les yeux d'Antoinette ! Je vous le dis, Belair, toutes les roses en même temps ! mais les voilà dépensées : c'est le tour des cyprès !

« Eh bien, mon ami, je me retrouve dans la même situation où j'étais à Valenciennes, quand je vous recommandais Antoinette. Si je suis tué demain, relisez avec Jaspin ma lettre d'alors, elle peut encore servir. Du reste, je suis fort, je me sens calme et joyeux ; je mourrai glorieusement,

utilement, comme est mort mon père, en soldat. Vous me demanderez pourquoi cette appréhension, ou plutôt cette prévision de la mort ; votre philosophie confiante, votre amitié protectrice me diront qu'il y a toujours dans la plus épaisse grêle de boulets et de balles assez de vides pour les poitrines que Dieu veut garder saines et sauves. Mais je vous répondrai que par moments je ne sens plus Dieu autour de moi, et que je suis las d'une lutte sans résultats avec le mauvais ange.

« Vous me réfuteriez facilement, heureux que vous êtes, en me montrant combien vous avez souffert avant que la fortune et l'amour vous aient récompensé. Vous me diriez que si je sors vivant et vainqueur de l'attaque de demain, je pourrai demander au roi la main d'Antoinette, et replonger à jamais dans les ténèbres le démon infatigable qui m'opprime. Mais les présages sont contraires. A l'heure qu'il est, j'interroge le ciel, tout en vous écrivant : il est noir, sans étoiles, et mon chien, couché en face de moi, au lieu de dormir, me regarde avec des yeux sérieux et brillants, comme pour me dire qu'il n'a plus longtemps à me voir, et qu'il veut me voir encore. »

C'est ainsi que Gérard exprimait ses pressentiments lugubres. De la part d'un homme aussi

réellement brave, tant de faiblesse annonçait bien de la fatigue.

Quelquefois les nuages qui pèsent sur nous sont si noirs et si opaques que nous courbons la tête et plions les genoux sous leur douloureuse influence. Gérard obéissait à cette loi de nature. Il sentait ses malheurs à venir et suppliait Dieu d'en éloigner de lui l'amertume.

Jaspin boudait depuis la scène de la veille. Un peu rudoyé, comprenant qu'il avait eu tort et que l'honneur militaire est pointilleux, il n'osait plus même s'applaudir d'avoir sauvé la vie de Gérard en appelant les chevau-légers à son aide. Jaspin, comme toutes les âmes faibles, s'en prenait à la cause de l'accident. Il maudissait la guerre, les épées, les ouvrages à cornes et la cour, où l'on vit toujours comme sur une vague de l'Océan, tantôt enlevé au ciel, tantôt plongé dans les gouffres.

Cependant il ne dormit pas plus que Gérard. Il surveillait de loin sa tente éclairée, le jeu de son ombre qui révélait une active insomnie, et l'aube le trouva debout, arpentant le devant du quartier, toussant comme s'il était fort enroué afin d'attirer l'attention de Gérard, sans pourtant lui faire d'avances. Jaspin avait de la dignité.

Cette toux fut remarquée du chien Amour qui, lui aussi, prenait l'air à la porte de Gérard, mais sans préoccupation d'aucune espèce. Il répondit

à la toux par un aboiement de politesse, et s'en alla saluer Jaspin qui, s'asseyant sur l'herbe fraîche, entama un dialogue avec l'animal, ne pouvant causer avec le maître.

— Ah! te voilà, lui dit-il; te voilà, ingrat! Tu n'es guère tendre pour tes amis, Amour. Tu me manques d'égards, Amour. Tu me fais du chagrin, et ne viendrais pas seulement me rendre visite... petit Amour. Je suis le vieux Jaspin qui t'ai nourri, élevé, qui t'aime... et qui ne fait jamais rien sans être inspiré par cette amitié que j'ai pour toi, petit ingrat d'Amour.

Et le bon Jaspin s'attendrissait en disant ces paroles avec une voix assez haute pour qu'on l'entendît de la tente voisine. Le chien caressé, magnétisé par les intonations mélancoliques de cette voix, s'attendrissait aussi et poussait des gémissements aigus en léchant avec des élans de tendresse le visage et les mains de l'abbé. Cette scène eut le résultat qu'espérait Jaspin. Gérard, pâle encore de sa nuit sans sommeil et tout habillé, tout armé, sortit et s'arrêta pour considérer ses deux amis.

— Bonjour, Jaspin, dit-il avec une douce bonté.

Jaspin feignit d'être surpris par cette voix, comme s'il ne l'eût pas attendue; il leva la tête, et ses yeux qui voulaient paraître affligés, mécontents, se dilatèrent peu à peu de joie et de

reconnaissance. Gérard ouvrit ses bras, et Jaspin vint s'y précipiter avec les petits étouffements qui précèdent les sanglots.

— Cristol! murmura-t-il, j'avais besoin de cela.

— La la, mon bon Jaspin, mon vieil ami, dit Gérard attendri. Il ne faut pas m'en vouloir de mes vivacités. Savez-vous que je finirai par devenir méchant à force de lutter contre tous ces méchants!... Mais le jour est grand déjà... Voyons un peu les nouvelles. Est-ce que vous avez entendu parler de quelque chose?

— Non.

— Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu d'ordres pour cette attaque; voilà mes hommes qui se réveillent seulement. On les aura laissés dormir longtemps pour qu'ils soient plus frais. Faites-moi le plaisir d'aller jusque chez M. de Rubantel, et demandez-lui ce qu'il faut penser de ces ridicules arrêts que Louvois a infligés hier à tout le monde, sans exception. Lorsque tant de gens sont aux arrêts, personne n'y est. Cependant je ne voudrais pas sortir de chez moi avant de savoir à quoi m'en tenir; Louvois serait capable de me jouer quelque mauvais tour. Allez, dis-je, trouver Rubantel, et rapportez-moi l'ordre du jour qu'il doit avoir reçu du quartier général.

— J'y vais de ce pas. Viens, Amour! s'écria Jaspin radieux. Cependant, une recommanda-

tion, permettez-la-moi, Gérard. Soyez brave aujourd'hui, vous ne sauriez vous en empêcher; mais ménagez-vous bien!... Défiez-vous des faux avec lesquelles ces coquins vous écharpent... Comme s'il était convenable de traiter des gentilshommes comme des tiges de foin!

— Oui, mon ami, oui.

— Et puis... quand vous serez revenu vainqueur, car vous reviendrez, je vous le prédis...

Gérard sourit tristement.

— Oh! je vous le prédis!... s'écria Jaspin. Vous ne mourrez pas aujourd'hui, je le sais!

— Vous le savez, prophète!...

— Dieu me l'aurait dit! répliqua Jaspin avec une sérénité touchante. Eh bien, quand vous serez revenu... pas de duel! rien ne pourrait vous sauver!

— Allez, Jaspin, allez chez Rubantel; je m'ennuie de demeurer ici dans l'ignorance de ce qui se passe.

— Eh! mais, s'écria l'abbé, que vois-je venir là-bas à cheval? C'est M. de Rubantel lui-même avec un gros de cavaliers.

— Mais oui... oui... Eh bien, si le général est dehors, c'est qu'il est relevé de ses arrêts; par conséquent je suis relevé aussi... Allons, Jaspin, allons, Amour, nous sommes libres.

Et Gérard se mit en marche, Amour lui sautant jusqu'à la hauteur de l'épaule qu'il caressait

de ses pattes, Jaspin se frottant les mains et se répétant tout bas que rien n'était perdu puisque la marquise avait forcé Louvois de faire lever les arrêts.

Mais ils n'allèrent pas loin; le général les reconnut et leur fit signe de la main qu'ils n'avançassent pas davantage. Gérard s'arrêta surpris. Rubantel mit pied à terre, donna son cheval aux cavaliers qui l'attendirent, et s'avança vers M. de Lavernie avec de gros yeux pleins de signification.

— Eh! qu'y a-t-il, mon général? dit Gérard, comme vous paraissez ému!

— Ne sortez pas! ne sortez pas! s'écria Rubantel.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous êtes aux arrêts, pardieu!

— Mais vous y êtes aussi, vous, général!

— Moi, j'ai été relevé.

— Et les Suisses?

— Relevés.

— Et les gardes? et M. de Saillant?

— Relevés!

— Je suis donc le seul qu'on ait puni?

— Oui. Oh! c'est une histoire qui fait un bruit terrible. Il paraît que le roi est furieux.

— Furieux de quoi?

— On vous accuse d'avoir intrigué pour obtenir l'attaque.

— Mais ce n'est pas vrai, vous le savez bien.

— Mieux que personne; enfin on le dit.

— Vous le démentirez, j'imagine?

— Je l'ai démenti ce matin devant M. de Louvois, en présence de vingt officiers.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que l'on savait ma tendresse pour vous ; que je cherchais à pallier vos torts, mais que personne n'était dupe de ma générosité ; que chacun connaissait votre ambition, votre caractère insociable... J'ai voulu répliquer, il m'a fermé la bouche ; j'ai insisté, je me suis démené, il m'a tourné les talons.

Gérard passa une main sur son front, comme pour en arracher les affreux rêves qui le brûlaient.

— Ah çà, mais, dit-il lentement, ce Louvois est le plus abominable scélérat qui ait jamais existé.

— Ce n'est pas un scélérat, c'est un ennemi. S'il vous aimait, il ferait périr cent mille hommes pour vous servir. Il vous hait, et cent mille hommes ne lui coûteront rien pour qu'il vous perde.

— Oh ! cette accusation d'intrigue contre moi, c'est une iniquité !

— S'il n'y avait que cela ! murmura le général.

— Il y a encore quelque chose?

— Oui, et d'abord les chevau-légers ne mar-

cheront pas aujourd'hui ; ce sont les gardes qui redoublent, soutenus par les mousquetaires.

— Pour cela, passe, c'est juste ; mais que ferons-nous?

— Les chevau-légers se tiendront prêts en cas d'attaque générale, parce que M. de Vauban assure que si l'ouvrage à cornes est vite emporté, on peut du même temps s'aller loger par delà le ravelin jusqu'au bastion plat : alors il faut que tout le monde donne. Seulement les chevau-légers n'ont pas la place d'honneur.

— Mon général, s'écria Gérard en serrant les mains du vieux soldat, soit en avant, soit à l'arrière-garde, soit à l'assaut, soit en rase campagne, je saurai bien montrer au roi que M. de Louvois est un bélître et que je suis un brave homme. A quelle heure marche-t-on?

— A neuf heures, au signal de la treizième bombe qui sera tirée.

— Il est temps qu'on fasse ses préparatifs, alors, et que nos hommes déjeunent bien ; car on en aura pour jusqu'au soir.

Et Gérard fit un mouvement comme pour aller donner ses ordres. Rubantel le retint par la main.

— Vous ne pouvez pas, lui dit-il.

— Comment?

— Vous êtes aux arrêts, mon pauvre ami, et l'officier aux arrêts ne commande pas.

— Oh! mon Dieu! s'écria Gérard en pâlissant.

Aux arrêts... aujourd'hui! jusqu'à neuf heures seulement, n'est-ce pas?

— Plus tard que cela, dit Rubantel ému.

— Aux arrêts! ma compagnie marchera et je resterai?... C'est impossible, mon général.

Rubantel garda le silence.

— Les gardes iront au feu; les Suisses, les mousquetaires, les chevau-légers eux-mêmes, et moi, moi seul, je garderais le camp! Mais je n'ai rien fait, mon général... Vous savez bien que je n'ai rien fait!

— Cher Lavernie, calmez-vous.

— Et c'est à Louvois que je devrai cette honte, cet opprobre infâme!

— Mon ami!... dit Rubantel.

— Sang et mort! s'écria Gérard en crispant ses poings. Je jure que je tirerai de cet homme une vengeance terrible!

Jaspin se précipita vers le comte et lui mit une main sur la bouche. Rubantel l'embrassa.

Gérard, se dégageant de leurs étreintes, chercha des yeux le chemin le plus court pour aller joindre Louvois.

— Par grâce! s'écria Jaspin, retenez-le, monsieur; s'il s'échappe, il fera un grand malheur. Voilà la première fois de sa vie qu'il jure.

On voyait s'approcher, timidement d'abord, puis avec plus de hardiesse, des soldats et des

valets effrayés par la colère de Gérard et les terribles paroles qu'il venait de proférer.

— Jour de Dieu ! lui dit Rubantel, on vous a entendu peut-être. Prenez garde ! et si vous ne vous ménagez plus, ménagez-moi. J'ai ordre de vous consigner à votre quartier. On m'accuserait de faiblesse à votre égard.

— Vous avez ordre..., balbutia Gérard.

— Voyez, dit Rubantel; on m'avait donné des cavaliers pour vous garder.

— Voilà le dernier coup, murmura l'infortuné dont le visage se couvrit d'une pâleur funèbre. Ordre de me garder... comme un malfaiteur, comme un traître... moi ! N'ayez pas peur, mon général, je suis brisé... je n'en puis plus... c'est fini.

Et le malheureux jeune homme s'en alla, chancelant, tomber sur un siége à l'entrée de sa tente, les bras inertes, la tête vide, l'œil mort. L'agrafe de son ceinturon se rompit, l'épée heurta le pied de fer d'une table avec un retentissement lugubre.

Rubantel, après avoir embrassé ce corps immobile et pressé ces mains glacées, recommanda aux cavaliers de veiller sur la santé du comte, bien plus que sur sa conduite; et lorsqu'il eut échangé avec Jaspin quelques affectueuses paroles, il s'éloigna le cœur navré.

Un long temps s'écoula dans cette morne stu-

peur ; on voyait cet homme si courageux et si fort sangloter comme une femme. Le tremblement nerveux qui secouait ses membres agitait autour de lui les meubles, les toiles, le sol même de la tente qui l'abritait.

Jaspin, épouvanté de cette douleur et de ces souffrances, priait et tremblait aussi dans son coin.

Les soldats mis en faction au seuil de la tente regardaient de temps en temps avec une compassion inexprimable leur officier en proie à une agonie qui n'avait pas, comme toutes les agonies, la ressource d'aboutir à la mort.

Tout à coup les bombes éclatèrent. A la treizième, le canon gronda, un bruit épouvantable déchira les airs et fit rebrousser les nuages : l'attaque commençait.

Une grêle de bombes et de boulets cribla l'ouvrage menacé pour en déblayer toutes les avenues. La place resta muette, réservant son feu pour le moment de l'assaut ; les cent pièces de canon françaises dirigées par Vauban tirèrent mille coups en une demi-heure. On entendait, par-dessus le bruit de l'artillerie, le bruit des écroulements et les cris des blessés.

Gérard souleva sa tête appesantie, écouta comme un homme ivre qui ne comprend plus rien, qui ne sent plus rien de la vie. Cet épouvantable fracas finit par réveiller en lui l'idée de

son malheur et de sa honte. Après avoir entendu quelques minutes, il fit un bond pour saisir son épée tombée à ses pieds, et s'allait jeter hors de la tente, comme s'il ne pouvait résister à la formidable voix du canon qui l'appelait. Mais, sur le simple geste des soldats, qui doucement effleurèrent sa poitrine de leurs mains étendues, Gérard s'arrêta ; son œil étincelant s'éteignit de nouveau. Il contempla comme à travers un brouillard les bataillons s'élançant dans les flammes, l'éclair des armes, le pêle-mêle de l'assaut dans la fumée; puis, semblable à un spectateur fatigué qui revient, il rentra dans sa tente et s'assit encore, cette fois sans soupirs, sans cris, sans agitation.

La crise était finie, Gérard avait bu le calice, il s'était fortifié par une prière à Dieu et par un souvenir donné à tout ce qu'il aimait. Dieu lui répondit par la voix de sa conscience qu'il l'absolvait de toute faute. Il lui répondit aussi par une sorte de miracle, puisque l'un des factionnaires, écartant le rideau :

— Mon lieutenant, dit-il, voici des visites qui vous arrivent.

— Des visites? répliqua Gérard toujours morne, et ne comprenant plus que personne songeât à lui dans le monde.

— Un beau jeune homme, une jolie dame qui

descendent de cheval et se font conduire ici par votre laquais.

Jaspin sortit pour voir, et poussa un cri de joie.

— Qu'est-ce donc? mon Dieu! demanda Gérard en essayant de marcher.

— Moi! répliqua la joyeuse voix de Belair, qui s'élança au cou de son ami.

— Et moi! dit de sa douce voix Violette, en pénétrant, pareille à un ange radieux, dans cette demeure sombre et désolée qui s'emplit à l'instant même de parfums de joie et de lumière.

II

LA CAGE ET LES ROSSIGNOLS.

Comment Gérard n'eût-il pas senti son cœur renaître à l'aspect de tant de beauté! Comment n'eût-il pas repris courage en voyant tant de dévouement!

Belair, en effet, risquait sa tête ou sa liberté, à venir dans le camp de Louvois, sous les yeux de Louvois, affronter les rancunes d'un homme qui ne pardonnait jamais.

Et Gérard et Jaspin frémirent, malgré leur habitude du danger, en songeant à tout ce qui menaçait leur ami, le souriant, l'épanoui Belair,

qui accourait tête baissée dans la gueule de ce loup dévorant.

Il devina leur crainte en voyant se plisser leurs fronts.

— Bah! dit-il, avant tout il me fallait votre présence et votre main; et puis que ferait contre moi le ministre, puisque je suis l'ami du roi?

— Du roi! s'écrièrent à la fois Jaspin et son élève.

— Du roi Jaspin! continua triomphalement le musicien.

— Oh! silence, interrompit l'abbé; depuis ce jour heureux où vous me proclamâtes roi, que d'événements, que de démentis à notre fortune! Que de fois la médaille nous a montré son revers!

— Ainsi, nous ne régnons plus? dit Belair étonné.

Jaspin, en peu de mots, raconta l'histoire de tout ce que souffrait Gérard; sa faveur, puis les manœuvres de Louvois.

—Eh! mais, c'est effrayant pour vous, dit Violette assombrie, en interrogeant Belair du regard. Quoi! seuls nous sommes heureux!

— Profitez-en bien! dit Gérard.

— C'est ce que nous faisons et ce que nous voulons vous voir faire, ajouta Violette : nous sommes venus ici pour cela; et d'abord, un peu de

jour, un peu d'air : vous êtes enfermé comme en une prison.

— J'y suis, en prison.

— Les arrêts, c'est un mot ! la prison, c'est un carré de toiles... Regardez le ciel, là-haut, il est bleu ! voyez l'herbe , là-bas, elle est verte... Allons, oubliez les maux, ce sera le commencement du bonheur ! Vous n'avez point de place parmi ceux qui se battent là-bas et cela vous désespère... folie ! Ne reconnaissez-vous pas dans ce prétendu malheur de doigt de la Providence qui vous protége ?

— Oh ! Violette, quel paradoxe !

— Eh ! sans doute ; vous seriez tué peut-être à l'heure qu'il est, ou manchot, ou borgne, et votre maîtresse ne vous aimerait peut-être plus vivant, en admettant qu'elle n'eût pas à vous pleurer mort.

— Violette a une manière à elle de voir les choses, dit Belair ; cela paraît paradoxal au premier aspect, puis on s'y accoutume. C'est ainsi que, d'abord, je doutais, et m'effrayais comme vous ; puis, par degrés, à force de regarder dans ses prunelles nacrées, j'y ai pris pour mon optique un reflet irisé de rose et de vert qui me peint toute laide chose de ces deux nuances charmantes : l'espoir et l'amour.

— Je serai plus difficile à persuader que vous, répondit Gérard. Mes obstacles, à moi,

ne sont pas comme ceux que vous avez rencontrés.

— Ne dites donc pas cela, repartit Violette. Vous aimez une charmante jeune fille qui vous aime. Elle vous aime, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Elle est bien à vous ; elle n'est pas mariée, celle-là !

— Non !

— A un Desbuttes, à un homme qui dit toujours : J'apprécierai !

— S'il n'avait que ce défaut, dit Belair, on le lui passerait.

— Heureusement pour vous, monsieur, qu'il en a d'autres ! s'écria Violette. Mais pourquoi parler de M. Desbuttes ?

— C'est bien vrai, se hâta de dire Belair, nous ne sommes pas ici pour cela.

Et remarquant la préoccupation de Gérard qui dressait l'oreille avec tristesse à chaque explosion de l'attaque lointaine :

— Nous sommes venus, dit-il, pour nous réjouir et réjouir tout le monde autour de nous. Voyez l'admirable soleil ! N'a-t-on pas ici un peu de vin ? Violette, cherchez bien partout ; nous sortirons de cette tente ; nous irons nous asseoir sur des nattes et des manteaux au penchant de ce tertre.

— Et nous parlerons de tout ce qui est gai, dit

Violette, et Belair vous chantera les nouvelles chansons qu'il a faites.

— Oh! oui, s'écria Jaspin.

— Chanter quand on se bat à Mons! interrompit Gérard ; que dirait-on de moi ?

— Ils font trop de bruit pour qu'on nous entende, répliqua Violette, et M. de Louvois, s'il entendait, en crèverait de rage. Avez-vous des scrupules après tout ce qu'il vous a fait?

— Disgracié ou non, je suis un soldat.

— Non, dit Belair avec fermeté, vous êtes un prisonnier.

— D'ailleurs, ce n'est pas vous qui chanterez, ajouta Violette, ce sera Belair.

— Belair ou moi, qu'importe! s'il y a du danger.

— Encore un coup, je vous dis que les dangers ne nous effrayent point. Tranquillisez-vous à notre sujet, dtt Violette. Nous ne risquons rien.

— Vous risquez, puisque vous êtes heureux ! murmura Gérard.

— Oh! interrompit Belair, notre bonheur à nous est de ceux qu'on ne trouble point.

— En vérité! dit Gérard avec une doute sinistre.

— Non, répliqua la jeune femme d'un ton d'assurance.

— Et pourquoi? demanda Jaspin.

— L'amour les a-t-il faits immortels? s'écria Gérard.

— Non, mais il nous élève au-dessus de toutes les misères terrestres; nous voulons être heureux, nous le sommes.

— Nous n'avons, continua Belair, ni ambition ni crainte.

— Comme vous dites cela, enfants! Quoi! vous n'avez pas même peur de Louvois?

— Bien peu, dit Violette.

— Elle m'épouvante, l'abbé. Et vous, Belair, êtes-vous aussi rassuré que Violette?

— Elle m'a communiqué toute sa tranquillité, s'écria gaiement Belair, en sorte que je passerais au travers du feu sans sourciller, pour peu qu'elle y passât la première.

— Alors vous avez un philtre, un amulette? dit Gérard.

— Peut-être bien, répondit la jeune femme avec un sourire plein de charmants mystères.

— Allons! tant mieux, mes amis. Cependant, je ne conçois guère pourquoi vous avez risqué de venir si près du ministre, dont un signe pourrait anéantir Belair.

— Il ne fera pas ce signe.

— En vérité? dit Gérard. Si j'étais curieux, je vous en demanderais la raison.

— Et si nous étions bien seuls, répliqua Violette, je vous la donnerais.

— Vous avez déjà peur, vaillante, et peur des ombres !... Mais nous sommes en sûreté, puisque nous sommes en prison, dit Gérard. Au dehors je ne vois que les factionnaires, avec qui mon laquais joue aux cartes, et les toiles d'une tente ont cela d'avantageux que nul espion ne peut se cacher dans leur épaisseur. Ainsi parlez sans crainte et faites-moi participer un peu à cette sécurité si téméraire selon moi.

— Ce sera bientôt dit.

— Vous avez les moyens de dompter cette bête féroce ?

— Avec un mot.

— Cabalistique? dit Jaspin.

— Oh ! non, un mot simple, un mot que tout le monde peut prononcer.

Gérard lui prit la main.

— Enchanteresse, dit-il, vous dissiperiez un orage au ciel rien qu'avec votre sourire.

— N'est-ce pas?

— Oui, mais vous ne changeriez pas en sourire la grimace de bronze de Louvois.

— Peut-être bien ; mais je crois que je changerais son sourire en grimace ; cela vaut mieux.

— Oh ! que je payerais cher, si j'étais riche, pour avoir un secret pareil ! s'écria Jaspin en levant les mains au ciel. Vous l'avez, vous, Belair ?

— Non. Madame me l'a toujours refusé. N'est-ce pas, Violette ?

— Oh ! messieurs, un secret est un secret.

Gérard, avec douceur :

— Comment ne vous en êtes-vous pas servie pour empêcher Belair d'être persécuté par Louvois, pour empêcher votre mariage, que dis-je! pour faire rendre justice à votre pauvre père lorsqu'il vivait si tristement?

Le front si pur de Violette se couvrit d'un nuage.

— C'est qu'alors je ne le savais pas, murmura-t-elle. Mais ne vous donnez pas tant de peine pour cacher votre incrédulité. Avez-vous besoin que je vous aide en quelque chose? Me voici avec mon mot.

— Ce mot peut-il faire tomber Louvois roide mort, demanda Gérard, afin de m'épargner l'extrémité de le tuer ?

— Non, mais il pourrait l'empêcher de tuer quelqu'un, et c'est pour cela que je le garde. Le jour où M. de Louvois menacera un de ceux que j'aime, ou me menacera moi-même, ce jour-là, je m'en servirai.

— Si vous saviez comme je suis menacé ! dit Gérard avec un triste sourire. Il est vrai que vous ne m'aimez pas, et que Belair aussi serait menacé si Louvois le rencontrait.

— A vous dire le vrai, c'est pour lui que j'ai

mis mon secret en réserve, dit tout bas la charmante femme, car je prends son avenir à cœur.

— Si efficace que soit votre talisman, tâchez de ne pas en avoir besoin, madame.

— Oh ! je ne cherche pas le serpent; mais je suis aise de savoir que, si je le rencontrais, j'aurais plus de bonheur que notre mère Ève : je lui écraserais la tête.

— Tout à fait ? demanda Jaspin.

— De mon mieux. Mais le serpent n'y est pas; où est-il ?

— Là-bas ! aux fossés, poussant les bataillons au carnage, comme le forgeron pousse au feu les lames de métal qui se tordent et qui fondent.

— Nous avons quelques instants à nous, dit Violette; bien peu : trop peu, mettons-les à profit. Donnez-moi la main, comte ; vous, Belair, prenez le bras de M. l'abbé, et asseyons-nous dehors, de façon à ne pas perdre une seule des caresses de ce radieux soleil.

— Mais je suis aux arrêts, ne l'oubliez pas, mes chers amis.

— Dans cette tente? absolument sous ces toiles? absolument sous les douze pieds carrés que ces piquets enferment?

— Hélas! oui.

— Ce serait puéril, dit Violette; vous ressembleriez à l'enfant qu'on met en pénitence, au quadrupède qu'on attache à un piquet.

— Cela est ainsi.

— Alors dépêchez-vous de n'être plus soldat, sinon vous cesseriez d'être une créature pensante.

— On ne pense que trop lorsqu'on est attaché.

— Venez, venez au soleil.

— Les factionnaires ne me laisseront point passer.

— Je le leur demanderai, moi, dit Violette.

Et en effet, elle prit Gérard par le bras et le conduisit au petit tertre de verdure avec un regard tellement chargé de séductions, que les deux surveillants aimèrent mieux laisser sortir leur prisonnier que de s'exposer à faire cesser le charme de ce sourire. D'ailleurs, ils ne se compromettaient pas beaucoup. Gérard n'était pas homme à fuir.

Ce fut alors que les quatre amis purent achever de s'ouvrir leurs cœurs.

— Décidément, dit Violette lorsqu'elle eut absorbé la molle tiédeur de ces rayons printaniers, j'espère que M. le comte ne demeurera pas plus longtemps retenu dans ces piéges qu'on appelle la discipline, la subordination, la hiérarchie militaire.

— Oh! oh! que voilà bien le langage d'une femme! s'écria Belair.

— Resteriez-vous aux arrêts, vous? demanda Violette au musicien.

— Je ne dis pas; mais moi, que suis-je? un rossignol, un petit oiseau obscur, vêtu d'un habit brun, et grand ami de l'ombre. Chez les rossignols, le gros ne met pas le petit aux arrêts; mais lorsqu'on veut, comme notre Gérard, se broder d'or et porter une belle cuirasse ciselée, faire sonner des éperons et commander à d'autres hommes, il faut savoir ronger un frein : on ressemble au cheval de guerre. « Tu veux une housse brodée, lui dit son maître, des harnais plaqués d'or; eh bien, souffre le mors, souffre l'aiguillon, souffre la houssine... »

Jaspin soupira.

— Il doit y avoir de beaux vers latins sur ce sujet-là, dit-il.

— Venez, venez vite avec nous, ajouta Violette en serrant les mains du comte. Renoncez à une vaine gloire; faites-vous libre comme nous!

— Libres! s'écria Jaspin, vous? Qu'est-ce que j'entends là?

— Mais oui, libres. Ne le sommes-nous pas? dirent tranquillement les deux rossignols, étonnés qu'on leur contestât leur indépendance.

— Et M. Desbuttes, madame?

— Oh! par grâce, n'en parlons plus. Je croyais que c'était convenu déjà.

— Bah! s'écria Jaspin, vous en êtes venus à ne plus parler de lui; oh! mais vous êtes deux créatures accommodantes! vous ouvrez vos ailes,

oiseaux, vous volez par-dessus les obstacles!

— Non pas quant à celui-là du moins, reprit Violette d'un air sérieux. M. Desbuttes reconnaîtra bientôt qu'il n'a aucun droit sur moi et me rendra ma liberté.

— En vérité! dit Jaspin; je ne vous ai peut-être pas mariés; on l'aura rêvé!

— Pour moi, c'est bien un rêve, dit Violette; M. Desbuttes m'avait épousée croyant m'aimer; il s'aperçoit qu'il ne m'aime plus...

— Ou que vous ne l'aimez pas, interrompit Jaspin.

— J'ai été franche sur ce sujet avec lui, M. l'abbé; il sait que je ne l'aimais pas, et avant peu il saura que j'en aime un autre. Je ne veux pas tarder plus longtemps à le lui apprendre.

— Fort bien, dit l'abbé en hochant la tête; mais les choses ne se passent point de la sorte, ma belle filleule. Vous tirez le canon sur les commandements de Dieu et sur la loi humaine.

— Non, M. l'abbé, répondit avec une grâce charmante et en rougissant la jeune femme, les hostilités n'ont pas commencé.

— Allons donc! fit Jaspin en regardant Belair qui rougissait comme Violette, ce qui faisait de ces deux amants les plus ravissantes images de la pudeur et de l'honnêteté dans l'amour.

— Nous ne sommes pas devant le confesseur,

répliqua Belair, mais j'affirme qu'elle dit la vérité.

— Dès que vous affirmez et qu'elle rougit, dit Gérard avec un doux sourire, je crois; mais alors vous êtes des anges de vertu, mes amis, et j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : « Profitez du présent. »

— Non, le présent nous le tenons comme nous tenons l'avenir; il faut vouloir en ce monde, cela ne manque ni à Violette, ni à moi. Un bon plan et du vouloir, avec cela on va loin.

— Où allez-vous? demanda Gérard.

— Voici en deux mots : M. Desbuttes est parti pour une mission que lui donne M. de Louvois.

— Oh! s'écria Jaspin avec inquiétude, à quel endroit cette mission?

— Nous n'en savons rien; seulement il reviendra par Paris, où il m'a priée de le rejoindre.

— Voilà votre liberté?

— Patience; au lieu de l'attendre à Paris, nous partons pour Rouen, une nuit, à cheval, et nous nous embarquons pour le Havre; du Havre, certain bateau nous mène en Angleterre.

— Est-ce possible? dit Gérard.

— Si ce n'est pas impossible, répliqua Violette en riant, c'est fait.

— Pauvre enfant! et vivre? car je devine que vous laisserez à M. Desbuttes ses gros écus.

— Écoutez nos moyens de vivre, murmura Violette à voix basse : Nous trahissons notre patrie pour l'étranger.

— Hein ! fit Jaspin.

— Nous vendons nos cordes au roi d'Angleterre.

— Vos cordes ?

— De guitare. Belair a un engagement superbe qui nous a été procuré par un de nos plus grands ennemis.

— Un de vos ennemis ! rêvez-vous?

— Non, nous avons reçu à Houdarde une lettre ainsi conçue :

« Un de vos ennemis, maintenant votre ami, puisqu'il est devenu l'ennemi de votre mortel ennemi, a parlé de votre talent au plus intime ami de Sa Majesté le roi d'Angleterre. »

— Que d'amis et d'ennemis ! s'écria Jaspin. Voilà un fouillis!

— Attendez la fin, dit Violette :

« Sa Majesté vous verra volontiers à Londres, après la campagne. Sa Majesté est magnifique...

« *Signé :* VOTRE EX-ENNEMI. »

— Quelque piége, interrompit Jaspin.

— Il serait trop grossier, répondit Belair. D'ailleurs, dans huit jours, nous ne le craindrons plus. Vous voyez, comte, ce que nous nous réservons; imitez-nous. Donnez votre démission, Gérard ; foin des honneurs qui vous rendent si malheureux!... Enlevez encore une fois, mais cette fois pour tout de bon, la pauvre Antoinette; conduisez-la seulement aux lignes hollandaises, à six lieues d'ici, et je me charge d'arranger cette affaire-là avec le roi d'Angleterre, par l'entremise de ma guitare. Nous nous rejoindrons ; nous vivrons tous quatre, que dis-je! tous cinq ; je gagnerai beaucoup de guinées ou de florins ; nous attendrons que Louvois soit mort de rage, ce qui ne peut tarder, et je rapporterai en France Violette, guitare et guinées ; vous, vous réintégrez le manoir paternel. Amour peut vivre assez pour voir ce retour de l'exil. Allons, mon ami, mon frère, ne désespérons pas ; rions, aimons, chantons !...

Il prit un verre où brillaient les topazes d'un vieux vin d'Espagne que le gouverneur du pauvre cornette avait donné à Jaspin ; il l'éleva au soleil qui en fit jaillir des bulles de flammes, et, souriant à Violette qui lui faisait raison; à Jaspin que ces plans de félicité rajeunissaient malgré sa défiance ; à Gérard que la douce pression de deux mains amies consolait et guérissait de tous ses maux :

— A l'amour! dit-il; à la jeunesse! à cinquante années de bonheur et de chansons!

Et les verres s'entre-choquèrent.

— Par la mordieu! dit une voix de tonnerre derrière eux, voilà donc comme on garde les arrêts?

Ils se retournèrent. C'était Louvois, revenu de la tranchée, qui avait passé par le chemin creux, et regagnait son quartier après avoir rendu compte au roi du succès de l'attaque.

Tous se levèrent, excepté Gérard, que Jaspin retenait à deux mains en priant Dieu de lui inspirer la patience.

— Avec du vin! avec des filles! continua le ministre qui n'avait pas encore reconnu Belair.

— Des filles! s'écria celui-ci en se montrant fort pâle et fort irrité à Louvois.

— Ah! ah! fort bien, gronda le tigre à l'aspect de cette proie; l'ami du cœur, Pylade accouru pour consoler Oreste!

Et déjà il se retournait pour donner quelque ordre à son escorte.

— Voici le moment d'essayer le pouvoir de mon talisman, dit Violette avec un enjouement que démentait bien un peu la mate blancheur de ses joues.

Elle s'approcha de Louvois comme une fée, le fascina de ses deux grands yeux profonds, et, montant familièrement sur son étrier pour se

pencher à son oreille, lui murmura une courte phrase que personne ne put entendre.

Le front de Louvois s'obscurcit, tous ses traits se décomposèrent, il fixa sur Violette un regard effrayant. La jeune femme sauta en bas comme un oiseau, regarda encore le terrible ministre qui, après réflexion, baissa la tête sur sa poitrine et passa son chemin sans avoir répondu un seul mot. L'escorte le suivit ; tout redevint tranquille.

— Miracle ! dit Jaspin encore frissonnant.

— Oui, miracle, répéta Belair.

— Oh ! magicienne, s'écria Gérard, apprenez-le-moi ce mot qui fond la colère de Louvois.

— C'est le seul héritage que m'ait laissé mon pauvre père au lit de la mort. Ce mot magique, c'est une fleur funéraire que j'ai cueillie sur les lèvres du mourant, avec sa bénédiction et son dernier soupir. Le secret de Louvois, révélé par mon père, lui eût coûté la vie, comme il lui a coûté les yeux. Il s'est tu jusqu'à son dernier jour. Alors, délivré de toute crainte, n'ayant plus affaire qu'à Dieu, il me conta pourquoi sa vie avait été un douloureux martyre. « Si jamais M. de Louvois te menace, ajouta mon père, toi qui n'as à trembler pour personne, défends-toi maintenant avec ce secret. » Mon père avait raison ; ce secret est efficace, et Louvois a eu peur.

Belair et Violette se mirent à rire avec triomphe.

— Malheureux enfants! s'écria Gérard, fuyez! fuyez! puisque vous avez fait trembler Louvois. Oh! j'ai lu d'affreuses pensées dans son silence. Sa modération, c'est une tempête qui couve! Fuyez!

— Il a raison, dit Belair ému.

— Oui, répéta Jaspin, et votre gaieté me blesse jusque dans la moelle des os.

— Mais, objecta Violette un peu refroidie, si le talisman a été bon une fois, il le sera encore.

— Bon, parce que vous étiez en présence de cent oreilles qui pouvaient entendre. Mais une fois seule en ce camp, où Louvois est le maître! Oh! Belair, mon ami! oh! Violette, chère petite sœur! à cheval, Fuyez! fuyez!

Le vertige de la peur saisit un moment ces deux enfants, qui coururent à leurs chevaux, oubliant les verres, les chansons et le bonheur.

— Par les routes détournées! dit Belair à sa compagne.

— Non pas! s'écria Gérard, en pleine grande route, au contraire, avec du monde, devant du monde, toujours à portée d'être entendus. Oh! mais n'oubliez pas que votre secret est votre seule sauvegarde! Abritez-vous derrière, et tant que Louvois craindra que vos paroles ne

soient recueillies par quelqu'un, vous serez sauvés.

Les trois amis s'embrassèrent avec des soupirs.

— C'est fini, dit Violette, voilà que toute ma joie est partie; j'ai un brouillard devant les yeux, un glaçon à la place du cœur.

— Adieu! adieu! je ne vous plains pas, répliqua Gérard; vous emportez avec vous le soleil qui éblouit et qui brûle; vous emportez un amour heureux!

— A Londres, n'est-ce pas? lui dit Belair à l'oreille. Trêve de grandeurs, paix et joie pour toujours. Nous vous attendrons avec Antoinette et Jaspin.

— Eh bien, oui! s'écria Gérard. Mais adieu, adieu, adieu!

Une dernière pression réunit leurs mains palpitantes. Belair fit un signe à Violette; les chevaux bondirent; les rossignols s'envolèrent.

Gérard rentra dans sa prison.

III

DERNIÈRE RESSOURCE.

On apprit dans la journée combien avait été heureux le succès de cette attaque sur l'ouvrage à cornes; toutes les prévisions de Vauban s'étaient réalisées.

Une grande partie des travaux de l'ennemi avait été ruinée. Deux bastions seuls tenaient encore, et la prise de Mons n'était plus désormais qu'une question de temps si la place ne parvenait à être secourue.

Les gardes-françaises avaient réparé glorieusement l'échec de la veille. Les mousquetaires, envoyés pour les soutenir, ayant donné impru-

demment et sans ordres, s'étaient fait écharper entre deux feux qui les avaient décimés.

Mais, nonobstant ces désastres, la victoire était complète ; c'étaient dans le camp français des réjouissances et des chants de triomphe qui arrivaient comme autant d'insultes au cœur de Gérard.

Rubantel, mécontent de n'avoir eu rien à faire avec ses chevau-légers, se renferma chez lui après une courte visite faite à son lieutenant. Il devenait dangereux, pensa-t-il, de témoigner trop d'affection à un homme aussi compromis que l'était Gérard par son inimitié avec Louvois.

Et cependant Rubantel était brave et loyal parmi les plus loyaux et les plus braves. Mais à quoi bon irriter un ennemi comme le ministre de la guerre ? Ne peut-on plaindre un officier et lui témoigner de l'estime, sans se faire champion de ses haines, et risquer par cette amitié tout un avenir dépendant des caprices de ce Louvois tout-puissant ?

La philosophie de Rubantel s'arrêta au danger lorsque le danger lui parut inutile à braver. Gérard lui-même ne trouva pas qu'il eût tort.

Mais au moment où le vieux général sortait de chez son lieutenant, celui-ci se rappela qu'il n'avait pas encore appris de quelle durée seraient les arrêts qu'on lui avait infligés.

Il s'étonna aussi de n'avoir pas reçu la visite des gardes-françaises et des Suisses pour lesquels

il subissait cette punition inique. Mais il supposa que ces messieurs fêtaient leur triomphe et n'en viendraient que plus tard à songer à lui.

Il expédia donc un de ses bas-officiers à M. de Louvois avec ce seul mot :

« Combien dureront les arrêts de M. de Lavernie ? »

Et pendant que la commission se faisait, Gérard se mit à causer avec Jaspin de Violette et de Belair, qui avaient apporté tant de joie en quelques heures à leur ami, et qui lui paraissaient, malgré toute leur confiance, avoir remporté du camp un malheur éternel.

Jaspin l'entretenait dans ces sombres idées, lui que le fantôme de Louvois effrayait facilement. Et tous deux, de supposition en supposition, avaient atteint le paroxysme de l'inquiétude et du rêve noir, lorsqu'on vit de loin revenir paisiblement le messager qu'avait expédié Gérard à M. de Louvois.

— Voyez-vous! dit Jaspin, le beau temps continue, ce scélérat de Louvois s'en aperçoit, et pour vous contrarier, pour vous clouer sous la tente, il va doubler vos arrêts.

— Mais, cher maître, pour doubler un chiffre il faut connaître ce chiffre : connaissons-nous le nôtre?

— Je mets douze heures, répliqua Jaspin, et je double...

—Vingt-quatre ! En temps de siége, quand les occasions éclosent à chaque minute, et que c'est un vol de profit et de gloire qu'on fait toutes les heures à un officier ! Non, j'en ai pour douze heures, jusqu'au soleil couché.

Jaspin secoua la tête.

— Vous avez donc bien besoin d'être libre à ce moment-là, que vous oubliez la haine du ministre et la joie que vos tourments lui peuvent causer?

— Oui, j'ai hâte d'aller faire une promenade dans la campagne; voilà longtemps, hélas! que je n'ai vu les arbres, la plaine.

— Bon! vous ne voyez que cela.

— Il y a plaine et plaine, mon ami.

— Je comprends, vous aimez les paysages variés, un grand mur, puis un groupe de petits bois et de pièces d'eau; un couvent même ne vous déplairait pas. Aimez-vous l'entrée de Saint-Guislain?

— Cher abbé, c'est vrai, je veux aller à Saint-Guislain.

— Voir des murs?

— Oh! qu'il est doux parfois de regarder une muraille! que les pierres sont éloquentes! que la ravenelle vous dit de choses en se balançant! Tous ces brins d'herbe, tous ces morceaux de grès ou de brique ont l'air d'être aveugles, muets et froids, n'est-ce pas? Eh bien, non, Jaspin, ils

entendent chaque soupir et ils voient chaque passant. Ce que je soupirerai là-bas en côtoyant le mur, la petite fleur le redira de l'autre côté en se penchant vers l'intérieur du couvent. Si Antoinette se promenait dans le jardin de l'abbaye au moment où je passerai dehors! il n'y a pas une pierre, il n'y a pas une plante de la muraille qui se retienne de tressaillir ou de m'envoyer un parfum plus doux pour m'avertir que ma bien aimée est-là.

— Alors, répliqua Jaspin en souriant avec son affectueuse bonhomie, supposons que M. de Louvois n'a pas eu de rancune, puisqu'il nous faut notre liberté ce soir. J'espère douze heures d'arrêts, je me rétracte.

Le messager entra dans la tente; il rapportait le papier que Gérard lui avait fait porter. Au bas de la ligne laconique, Louvois avait répondu avec plus de laconisme encore :

« Huit jours. »

Les yeux de Gérard s'ouvrirent comme s'il se fût défié de sa vue, comme si ces deux terribles mots lui eussent paru trop énormes pour être lus par un regard ordinaire.

— Huit jours! s'écria-t-il avec épouvante.

Jaspin ramassa le papier, qui avait glissé des doigts de son élève, et murmura :

— Huit jours!... Il y a cela... c'est écrit.

Un silence mortel pesa pendant quelques in-

stants sur les deux amis. Gérard prit encore et froissa dix fois, sans pouvoir y croire, ce fragile interprète d'une haine de bronze et de granit.

— Oui, répéta-t-il enfin, c'est écrit, parfaitement écrit de sa main ; c'est bien de sa main, n'est-ce pas? demanda-t-il au messager qui causait avec les factionnaires.

— Oui, mon lieutenant.

— Et qu'a-t-il dit ensuite ? interrogea l'abbé.

— Mais, rien. Il a seulement demandé ses chevaux pour ce soir.

— Voilà tout, pas de réflexions, pas de colère, pas de reproches ?

— Rien, M. l'abbé.

— Merci, dit Gérard en congédiant l'envoyé. Le silence, encore une fois, étendit sur la tente ses deux ailes de plomb.

Jaspin se donnait mille peines pour attirer la pensée du jeune homme hors du tourbillon fatal où il la voyait tournoyer.

— Nous patienterons, dit-il, et après, ma foi, nous prendrons un parti.

— Patienter, répliqua Gérard d'une voix calme, tandis que ses pommettes rougissaient et que ses yeux s'injectaient de sang et de feu; vous ne me paraissez pas comprendre la situation, mon cher abbé : je vais vous l'expliquer.

Cette douceur de parole épouvanta Jaspin

beaucoup plus que n'eût fait une explosion de récriminations et d'injures.

— Modérez-vous, cher comte, dit-il; je vous écoute et vous comprends bien.

— Alors, vous voyez, comme moi, la perfidie et l'infâme méchanceté de ce coquin. Vous voyez, comme moi, que le siége ne peut plus aller au delà de six jours, en admettant pour les assiégés toutes les bonnes chances : or, je suis emprisonné pour huit jours; c'est-à-dire que la ville sera prise sans moi, et que moi seul peut-être en cette immense armée je n'aurai point de part au succès de l'entreprise. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, Jaspin?

Et peu à peu les poings s'étaient crispés, les dents serrées, les yeux égarés.

— Par pitié, mon bon ami!... murmura Jaspin.

— Il en résultera, poursuivit le jeune homme avec véhémence, que je rapporterai de cette campagne une note d'infamie; que j'aurai été condamné à mort dès le début comme indiscipliné, condamné à l'inaction vers la fin, comme querelleur et mauvais Français, et que le roi dira : Décidément, c'est un triste sujet, ce Lavernie!

— Oh!... jamais.

— Toujours, Jaspin! toujours! ajouta Gérard en frappant de son poing sur la table. Oh! que c'est bien joué, misérable Louvois! S'il eût conti-

nué à me vouloir faire tuer, il se débarrassait de moi, mais il me comblait de gloire. Les hommes de ma race tombent toujours bien; et Louvois n'a pas même voulu s'affranchir de ma présence au prix d'un peu d'honneur que j'eusse acquis en succombant. Non! il a trouvé moyen de me faire mourir à petit feu, à petit bruit, dans une ombre ignominieuse. Il n'ose me donner un poison, il n'est pas maître de m'envoyer la fièvre, mais il m'accable avec le chagrin, il m'assassine avec l'oubli... Jaspin, oh! vous êtes un prêtre; Dieu vous a donné sur la terre le droit d'absoudre les criminels en faveur de leur intention. Oseriez vous absoudre Louvois pour tout ce qu'il me fait endurer?... Oseriez-vous me refuser l'absolution si vous appreniez que j'ai percé le misérable cœur de cet homme?

Jaspin ne répondit qu'en prenant les deux mains de Gérard pour les appuyer sur sa poitrine.

— Soyez chrétien! dit-il enfin lorsque l'émotion eut permis à sa voix d'être intelligible; songez que Dieu dont vous parlez a pardonné à ses ennemis.

— Moi, je ne suis qu'un homme, le dernier, le plus malheureux, le plus fatigué des hommes; la vie m'échappe; je me meurs de honte et de désespoir; mon sang, que je n'ai pu verser bouillant pour le service de ma patrie, s'est changé en

fiel qui bouillonne aussi et porte à mon cerveau une irrésistible ivresse ; mourir pour mourir, mon ami, je ne quitterai pas la terre sans avoir tué M. de Louvois. Ce n'est pas tant pour satisfaire ma haine, bien que cet espoir caresse délicieusement mon cœur, c'est pour délivrer la terre d'un fléau, d'un monstre, et je prétends qu'au lieu d'offenser Dieu, je le venge!

Jaspin voulut parler.

— Plus un mot! interrompit Gérard. Je parle haut devant vous, mes idées naissent, je les jette pêle-mêle, effarées, hors de mon âme qui se révolte. Quelle ressource me reste-t-il? quelle protection?... Où est le bras miséricordieux qui déjà m'a sauvé?... Qu'il se montre aujourd'hui, l'occasion est suprême... L'autre fois mon corps était en danger de périr; aujourd'hui mon âme est en danger de se perdre... Vous qui êtes si religieuse et qui avez été si bonne, marquise de Maintenon, amie de ma mère, à l'aide! Vous m'avez arraché à l'échafaud, ce n'est rien, arrachez-moi maintenant au désespoir.

Jaspin s'était levé pendant que Gérard lançait avec violence ces paroles entrecoupées de soupirs.

— Eh bien! dit-il, vous allez jurer de rester calme, ou du moins immobile jusqu'à mon retour.

— Où allez-vous ?

— Faire la seule chose qu'il y ait à faire en ce moment pour vous.

— Oh ! je vous comprends, vous allez à Saint-Guislain, vous supplierez pour moi celle qui m'a déjà oublié, celle qui me sacrifie à Louvois !

— J'y vais en effet.

— Inutile ! inutile ! Je sens qu'il ne me reste rien au monde.

— Quoi ! vous désespérez de moi, du souvenir de votre mère ! Vous désespérez de Dieu !

— Jaspin, je suis trop malheureux.

— Adieu ! répliqua vivement Jaspin, en s'élançant hors de la tente, avant que Gérard eût pu l'en empêcher, car, au moindre retour, cette âme ulcérée eût peut-être, par quelque violence, rendu la conciliation impossible.

L'abbé arriva à l'abbaye au moment où le roi en sortait après avoir soupé avec la marquise. Il se fit annoncer.

Par les portes entr'ouvertes, Jaspin amené, grâce à Nanon, jusqu'à l'antichambre, aperçut le mouvement de déplaisir, d'inquiétude même que la marquise ne put réprimer dès qu'elle apprit sa visite.

— Qu'il entre ! dit-elle cependant après une hésitation qui effraya Jaspin, mais ne le découragea point.

Il accourut et s'inclina tout tremblant. Il savait bien qu'avant tout il avait un pardon à de-

mander pour le récit de Nanon, si habilement innocent qu'elle l'eût pu faire.

Mais la marquise se contenta de froncer le sourcil et de garder sa main, qu'elle donnait ordinairement à l'abbé.

— Madame, dit-il humblement, j'ai le malheur de vous causer toujours quelque ennui. Pardonnez-moi. Dieu m'est témoin que pour vous épargner un souci je donnerais tout mon sang avec joie !

— Monsieur, dit la marquise d'un ton qui témoignait combien elle se ménageait dans l'expression de son mécontentement, vous m'avez apporté en effet beaucoup de tribulations dont j'eusse été exemptée peut-être par votre entière franchise. Mais la volonté de Dieu soit faite ! Les créatures mortelles sont destinées à se faire réciproquement du mal quand elles devraient s'entr'aider, s'aimer, et se rendre le bien pour le mal, à plus forte raison, bienfait pour bienfait.

Ces derniers mots, accompagnés d'un regard qui en faisait un reproche tellement direct qu'il eût été compris même d'un étranger, frappèrent douloureusement Jaspin, en lui montrant que son repentir n'avait pas suffi à calmer le ressentiment de la marquise.

Il s'agenouilla, le front courbé sous une contrition sincère.

— Ah ! monsieur, murmura la marquise, vous

pouviez tout me dire, et alors je pouvais tout pour vous !

— Croyez, madame...

— Assez ! Je ne vous en veux que d'une chose, c'est de m'avoir ôté tout moyen d'être utile désormais à qui vous savez.

— Oh! s'écria Jaspin éperdu.

— Savez-vous, poursuivit madame de Maintenon, ce qu'est devenu un nommé Desbuttes, votre filleul ?

— Hélas !

— Il est parti, envoyé par M. de Louvois, pour ce pays où vous l'avez tenu sur les fonts de baptême.

— Grand Dieu!... mais rassurons-nous, madame, qu'apprendra-t-il dans ce pays ?

— Eh ! monsieur, qui vous répond que de ce village, en suivant des traces...

— Madame, il n'y en a pas... c'est impossible.

— Tout est possible, monsieur, à celui qui a envoyé votre filleul à cet endroit ! Et quand bien même il ne trouverait pas de traces en ce pays, ne peut-il en trouver à Paris d'où Nanon s'est absentée à cette époque !... Je vous répète, monsieur, que le silence est parfois la plus dangereuse des trahisons.

— Madame... une trahison... quel mot! s'écria le pauvre Jaspin au désespoir.

— La plus dangereuse, reprit doucement la

marquise touchée par cet élan du cœur de l'abbé, parce qu'elle est moins prévue et qu'elle mét ceux qui en sont victimes dans l'impossibilité de se défendre : aussi vous comprenez que désormais nous n'échangerons plus une parole en public, vous et moi ; ne comptez plus sur mon intervention dans les affaires de votre protégé. Oui, on le torture, je le sais ; oui, on le menace, je le vois, mais je n'y puis rien. Dieu sait pourtant la douce joie qui m'était née au milieu de tous mes chagrins; il m'est témoin du courage que j'avais pour défendre le fils de mon ancien amie. Je ne mens jamais avec un prêtre, M. Jaspin, et je vous jure que j'eusse fait le sacrifice de ma vie pour sauver celle de ce jeune homme; mais sacrifier mon honneur, celui de quelqu'un plus grand que moi, sacrifier toute une mission que la Providence m'a confiée, j'en ai la foi intime, sacrifier tout cela... pourquoi? Pour faire triompher mon ennemi, le nôtre, par mon intervention maladroite, pour ne pas même me garder le moyen de vous rendre un dernier service en une circonstance solennelle ! Ce serait là une faute, un crime, je ne m'en rendrai pas coupable. Oh ! je lis dans vos yeux votre pensée : oui, j'abuse de votre probité, de votre douceur, de votre longanimité. Je vous immole à moi-même, et l'homme en vous me condamne aussi sévèrement que le prêtre; mais,

comme je ne puis vous aider sans me perdre, comme en me perdant je ne sauve point celui pour qui vous me priez, je persiste dans mon apparent égoïsme. Imitez-moi, baissez la tête, surveillez l'orage, aidez-moi de vos vœux les plus ardents, de vos efforts les plus zélés, de votre plus profond silence, et persuadez-vous que si le navire sombre vous périrez inévitablement comme moi. Tandis que si je le sauve, et que vous me soyez demeuré fidèle, ce navire prédestiné peut vous porter où j'irai moi-même!... En voilà plus que je ne devais vous en dire. Je vous ai parlé comme à un ministre de la pénitence. Plus un mot entre nous, ni ce soir ni jamais, tant que le danger sera sur ma tête. Et maintenant même, s'il n'était pas si tard, s'il ne faisait pas si sombre, s'il n'eût pas été honnête et loyal de vous expliquer ma résolution, je ne vous eusse pas reçu. Car vous avez peut-être été suivi en venant ici? ajouta la marquise en interrogeant l'abbé d'un air inquiet.

— Non, madame, dit-il, non; je vous...

Nanon entra précipitamment.

— M. de Louvois! s'écria-t-elle, il monte l'escalier.

— Voyez-vous! dit la marquise dont tout le sang reflua au cœur.

Et avec un geste d'une rapidité, d'une intelligence surhumaines elle montra la porte d'un

couloir voisin à l'abbé tremblant qui s'y précipita.

— Faites entrer M. de Louvois, dit-elle d'une voix calme et sonore.

IV

ARMISTICE.

Avec toute sa perspicacité, le marquis de Louvois ne lut aucune surprise sur le visage de madame de Maintenon.

Elle, au contraire, lut, et très-facilement, certaine résolution très-hostile, mais très-contenue, dans les traits mobiles du ministre. Les deux ennemis échangèrent avec leurs développements les plus solennels tous les protocoles de la cérémonie.

Lorsque Louvois eut pris place en face d'elle, la marquise commença la conversation en hôtesse qui sait son monde.

— Vous aurez vu le roi qui sort d'ici, dit-elle.

Louvois répondit qu'il avait aperçu les flambeaux et les carrosses, mais qu'obligé de faire un détour pour aller visiter quelques postes placés autour de Saint-Guislain, il n'avait pas rencontré le roi de façon à lui parler.

La marquise, pendant qu'il arrangeait ainsi sa phrase, la traduisait par celle-ci :

« J'ai vu Jaspin se diriger du côté de Saint-Guislain ; je le faisais épier depuis deux jours, lui et son ami Gérard ; je l'ai suivi, et pour faire croire le contraire, je prétends avoir été visiter des postes hors de la ligne des routes. »

A l'instant même elle répondit :

— Cela est fâcheux, monsieur ; vous eussiez trouvé Sa Majesté de fort bonne humeur. Le roi assure que les affaires de son armée marchent bien, et se loue beaucoup de votre zèle en particulier. Je regrette donc que vos visites à ces postes vous aient privé d'admirer la figure toute satisfaite de Sa Majesté, figure de santé, de prospérité, qui faisait plaisir à voir, à ce que m'a dit quelqu'un qui sort d'ici et qui a salué le roi à son départ de cette abbaye, tout à l'heure.

En regardant bien fixement Louvois pendant qu'elle débitait cette réplique, la marquise le vit faire un mouvement aux mots : *qui sort d'ici*.

« J'espère, se dit-elle, que voilà le terrain déblayé : il savait Jaspin chez moi ; je lui apprends qu'il n'y est plus ; il me croit ou ne me

croit pas ; mais nous pouvons causer d'autre chose. »

Louvois ne paraissait pas, du reste, disposé à faire une longue diplomatie. Il releva vivement et nettement le dé de la conversation.

— Sa Majesté doit être satisfaite, dit-il ; le siége touche à sa fin. Quant à mes efforts, madame, dont le roi a bien voulu se contenter et dont vous avez la bonté de faire mention, ils ont été couronnés de succès : Mons va tomber en nos mains, sans que l'Europe qui nous menaçait se soit décidée à le défendre.

Il fit une pause, la marquise fit une demi-révérence.

— Toutefois, madame, continua Louvois, ce n'est pas pour vous entretenir du peu de mérite de mes opérations que j'ai osé me présenter à l'improviste, aussi tard, en votre retraite. Bien des événements ont eu lieu depuis plusieurs jours, qui me forcent à vous demander de m'accorder un entretien.

— Je vous écoute, M. le marquis.

— Et je commence par vous remercier humblement, dit Louvois d'un ton leste et ferme qui ne sentait pas l'humilité, Certes, à nous voir l'un et l'autre aux prises avec mille détails de cette vie de cour, les indifférents ou les malintentionnés pourraient nous croire divisés de sentiments et ennemis.

— Je n'en serais pas surprise, répliqua madame de Maintenon avec un sang-froid digne de cette fourberie ou de cette pantalonnade de Louvois.

— Il n'en est rien pourtant, j'ose l'espérer, dit-il; je sers mon maître avec zèle, avec un zèle brutal qui malheureusement ressort de mon mauvais naturel, gâté que je suis par l'habitude et la nécessité de me faire obéir vite. Cette rudesse me fait mal venir des dames, je le sais; mais comme il n'est point d'efforts que je n'aie tentés pour m'en défaire, et toujours infructueusement, j'y renonce; je mourrai brutal et haï : voilà pour moi. Quant à vous, madame, votre haute position près du roi vous rend légitimement exigeante : vous avez de grands intérêts à maintenir, à faire fructifier; c'est une politique difficile, elle trouve beaucoup de dissidents, moi tout le premier peut-être; mais enfin nous accomplissons l'un et l'autre un devoir en nous combattant, et nous ne saurions employer que des armes courtoises, je m'en pique, au moins.

— Monsieur, répondit la marquise qui le laissa se taire après l'avoir laissé parler, je ne saisis pas bien le point où vous voulez en venir.

— Le voici, madame : il m'est évident que vous avez conçu contre moi du mécontentement; je l'ai vu se manifester en plusieurs circonstances.

La marquise ne répondit pas.

— Et j'ai dû en rechercher les causes, ajouta Louvois de son même ton délibéré. Elles ne m'ont pas échappé ; je les vois au nombre de deux.

Elle continua d'écouter, sans témoigner ni curiosité ni impatience.

— L'une, la première, la fondamentale, reprit le marquis, vous la connaissez, nous la connaissons trop tous deux : c'est un acte politique sur lequel nous ne sommes pas d'accord, parce qu'il mettrait une moitié de l'Europe aux prises avec l'autre, et que j'ai trop à cœur les intérêts de mon maître pour l'engager dans une querelle de cette nature.

— Il me semblait, répliqua la marquise, avoir reconnu, au contraire, que depuis dix années c'est vous, vous seul, qui avez soufflé en Europe cette rage de guerroyer qui nous épuise ; j'en avais même d'assez bonnes preuves. Vous aimez trop la guerre, monsieur ; elle vous rapporte trop, en prépondérance et en crédit, pour que vous vous opposiez *à cet acte politique*, comme vous dites, s'il n'avait d'autre inconvénient que d'armer les États européens contre la France. Mais je ne me leurre point d'une si grande importance ; non, l'Europe ne prendrait pas les armes pour punir le roi de m'avoir déclarée sa femme. Seulement, il déplait à M. de Louvois

qu'il y ait en France une nouvelle reine. Nous voilà dans le vrai, n'en sortons pas.

Louvois rougit, lui qui s'était annoncé brutal, de n'avoir pas osé parler avec la même franchise que son ennemie.

— Vous me prouvez donc que j'avais raison tout à l'heure, répliqua-t-il, en craignant vos ressentiments à cet égard. Vous n'oubliez pas, madame...

— Passons à la seconde cause de nos inimitiés, s'il vous plaît, dit-elle.

— Celle-là est plus voilée, répondit Louvois, quoique tout aussi positive. Elle consiste en des affections particulières que j'ai eu le malheur de blesser, toujours par suite de ce mauvais caractère que me fait ma position. Il y a une fable de la Fontaine sur ce sujet. L'Aigle et le Chat huant (le chat huant c'est moi) se jurent d'épargner réciproquement leurs amis et leur famille. Mais, faute d'indications franches ou exactes, l'un des deux alliés croque les petits de l'autre. Celui-ci se plaint. « Eh ! mon cher allié, s'écrie l'innocent coupable, que ne me désigniez-vous clairement ceux à qui vous tenez? »

Pendant cet apologue, la marquise, remuée jusqu'au fond de l'âme, examinait Louvois pour deviner ce qu'il voulait dire, sans lui rien laisser voir de son trouble et de sa peur.

— J'ai blessé M. de Lavernie, continua le mi-

nistre, un ami cher, le fils d'une amie intime... Voilà ma faute. Eh ! madame, que ne me désigniez-vous cette amitié? J'eusse été, pour vous être agréable, jusqu'au bâton de maréchal de France! Mais, hélas! les hostilités ont commencé; je ne puis pourtant pas humilier le ministre de la guerre devant un lieutenant de chevau-légers ; il n'y aurait plus d'armée possible.

La marquise acquiesça du regard.

— Et d'ailleurs, madame, pourquoi vous, la plus sage et la plus intelligente des femmes, vous, l'esprit le plus tolérant à la fois et le plus aiguisé, pourquoi réclameriez-vous pour vos affaires particulières des priviléges que vous refusez aux autres?

— A qui est-ce que je refuse? demanda la marquise étonnée, ou jouant l'étonnement.

— A moi, par exemple. Voyons, vous protégez M. de Lavernie parce qu'il est de vos amis.

— Parce qu'il est le fils de mon amie.

— N'importe, parce que vous l'aimez, en un mot.

— Parce que j'aimais sa mère.

— Veuillez, je vous prie, être facile sur le choix des mots : vous protégez Lavernie parce que vous croyez devoir le protéger... Eh bien, vous vous arrogez volontiers le droit de le diriger dans sa carrière; vous veillez avec sollicitude sur chacun de ses pas; vous l'avancez dans le

service; vous éloignez de lui les dangers; vous daignez même vous occuper de son bonheur intime, en le rapprochant d'une jeune fille qu'il aime.

— Monsieur! s'écria la marquise blessée, vous avez eu raison d'arborer la brutalité.

— Je suis perdu, madame, dit Louvois avec une douleur ironique, si vous faites le procès à chacune de mes paroles. Cependant il est de fait que M. de Lavernie aime cette jeune fille à laquelle je m'intéresse, moi; et que, malgré mes efforts pour éloigner de lui mademoiselle de Savières, vous avez appelé à Saint-Guislain M. de Lavernie; oh! par grâce, permettez-moi d'achever... Je vous supplierai donc de mettre la main, votre belle main, sur votre conscience si équitable, et de vous demander s'il n'y a pas de votre part un peu trop de despotisme, trop d'arbitraire, à exiger que je laisse diriger par vous, au gré de vos fantaisies, la conduite de cette jeune fille. M. de Lavernie est le fils qu'une amie vous a légué, n'est-ce pas?

— Mais oui, monsieur, c'est la quatrième fois que je vous le répète.

— Eh bien, madame, qui vous dit que mademoiselle de Savières n'est pas la fille qu'un ami m'a confiée pour que je la fasse religieuse, prisonnière, exilée, n'importe?

— Mais, monsieur, je ne rends pas M. de La-

vernie le plus malheureux des hommes. Je ne force ni sa conviction ni ses vœux, et si j'agis arbitrairement, comme vous me le reprochiez tout à l'heure, c'est en vue de le faire parfaitement heureux en toutes choses.

— Eh! madame, vous en feriez un trappiste, vous le jetteriez à la Bastille, vous l'enverriez au Groenland, que l'idée ne me viendrait pas de vous en faire un crime. Vous l'empêcheriez d'aimer mademoiselle de Savières, vous le sépareriez violemment de cette jeune fille, que jamais je ne me permettrais de les rapprocher. Il me semble que je suis clair et logique. S'il vous est permis de disposer de M. de Lavernie, il m'est loisible de disposer de mademoiselle de Savières, puisque nous avons l'un et l'autre mêmes droits (cela est bizarre, mais cela est) sur l'un et l'autre de ces deux jeunes gens.

— Concluez, dit la marquise quelque peu frappée de l'irréfragable logique de ce raisonnement, et sentant bien, derrière, le piége ouvert par toutes les hypothèses de Louvois.

— Je conclus : protégez M. de Lavernie, mais que ce ne soit pas contre moi; rendez-le heureux, mais que ce ne soit pas au détriment de mes intérêts particuliers; mariez-le, mais que ce ne soit pas avec une fille que je ne veux point marier.

— Il me semble que jamais je n'ai annoncé

aucune de ces prétentions, répliqua la marquise contrainte à capituler sur tous les articles.

— Oh! pardonnez-moi de récriminer, dit Louvois, mais dès votre arrivée à Saint-Guislain, qu'avez-vous fait ?

— Vous aviez commandé de mettre à la pénitence la plus dure une pauvre enfant...

— Une pauvre enfant qui doit être religieuse, et qui le sera, madame; une pauvre enfant qui néanmoins se révoltait contre l'autorité supérieure, et appelait à grands cris, à cris insensés, un officier au secours de sa rébellion et de ses fureurs amoureuses. Cela s'appelle partout un scandale. Les scandales se punissent au couvent, et vous ne les autorisez point à Saint-Cyr, madame. Avouez donc, qu'habituée à voir tous mes actes sous les plus sombres couleurs, vous avez trouvé féroce ma fermeté envers mademoiselle de Savières. Avouez aussi, j'en appelle à votre loyauté, que vous méconnaissiez mes droits, en inspirant à cette jeune fille plus de mépris encore qu'elle n'en a pour mes volontés, aussi respectables, sans doute, que le sont vos sympathies pour M. de Lavernie, puisqu'elles ont même origine.

— Peut-être avez-vous raison, dit la marquise feignant d'être convaincue par la vérité, tandis qu'elle cédait seulement à l'inquiétude.

Louvois acheva de battre en brèche son hésitation.

— Vous paraîtrait-il surprenant, s'écria-t-il audacieusement, de me voir exercer cette autorité sur mademoiselle de Savières? Vous plairait-il me la contester? Voulez-vous remonter à la source de mes droits? Ce serait une besogne stérile; autant vaudrait pour moi chercher de quelle nature est l'intérêt que vous portez à M. de Lavernie, et vous demander à voir la procuration de sa mère.

La marquise frissonna devant l'infernale sagacité de ce mauvais génie, qui savait, au hasard, dans les ténèbres mêmes de son ignorance, trouver l'endroit vulnérable de l'ennemi et y adresser précisément son coup de poignard. Comment frapperait-il donc s'il voyait clair!

— M. le marquis, se hâta-t-elle de répondre, vous avez raison sur tous les points, un seul excepté. Je n'ai jamais prétendu favoriser quoi que ce soit entre M. de Lavernie et mademoiselle de Savières. Il suffit que vous vous intéressiez à celle-ci pour que je défende à celui-là de l'épouser. Vous et moi nous sommes trop ennemis pour faire de bons mariages entre nos partisans. J'avais tiré mademoiselle de Savières de sa pénitence à Saint-Guislain, parce que mon arrivée en un couvent lève toutes punitions, parce que Saint-Cyr, ma fondation, est sous l'invocation de

saint Augustin, comme vous savez, et que mademoiselle de Savières, en sa qualité d'augustine, me paraissait tomber sous mon obéissance. De plus, la pénitence de Saint-Guislain est malsaine, sombre, bâtie au-dessus d'un cours d'eau qui lave les murailles et change en un cloaque mortel cet endroit destiné aux méditations du repentir. Vous ne sauriez, malgré tous les droits du monde, forcer une supérieure de couvent à tuer ses pensionnaires. J'ai agi dans un intérêt d'humanité, non dans un esprit de contradiction ; mais vous avez tellement l'habitude de mal interpréter mes actes, ajouta-t-elle en lui renvoyant son ironie, que vous avez pris celui-là en mauvaise part. Voilà donc ce que vous me demandiez : une explication complète ; la franchise a fait sa réponse à la brutalité, que demandez-vous encore?

—Absolument rien, madame, s'écria Louvois, triomphant de voir enfin soumise, muette, cette ennemie si récalcitrante et si orgueilleuse naguère. J'avais fait appel à votre raison, à votre équité, j'étais sûr d'être entendu. Notre route est désormais tracée : vous êtes libre quant à M. de Lavernie, j'ai carte blanche quant à mademoiselle de Savières. C'est bien convenu, n'est-ce pas?

— Est-il besoin, monsieur, de convenir ensemble d'une situation nécessaire, inattaquable ?

— Voilà qui me comble, dit le ministre. Toutefois, j'en reviens à mon début. Je veux n'user avec vous, madame, que des procédés les plus courtois. Je les dois à votre rang (il s'inclina profondément), je les dois à la haute estime que je professe pour votre mérite incomparable.

Elle lui rendit sa révérence.

— J'ai donc l'honneur de vous prévenir, ajouta-t-il, que mes intentions à l'égard de mademoiselle de Savières ont varié. Je lui destine un établissement dont je vous énumérerais les avantages, si ce n'était abuser de vos précieux moments que vous occuper ainsi d'une personne tout à fait étrangère. Je retire donc du couvent mademoiselle de Savières, et j'ai voulu vous en donner avis, madame, en votre double qualité de supérieure générale et d'ennemie, à qui je voue les plus respectueux égards.

La marquise tressaillit; elle entrevoyait l'horrible avenir qui attendait la pauvre Antoinette, isolée de tout appui, livrée à son persécuteur, séparée à jamais de Gérard qu'elle aimait passionnément; mais tout refus, tout atermoiement, toute objection était impossible.

— Quand vous plaît-il d'emmener la jeune personne? demanda-t-elle d'une voix calme comme son visage.

— Au jour, à l'heure que vous voudrez bien me désigner, répliqua Louvois.

— Nullement, monsieur, c'est à vous de choisir vos moments.

— Eh bien, madame, ainsi ferai-je, puisque vous m'y autorisez : à partir de demain, car il est peut-être bien tard, ce soir.

— Même ce soir, vous êtes le maître, répliqua froidement la marquise, dont la tête bouillonnait, dont le cœur se soulevait de colère et d'indignation.

— Je craindrais de troubler le repos des religieuses. Votre parole, madame, je veux dire votre permission, me suffit.

La marquise, le voyant courbé avec l'affectation du plus profond respect, se demanda pourquoi une pierre de la voûte ne tombait pas sur cette tête perverse.

Louvois jeta un regard furtif autour de lui et prit congé.

On l'entendit appeler ses gens, gronder, selon son habitude, et galoper sur la route sonore.

Alors, la marquise cessa de prêter l'oreille; elle se retourna, et vit s'ouvrir lentement, avec de timides secousses, la porte du couloir où s'était blotti Jaspin.

Celui-ci montra sa tête pâle et effarouchée.

— Quoi! monsieur, dit la marquise, vous étiez resté là? vous avez donc entendu?

— Hélas! madame, balbutia le pauvre abbé en joignant les mains, je tremblais trop pour pouvoir marcher...

— Eh bien, monsieur, puisque vous avez entendu, vous en savez autant que M. de Louvois, interrompit la marquise. Adieu, puissiez-vous faire votre profit de tout ce qui s'est dit, ce soir, dans cette chambre.

Elle le congédia du geste, sans lui répondre un mot.

— Voilà un nœud qu'il faut laisser dénouer à Dieu, murmura la marquise en rentrant dans son oratoire.

V

PLAN DE CAMPAGNE.

Jaspin revint au quartier, en proie à l'une des plus cruelles perplexités qu'il eût encore ressenties.

Toutes les calamités résultant de cette décision nouvelle de Louvois s'offraient clairement à son esprit. A peine aurait-il instruit Gérard, que ce dernier, retenu jusque-là par ce fragile espoir de la protection de madame de Maintenon, s'élancerait hors de toute mesure dans la terrible carrière de la violence et de l'illégalité. Et comment retenir un homme de cette énergie, après avoir allumé en lui toutes les fureurs aveugles du désespoir?

D'un autre côté, qu'arriverait-il si Jaspin gardait le silence sur les communications étranges qui venaient de lui être faites? Antoinette était à jamais perdue pour Gérard, et ce malheureux. en l'apprenant plus tard, commettrait, sans fruit pour son bonheur, les mêmes excès que s'il l'apprenait tout de suite. De plus, comme tout se sait en ce monde, Gérard pouvait savoir de madame de Maintenon elle-même que Jaspin avait été présent à l'entretien, et alors c'était de Gérard à son vieil ami un reproche éternel, une malédiction trop méritée.

Jaspin faiblit devant cette dernière idée. Il aima mieux le malheur qui pouvait rapporter un peu de compensation, et dès que sa résolution eut été prise, dès qu'il se fut fortifié par une prière fervente aux bons anges, il accéléra le mouvement de ses petites jambes et entra chez Gérard, qui l'attendait avec les tressaillements de la fièvre.

Le récit fut court. Jaspin ne s'amusa point aux détails, il ne commenta pas la conduite de la marquise en toute cette affaire ; le fait, le douloureux et brutal projet de Louvois sur Antoinette, voilà ce qu'il raconta. A mesure qu'il parlait, le visage de Gérard passait par tous les degrés de la terreur et de la colère, et quand Jaspin eut achevé :

— Comprenez-vous maintenant, dit Gérard

d'une voix tremblante, pourquoi il me retient aux arrêts? Est-il lâche! craint-il de me trouver sur son chemin !

— Voilà ! dit Jaspin du ton de la résignation passive.

— Eh bien, mon ami, continua Gérard en se levant pour marcher à grands pas dans son étroite chambre, nous allons parer le coup, nous allons le parer, répéta-t-il dans la plus violente agitation.

— Comment? hasarda Jaspin après un silence.

Gérard ne répondit pas et continua sa promenade fébrile.

— Vous êtes aux arrêts, vous savez? ajouta Jaspin de sa voix la plus douce.

— Vous n'attendez pas, s'écria impétueusement Gérard, que je reste ici les bras croisés tandis qu'on me séparera d'Antoinette à jamais? Dieu ne m'a pas donné cette patience stupide de l'agneau.

— Assurément, balbutia Jaspin ; mais enfin, tout en adoptant les mesures violentes, vous avez encore un choix à faire parmi ces mesures.

— C'est vrai.

— Vous n'allez pas vous précipiter en aveugle dans les desseins d'un homme qui voit aussi clair.

— Oh ! je réfléchis, je réfléchis, dit Gérard en frappant son front de ses deux poings.

— Cher enfant, s'écria Jaspin, du calme, du sang-froid !

— N'en ai-je pas? Voyez, dit le jeune homme en découvrant son visage pâle, contracté par les luttes de la douleur et de la raison. Vous avez dit, je crois, que Louvois emmène Antoinette demain ?

— Oui.

— Nous n'avons pas de temps à perdre : demain, c'est dans quelques heures ! Avant tout, sortons d'ici.

— Vous êtes gardé.

— Mes chevau-légers ne m'arrêteront pas de force, le moindre prétexte leur suffira.

— Si vous marchez dans le camp en plein jour, vous serez reconnu, arrêté avant d'avoir fait cent pas.

— C'est vrai... mais je ne puis attendre la nuit; Louvois ne l'attendra pas, lui, pour exécuter son dessein.

Jaspin s'effraya de voir le désordre et l'agitation de cette tête si calme et si féconde d'ordinaire aux heures du danger.

— Mon ami, dit-il, vous n'êtes guère en état maintenant de prendre un parti sage ; mûrissez vos idées, appelez un conseil.

— Un conseil ! bon Dieu ! et de qui? Ah ! vous avez raison, Jaspin, seul je ne réussirais pas ; j'ai besoin de conseil et d'aide. Voyons, mes amis où

sont-ils? En ai-je? Les bons cœurs, les bras forts...

Et le malheureux jeune homme abîma dans ses deux mains crispées son front lourd de tant d'infortunes.

— M. de Rubantel..., glissa Jaspin avec réserve, car il redoutait que ce nom, synonyme d'expérience et de circonspection, n'effrayât Gérard livré aux ressources extrêmes.

Mais, contre son attente, le nom de Rubantel fut bien accueilli.

— Oui, c'est vrai, dit Gérard, Rubantel est un homme sage; il est en même temps d'un caractère bouillant; l'injustice le révolte; il n'aime pas Louvois, il m'aime. Jaspin, soyez assez bon pour prier M. de Rubantel de passer chez moi, puisqu'il m'est interdit de sortir d'ici.

Jaspin, au comble de la joie, courut au quartier de Rubantel.

Cependant, tout autour de la tente de Gérard allaient et venaient, sous prétexte de faire des rondes ou de porter des messages, les espions de Louvois qui surveillaient chacune des secousses que le vent imprimait à cette tente, chacune des résolutions qui s'en exhalaient. Jaspin fut suivi et s'en aperçut bien. Mais que faire? Gérard le sentit bien aussi, mais comment l'empêcher? Cette dernière partie était de celles qu'il faut jouer cartes sur table : c'était le combat d'une poitrine

nue contre une cuirasse, d'une main vide contre une épée à deux tranchants.

Le pauvre abbé ne raconta pas à Gérard combien il avait eu de difficulté à décider M. de Rubantel.

Le général, tout affectionné qu'il fût pour Gérard, eût donné beaucoup pour l'oublier durant les derniers jours du siége. Il ne suivit Jaspin qu'avec une mauvaise humeur mal dissimulée sous la nécessité d'ordres à donner, sous le prétexte d'une fatigue accablante; et encore ne marcha-t-il pas sans observer aussi les compagnons étranges qui cheminaient, ombres suspectes, à quelque distance de lui. Mais Jaspin déploya toute son éloquence, toutes ses séductions, et le vieux général entra en grommelant tout bas chez son lieutenant.

Jaspin se mit à tourner autour de la tente comme un mulet de manége, afin d'écarter par sa présence les espions qui fussent venus coller leur oreille aux toiles.

Rubantel était bon. Il vit tant de douleur sur le visage bouleversé de son ami, qu'il l'interrogea doucement et avec sollicitude.

— Ce brave abbé, dit-il, n'a rien voulu me conter en chemin. Qu'y a-t-il encore?

— Ah! mon général, une affreuse nouvelle... Hélas! je frémis au moment de vous l'apprendre... Je m'aperçois que mes seuls intérêts sont

en jeu ; que vous m'allez taxer de faiblesse, et que peut-être vous ne me plaindrez pas comme vous le feriez si vous pouviez lire au fond de mon cœur l'horrible supplice que j'endure.

Et aussitôt, bravement, avec les plus vives couleurs de la passion, il raconta au général ce que Jaspin avait entendu à Saint-Guislain.

Le front du vieux soldat s'assombrit.

— Voilà, dit-il, une femme qui vous portera malheur ! Vous ne vous apercevez pas que Louvois l'hypocrite aime cette jeune fille et veut la garder pour lui ? Il est le plus fort et le plus traître. Vous vous acharnez vainement.

— Mon général!...

— Il est des circonstances où le plus brave est forcé de battre en retraite ; faites retraite, Lavernie.

— Jamais !...

— Oh ! alors, ne demandez pas conseil, répliqua M. de Rubantel avec rudesse ; vous avez des plans arrêtés, pourquoi me consulter?

— Mais non, mon général, je n'ai pas de plans ; je veux seulement sauver cette jeune fille.

— Impossible, si vous ne voulez pas vous perdre.

Gérard se leva frémissant, puis se rassit.

— Louvois vous a mis aux arrêts, n'est-ce pas? ajouta le général ; pouvez-vous les forcer?

— Je ferai tout plutôt que de laisser Antoinette en ses mains.

Rubantel se leva à son tour.

— Nous ne pouvons nous entendre, dit-il. Un vieil homme de guerre tel que moi n'admet pas l'insubordination. On est soldat ou on ne l'est pas. Et devant la consigne donnée, père, mère, femme, enfants, tout disparaît, tout peut mourir sans que le soldat regarde seulement de ce côté s'il a pour devoir de regarder de l'autre.

— Oh! murmura Gérard écrasé, alors, dans vos idées, le cœur de l'homme ne bat pas?

— Tant qu'il est soldat, non; son cœur bat pour le canon, pour les trompettes, pour les belles rencontres d'armes.

— Ce qui veut dire que vous m'abandonnez, mon général, et que vous me condamnez à mourir ici de douleur et de honte.

— Vous exagérez; je vous désapprouve si vous bougez de votre tente, voilà tout.

— Eh bien, mon général, je m'inspirerai de Dieu et de mon bras.

— Je regrette fort d'être venu chez vous, dit le général; vous me mettez à une rude épreuve.

— Que je veux faire cesser au plus tôt, mon général, répondit Gérard blessé de cette franchise qu'en sa passion il appelait insensibilité; quoi qu'il arrive, si vous ne m'aidez pas, plaignez-moi.

— Je vous plains déjà, mon cher.

Et M. de Rubantel fit un pas pour sortir ; il revint affectueusement.

— J'ai vingt ans plus que vous, dit-il, je vois les choses de plus haut ; renoncez à votre maîtresse, c'est le conseil d'un ami.

— Dans mes idées, à moi, mon général, ce serait une lâcheté.

— Sur ce mot je m'arrête, ajouta vivement M. de Rubantel, vous m'avez clos la bouche. Il ne me reste qu'à vous souhaiter le moins de mal heur possible. Adieu.

Il revint encore.

— Quoi ! dit-il, l'abbé ne vous a pas prêché un peu l'oubli des injures?

— Oh ! mon général, ne vous raillez pas de moi ! Oublieriez-vous, je vous le demande, si Louvois vous eût fait souffrir ce que je souffre ? Vous vous vengeriez, je vous connais. Je me vengerai donc à ma façon : n'exigez pas que je sois meilleur que vous.

— Adieu ! dit enfin M. de Rubantel ; du plus profond de mon cœur, adieu !

Gérard s'inclina respectueusement comme en présence d'un chef, et ouvrit le rideau de sa tente pour laisser passer le général, qui se hâta comme s'il se fût échappé d'un gouffre. Jaspin rentra, et lut toute cette scène sur les traits abattus de son élève.

— Ami, lui dit alors Gérard, me voilà tout seul au monde, comme je vous l'avais annoncé ; plus de chance de salut! Je m'insurge contre toutes les lois humaines !... Je n'ai que vous, un vieillard timide, quand il me faudrait des compagnons armés du fer et du feu. Jaspin, je ne me suis jamais senti plus vaillant et plus fort. Non ! je ne laisserai pas ma maîtresse, comme ils disent, au pouvoir de Louvois. Non, je ne me courberai pas plus longtemps sous le joug de cette iniquité, complice d'un nouveau crime. Si j'eusse été puni pour une faute de soldat, puni même injustement, je subirais ma peine ; mais demeurer enfermé ici, pour que mon inertie serve les projets de Louvois, voilà ce que je n'admets pas : ma raison parle plus haut que la consigne. Je sauverai Antoinette et après je mourrai s'il le faut ; mais elle n'appartiendra jamais à ce misérable. Allons, pourquoi désespérer parce que les hommes me font défaut ? Il y a un Dieu au ciel... Vous m'avez appris à le croire, n'est-ce pas, Jaspin ?

L'abbé, d'une voix étouffée :

— Aidez Dieu, mon cher comte, dit-il ; n'infirmez pas son secours par votre impétueuse maladresse. Vous désirez sauver Antoinette, avez-vous dit : comment?

— Je vais à l'abbaye.

— Fermée.

— Il y a des murs.

— Gardés.

— Antoinette m'aidera.

— Au moins faut-il que vous l'ayez prévenue; elle ignore tout.

— La prévenir, Jaspin? et le temps qui marche! Nous le dépensons!

— Économisez les fautes; un mot d'avis à la jeune fille, elle saura trouver les moyens de rester à Saint-Guislain pendant huit jours encore.

— Malgré Louvois?

— Malgré tout. Une femme peut tout ce qu'elle veut bien. Gagnez huit jours, vous dis-je.

— Jamais je n'y parviendrai.

— La jeune fille vous y aidera; écrivez-lui, je me charge de faire tenir la lettre.

— Quand?

— Demain, à son réveil, peut-être avant.

— Je ne dirai pas, dans ma lettre, la centième partie de ce que j'ai à dire.

— Cinq lignes suffisent.

— Oh! Jaspin, dictez-les donc, puisque vous êtes si habile.

—Facilement. « Mademoiselle, M. de L*** veut vous tirer de Saint-Guislain, il faut que je vous parle. Demain soir à huit heures près de la tourelle de la Pénitence. A aucun prix, ne sortez point de Saint-Guislain avant huit jours et vous êtes sauvée. » Ce n'est pas plus malaisé que cela.

— A quoi cela nous mène-t-il? s'écria Gérard avec impatience.

— A ne point précipiter ce que la précipitation ferait manquer. D'ailleurs, continua Jaspin, essayez de faire autre chose, je vous en défie.

— C'est vrai, dit Gérard ; j'ai l'esprit troublé.

— Écrivez donc, interrompit Jaspin.

— Et si, dans la journée de demain, Antoinette m'est enlevée?

— Quand vous l'aurez ainsi prévenue? Impossible.

— J'écris.

Jaspin s'empara de la lettre, après l'avoir relue.

— Maintenant, dit-il, plus un pas, plus un geste avant demain soir. Vous me le jurez?

— Et vous, vous répondez que demain soir je trouverai encore Antoinette à Saint-Guislain?

— Sur mon salut, ou bien c'est qu'elle ne vous aime point.

L'abbé cacha la lettre sous ses habits, et serra son habit sous une ceinture.

— Enfin, lui demanda encore Gérard, quel est votre espoir, et surtout quel est votre but? Car j'en suis venu à ce point que je me laisse conduire.

— Par ce pauvre esprit de Jaspin, dit le bon abbé avec un doux sourire, soit ; eh bien, écoutez le plan du pauvre esprit : c'est droit et simple,

mais c'est sûr ; jusqu'à demain vous ne remuez pas, et pendant que M. de Louvois et tous ses espions sont à vos trousses, demain soir vous avez avec la jeune fille un entretien d'une heure, pendant lequel, avec votre imagination que vous retrouverez, avec votre probité que vous n'avez point perdue, vous enseignerez à mademoiselle de Savières les moyens de retarder son départ de Saint-Guislain, et les moyens de vous faire savoir, si on l'enlève, l'endroit où on l'aura conduite.

Tandis que l'on courra pour vous prendre en faute à Saint-Guislain, vous revenez sous ma tente, ici, dépistant et dépitant votre adversaire. La ville va être prise, vos arrêts levés par la victoire : vous rejoignez la jeune fille à Saint-Guislain, si elle y est encore ; vous suivez sa trace si elle n'y est plus, d'après les avis qu'elle vous aura fait parvenir, et de cette façon nous aurons réussi à vous épargner le scandale d'une rébellion ; nous n'aurons eu recours à aucune protection ; nous n'aurons rien perdu, si nous ne gagnons rien. Tel est le plan de votre humble ami. Je vous le répète, c'est bien terre à terre, mais c'est infaillible.

— Toute ma force, cher abbé, ne vaut pas votre douceur ; toute mon orgueilleuse passion ne vaut pas votre bon sens modeste.

— Nous nous applaudirons après. Je pars ;

ne vous occupez plus de moi d'ici à demain. Il serait possible que je ne vous revisse pas, comme il est possible que je revienne demain matin.

— Vous ne courez aucun danger, j'espère!

— Je l'espère aussi. Je ne dirais pas cela si mon petit collet était un uniforme; mais je suppose que M. de Louvois respectera mon caractère. Cependant, j'ai bien des tours et des détours à faire avant d'arriver à Saint-Guislain, et pour me donner des jambes je vais dormir quelques heures. Imitez-moi, parlons d'autre chose. J'entends rôder du monde autour de cette tente.

Tous deux sortirent sur le seuil, et regardèrent aux alentours; à leur vue, quelques fantômes noirs épars firent le plongeon dans les ténèbres.

— Louvois surveille, dit Jaspin tout bas; donnons-lui le change. Ainsi, demain, que vous m'ayez vu ou non, présentez-vous, à huit heures sonnant, devant la barrière de l'aqueduc, au sud de Saint-Guislain, presque à l'angle de la muraille. On vous introduira dans le parc, on vous mènera près de la tourelle de la Pénitence, c'est l'endroit le plus désert du jardin.

— Qui sera mon guide?

— Moi, peut-être; peut-être une autre personne, mais que vous importe, pourvu que vous arriviez?

— Jaspin, mon seul ami, mon seul espoir...

Jaspin lui montra le ciel étoilé, puis après une pause :

— Beau temps pour dormir, mon cher comte, dit-il d'une voix claire, je rentre; adieu!

Et en effet il rentra chez lui ostensiblement, après avoir allumé tout ce qu'il put réunir de lampes et de cires, comme si la nuit devait durer vingt-quatre heures.

VI

L'AQUEDUC.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, comme Gérard, depuis la veille, était resté tranquille, selon sa promesse, tranquille en apparence, car son cœur n'avait jamais battu si vite ni si fort; à quatre heures, disons-nous, Jaspin se précipita dans la tente de son élève.

— Regardez s'ils me suivent, dit-il essoufflé en tombant sur un siége, deux hommes, l'un vêtu de bleu, l'autre enveloppé d'un fourreau gris jaune.

— Je les vois arrêtés à la barrière de la ligne de circonvallation, répondit Gérard.

— Ils regardent de ce côté, n'est-ce pas?

— De tous leurs yeux. Ah ! mon pauvre Jaspin... Les misérables !...

— Quoi donc ! ils gagnent leur demi-pistole ces honnêtes gens ; mais en vérité, je la leur ai fait gagner. Depuis six heures du matin que je cours.

— Et... ma lettre ?

— Remise.

— Et le rendez-vous ?

— A la tourelle de la Pénitence.

— Et Antoinette ?

— Malade au point de n'avoir pu quitter le couvent aujourd'hui, comme M. de Louvois l'en faisait prier.

— Bon Jaspin ! Et les espions n'ont rien vu ?

— Oh ! les espions ont dû voir tout ce que j'ai fait jusqu'aux murs du couvent ; là s'est arrêtée leur inquisition. Mais comme je ne pouvais les empêcher de me suivre, et qu'ils ne m'ont pu empêcher de faire remettre le message, je me console d'avoir été espionné.

— Remettez-vous, cher abbé ; vous êtes en sueur, vous tremblez, vous êtes pâle.

Jaspin raconta comment il était sorti à pied le matin, comment il était monté à cheval au quartier du roi, puis, à pied de nouveau, parti pour les mares. Là, il avait pris un des chevaux que lui avait prêtés son ami le gouverneur du jeune cornette, et avec ce cheval, en zigzaguant

dans la plaine, il était arrivé à Saint-Guislain, après avoir forcé les espions à entrer jusqu'au ventre dans les marécages.

— Quant à mon retour, dit-il, je l'ai effectué par une porte opposée à celle que j'avais prise pour entrer, de sorte que les alguazils de M. de Louvois ont été déroutés et me croient tombés du ciel. Seulement, en arrivant aux lignes, j'en ai retrouvé deux, le bleu et le jaune, qui m'ont donné la chasse. Je les ai distancés ; me voici, à jeun depuis hier.

Gérard fit servir au digne homme le déjeuner et le dîner auxquels il n'avait pas touché lui-même. Et il n'y avait pas une demi heure que tous deux étaient renfermés lorsque, sous prétexte de demander un renseignement, un inconnu vint entretenir le factionnaire au seuil de la tente.

— Ah ! ah ! dit Jaspin, ces messieurs ont déjà rendu leurs comptes, et M. de Louvois veut savoir si vous êtes chez vous. Montrez-vous.

— Non pas, s'écria Gérard, car s'ils me voient en ce moment, plus tard ils ne me verraient plus ; et que dire alors ?

— Écoutez, on insiste pour vous parler.

— Laissez insister. Il n'est pas d'usage que l'officier aux arrêts reçoive des visites. Sortez pour expliquer cela, je vous prie.

— Vous avez raison.

Jaspin sortit comme si le bruit de l'entretien

excitait sa curiosité. Il aperçut l'espion jaune qui se dit fournisseur de passementeries de MM. les chevau-légers, et obligé de parler au lieutenant pour ses équipages.

Jaspin l'éconduisit avec politesse, et l'envoya chez M. de Rubantel ; mais il ne put s'empêcher de rire en voyant cet homme, inquiet de n'avoir pas vu M. de Lavernie, courir à toutes jambes prévenir un sien compagnon de relais, qui, lui aussi, prit ses jambes à son cou dans la direction du quartier de Louvois.

Et comme Jaspin en riait encore avec Gérard, tous deux se demandant quel moyen emploierait le ministre pour s'assurer de la présence de Lavernie dans sa tente, un cavalier arriva porteur d'une dépêche-circulaire qui devait être signée par tous les chefs de corps et leurs lieutenants.

Gérard trouva le moyen médiocrement ingénieux, mais il ne crut pas devoir refuser sa signature. Il signa donc et se montra au cavalier, qui partit aussitôt pour rapporter au ministre la bonne nouvelle.

— Maintenant, dit Jaspin, on vous sait chez vous, c'est constaté : voilà le moment de vous enfuir.

Sept heures et demie allaient sonner. Gérard se glissa sous les toiles de la tente avec les plus grandes précautions pour n'être point aperçu, profitant de toute ombre, de toute inégalité de

terrain, revêtu du manteau de l'abbé en cas de rencontre : il gagna les environs du marais, où Jaspin, dans la journée, lui avait fait préparer un des chevaux du cornette.

Alors Gérard fit voler son coursier par la plaine. Plusieurs rondes, l'apercevant de loin, le prirent pour un aide de camp qui portait quelque ordre pressé.

Un peloton de Suisses, qui marchait en patrouille, voulut l'arrêter pour avoir le mot, et fit feu sur lui, n'ayant pas eu de réponse. Gérard franchit tout, força tout, évita tout, et arrêta son cheval fumant devant les murs de l'abbaye dix minutes plus tôt que huit heures.

La nuit était plus belle encore que celle de la veille, plus belle pour le poëte et pour l'amant; un souffle tiède et harmonieux murmurait aux branches des arbres et chassait dans le ciel les nuages floconneux. On voyait errer autour de Saint-Guislain les détachements préposés à la garde des lignes; et le pas des chevaux sur les gazons humides, le cri des sentinelles, çà et là quelques coups de feu perdus contrastaient avec le silence opaque dans lequel dormaient les noirs bâtiments et le vaste parc de l'abbaye.

Gérard suivit le mur, comme on le lui avait recommandé. Il arriva devant la barrière de bois placée à quelques pieds de hauteur sur la voûte de l'aqueduc dont les eaux, utilisées jusque-là

par le couvent, et désormais sacrifiées, tombaient en cascades à l'extérieur de la muraille, dans le fossé, d'où elles s'enfuyaient en ruisseaux divergents dans la plaine.

Gérard se reposa quelques minutes près de cette eau bruyante : il attendait le guide que Jaspin lui avait promis, et guettait son approche avec des regards inquiets. Le fracas des eaux l'empêchait d'entendre soit un pas, soit une voix, et il maudissait la naïade importune, lorsque tout à coup le bruit cessa, l'eau diminua de volume, un filet plaintif égrena lentement ses perles sur les joncs et les herbes.

Ce silence imprévu permit à Gérard de distinguer de l'autre côté de la route un pas furtif sur le sable, et une sorte de bruit plus semblable à un grognement qu'à un appel.

— Voilà, pensa Gérard, une eau bien complaisante de s'arrêter ainsi à point pour que je puisse passer le fossé à pied sec.

Il passa ; le guide était une sorte de spectre moitié religieux, moitié féminin. Un long manteau sombre, avec capuce rabattant sur les yeux, enveloppait hermétiquement le personnage que l'on devinait femme à ses jupes, et femme de mauvaise humeur à sa démarche saccadée, à ses grognements sourds. Gérard, malgré le plus curieux examen, ne réussit pas à voir son visage. Et comme il voulait entamer la conversation par

quelques monosyllabes, le guide répondit un chut! bien sec, bien bourru qui mit fin à tout dialogue. Gérard se contenta de suivre cette aimable personne qu'il avait jugée vieille, et dont il prit soin de ne pas offenser les talons, de peur d'une rebuffade nouvelle. On marcha quelques minutes ainsi sous des arbres, dans des allées sinueuses, et l'on traversa plusieurs ponts de bois jetés sur des pièces d'eau, qui dégageaient dans les ténèbres leurs humides brouillards blanchâtres. Enfin le spectre grognon s'arrêta près d'une tourelle voilée par les lierres et les vignes vierges, désigna par un geste avare la porte cintrée, poussa un bruyant soupir et disparut en grommelant ces mots, les seuls que Gérard put distinguer :

— Quelle punition!... mon doux Jésus!

Le jeune homme, surpris de cette apostrophe disgracieuse, fut tenté d'en suspecter la signification et de craindre pour lui cette punition que la vieille avait annoncée, mais il n'eut pas le temps de réfléchir; la porte était entre-bâillée, le reflet des brumes marécageuses éclairait vaguement les objets autour de lui, et il distingua une main blanche qui s'avançait vers la sienne, une ombre qui souriait dans le noir encadrement de la porte, tandis qu'une voix, la plus douce mélodie qui eût caressé jamais son oreille, murmurait :

— Oh ! Gérard, c'est donc vous !

L'aspect de ces traits si doux, la pression de cette main frémissante, cette volupté d'une seconde, cet éclair, firent oublier à Gérard les heures, les mois, l'année interminable de souffrances qu'il avait subies pour l'amour d'une femme.

Il reconnut la puissante clémence de Dieu qui ne veut pas pour l'homme de douleurs éternelles, et, il fléchit le genou devant la jeune fille, moins pour l'adorer peut-être, que pour remercier Dieu qui la lui rendait.

Antoinette, de son côté, sentait s'ouvrir devant elle une perspective de bonheur inespéré, et, trop pure, trop immatérielle, pour diviniser l'objet de son amour, c'était aussi le maître souverain des âmes et des cœurs qu'elle adorait en serrant la main de Gérard. Elle l'attira dans ce parloir sombre et froid qui précédait la Pénitence. Ses yeux, habitués déjà aux ténèbres, distinguèrent un escabeau sur lequel elle s'assit, tandis que le jeune homme prenait place près d'elle sur le rebord d'une fenêtre grillée au travers de laquelle on apercevait quelques clartés crépusculaires filtrant parmi les pampres desséchés et les sureaux déjà verdoyants.

— Enfin ! dit-elle avec des sanglots de joie.

— Enfin ! répéta Gérard.

— Vous ne m'avez point oubliée. Oh ! que c'est généreux !

— Était-ce possible d'oublier? Je n'ai point laissé passer une minute sans songer à vous.

— Et moi, plus souvent encore, murmura-t-elle.

Il eût fallu payer ces paroles d'un baiser. Gérard sentait rayonner autour de son front toute la chaleur, toute la jeunesse, tous les parfums de l'amour qu'exhalait sa bien-aimée. Il frissonna, un nuage passa sur ses yeux ; mais il résista, et d'une voix étouffée :

— Combien vous avez souffert, dit-il, avant de venir ici !...

— Oh ! dit-elle, ici ! j'y suis déjà venue.

Et elle raconta au jeune homme ses premières tortures dans la Pénitence, dès son arrivée à l'abbaye. Elle n'oublia pas la tendre protection de la marquise, mais ce souvenir de l'horrible cachot la faisait encore frémir.

— Quoi ! s'écria Gérard, c'est ainsi qu'on vous punissait de l'affection que vous m'avez gardée ! Oh ! rassurez-vous, maintenant, chère Antoinette. Le temps des souffrances est passé. Nous vivrons l'un pour l'autre. Mais, dites-moi, je vous prie, c'est au présent qu'il faut songer. Ma lettre vous est parvenue, que s'est-il passé ?

— Oh ! des choses merveilleuses ! Toute ma vie, si triste qu'elle puisse paraître, est brillante

et brodée de poésie ; votre image m'apparaît dans toute solitude ; une consolation, toujours émanée de vous, m'assiste au milieu de toute douleur. Depuis quelque temps je trouvais ma protectrice froide et embarrassée. Elle avait cessé de m'envoyer chercher par sa vieille mie, mademoiselle Balbien, que tous les matins je voyais entrer dans l'étude ou dans ma cellule, avec quelques bonnes paroles ou quelque présent de madame. J'avais écrit sans obtenir de réponse. J'avais pleuré sans que nul fît attention à mes larmes. Ce matin, dans la cour, quand je me rendais seule, derrière mes compagnes, à la chapelle, pour la première prière, je vis mademoiselle Balbien qui causait avec la supérieure; toutes deux me tournaient le dos ; mademoiselle Balbien, du coin de l'œil, m'aperçut derrière elle, et comme elle m'évite depuis plusieurs jours, elle emmena la supérieure hors de la cour, dont elle ferma rudement la porte. Ce fut un coup bien sensible, monsieur ; j'en fus accablée, et mes larmes recommencèrent à couler. Néanmoins, je voulais continuer de marcher vers la chapelle, où mon absence eût été remarquée. Figurez-vous qu'en tournant le bouton de cette porte, que mademoiselle Balbien venait de repousser ainsi, je sentis, roulé autour du cuivre un papier que je pris, que j'ouvris, que je lus : c'était votre lettre! Elle était là, et ni mademoiselle Balbien

ni la supérieure ne l'avaient vue en passant ! Avais-je tort de dire que j'ai du bonheur?

Le temps était trop précieux pour que Gérard l'employât à commenter avec Antoinette le plus ou le moins d'adresse de son messager.

— Et comment M. de Louvois a-t-il pris l'excuse de votre feinte maladie? demanda-t-il.

— Très-impatiemment; la supérieure m'exhortait à me mettre en route, je résistai. Le fait est que cette petite lettre m'avait amené une grande fièvre. Je ne mentais pas en me disant malade; cependant l'on me sait tellement courageuse qu'on me poussait à partir.

— Et madame de Maintenon insista-t-elle pour votre départ?

— Non, mais elle ne m'a pas retenue; hélas! j'y comptais pourtant. Elle n'a pas même voulu entrer dans ma cellule; je l'ai entendue qui disait dans le grand corridor : « Si cette enfant est trop malade, il faudra qu'on appelle un médecin de Valenciennes. » Moi je n'étais plus malade, allez, quand ce soir j'ai quitté furtivement ma cellule pour me rendre ici!

— Chère Antoinette, s'écria Gérard, on verra bien demain que votre mal n'a pas empiré, et l'on vous emmènera.

— C'est pour empêcher cela que vous êtes venu, je suppose, dit la jeune fille avec cette

étrange fermeté dont Gérard avait déjà fait l'épreuve.

— Je suis venu, en effet, pour vous consulter sur vos intentions, mademoiselle.

Elle le regarda d'un air tellement surpris que l'éclair de ce regard flamboya malgré les ténèbres.

— Je comprends, dit-il avec joie ; eh bien, votre raison, votre finesse égalent, si elles ne surpassent, mon expérience. Je vous consulte donc seulement sur les moyens à employer pour vous affranchir à jamais de la tyrannie absurde que vous avez trop patiemment endurée.

— Les moyens ! répondit Antoinette, je n'en connais qu'un seul ; ne l'avez-vous pas trouvé ?

— La fuite ! n'est-ce pas ? s'écria Gérard, qui, à la seule pensée d'une liberté inaltérable avec Antoinette, sentait se réveiller tous ses instincts courageux, s'évanouir tous ses scrupules. Oh ! oui, c'est le seul moyen. Nous sommes réunis. Partons !...

— Vous avez prévenu madame de Maintenon? dit Antoinette.

— Prévenu, pourquoi?

— Mais parce qu'elle m'a sauvée, protégée, aimée ; parce que je lui dois le plus beau jour, le plus doux souvenir de ma vie, votre souper Saint-Guislain ; parce que, en un mot, elle s'est conduite envers moi comme une tendre mère, et

que disposer de moi sans l'avoir au moins remerciée, ce serait une ingratitude, un oubli de cœur, que certainement Dieu punirait, et dont je ne me rendrai jamais coupable!

— Oh ! mademoiselle, interrompit Gérard avec une tristesse mêlée de respect, prévenir madame de Maintenon, c'est la forcer de vous retenir ici. L'occasion que nous tenons jamais peut-être ne se retrouvera. Croyez-moi, Antoinette, j'ai l'idée que notre protectrice ferme les yeux par un reste de bienveillance, et qu'elle vous a laissée sortir de votre cellule, ce soir, alors qu'elle eût pu vous en empêcher facilement. Tout conspire avec nous, pour nous... J'ai un cheval à la barrière de l'aqueduc; nous gagnerons Valenciennes, nous traverserons l'Artois et nous nous arrêterons seulement à la mer. Là nous écrirons à madame de Maintenon, qui vous pardonnera d'avoir enfin rompu avec la servitude, avec le déshonneur peut-être. Mais, au nom du ciel! Antoinette, plus d'hésitation, plus de faiblesse. Oh ! ne me sacrifiez pas à l'opinion, vous qui ignorez ce que je vous sacrifie. Hélas ! si demain vous étiez à jamais perdue pour moi, si demain vous retombiez au pouvoir de ce méchant, de cet impie!... Tenez, Antoinette, ma fiancée, ma femme, n'aidez pas, par une fausse délicatesse, les projets pervers de Louvois... Il m'a perdu déjà, qu'il vous épargne au moins !...

— S'il eût voulu me tuer, je serais déjà morte.

— Eh !... veut-il vous tuer?... Êtes-vous assez aveugle pour ne pas deviner ses infâmes calculs? J'avais, un moment, par le conseil de mon vieux précepteur, renoncé à l'idée de vous emporter avec moi; j'étais venu pour vous dire : « Si M. de Louvois vous arrache de Saint-Guislain, Antoinette, laissez-moi partout des traces de votre passage; nommez-vous, partout, à quelque charitable femme, invoquez partout mon nom; criez partout le nom de votre persécuteur, par les routes, par les villes, dans les hôtelleries, votre nom, le mien et celui de Louvois frapperont l'oreille de quelqu'un qui m'avertira. De cette façon, ma chère âme, vous ne serez qu'éloignée de moi, jamais perdue. Tant qu'un souffle animera votre corps charmant, tant qu'une goutte de sang bondira dans mes artères, vous m'appellerez, et je vous retrouverai, j'irai, j'irai toujours... J'arriverai jusqu'à votre retraite, je pénétrerai dans votre prison, je viendrai expirer sur votre tombeau. » Il me conseillait cela, le pauvre cher Jaspin; nous avions bâti ensemble cet édifice régulier avec la pusillanimité d'honnêtes gens qui ménagent tout et tout le monde. Mais je ne vous avais pas revue, mais je n'avais pas senti le froid mortel de votre main! Oh! mon amie, êtes-vous déjà morte pour moi, que vous refusez de me suivre, avec cette raison inexorable, avec cette glaciale étreinte? Je vous ai, je

ne veux plus vous perdre. Ce soir est à nous, demain est à M. de Louvois. Antoinette, vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, prenez garde! Oh! je vous en supplie... votre refus signifierait que vous ne m'aimez pas!

Elle joignit les mains et répondit par un gémissement, le plus éloquent des reproches.

— Eh bien? dit-il en serrant sur son cœur les deux mains qu'il accusait d'être glacées, et qui devinrent tout à coup brûlantes.

— Vous avez prononcé tout à l'heure, répliqua-t-elle, un mot qui m'a déchiré l'âme. M. de Louvois vous a déjà perdu, disiez-vous... Mon Dieu! quel malheur vous ai-je encore causé, moi qui déjà vous ai coûté votre mère? Gérard! je m'arrête, je recule devant l'avenir que je vous ferais!

— J'ai épuisé tous les malheurs, s'écria-t-il avec explosion. Louvois me hait tant à cause de vous, qu'il m'a trois fois envoyé à la mort. J'ai vu tuer sous mes yeux tous mes compagnons; j'ai reçu dans mes bras le cadavre d'un pauvre enfant, mon ami, mort en appelant sa mère. Cependant, Dieu m'a conservé pour vous; pour vous, j'ai consenti à vivre. Alors, Louvois désespéré, m'a calomnié, séquestré, condamné à l'inaction lorsque toute l'armée se couvrait de gloire. Je devrais être mort de honte. Cependant, j'ai vécu. Eh bien! reculez de moi le but vers

lequel j'ai marché si obstinément, refusez-moi le prix de mes souffrances, et Louvois sera satisfait. Je me sens au bout de mes forces. je ne lutterai plus ; ce que les balles de l'ennemi, ce que l'inimitié de mes compagnons, ce qu'un chagrin mortel n'a pu faire, un mot de vous le fera sur l'heure ; dites que vous voulez rester à Saint-Guislain et je suis mort.

Elle s'élança palpitante dans les bras de Gérard et lui dit d'une voix brisée par les sanglots :

— Partons !...

A peine ce mot était-il sorti de ses lèvres, que le jeune homme chancela et recula comme un passager sur le plancher d'un navire secoué par l'orage.

Une ondulation puissante accompagnée d'un long murmure souterrain ébranlait le parquet du parloir, le bruit devint fracas, la secousse devint choc, les lames de chêne craquèrent et jaillirent en éclats sous une pression pareille à celle d'un volcan ; par les ouvertures béantes s'élancèrent des voix, des cris, des armes fulgurantes, des torches enflammées, puis des têtes d'hommes qui envahirent bientôt de leurs flots épais le parloir et le parc, dans toute la longueur de l'aqueduc dont la voûte éclatait çà et là sous leurs efforts.

— Les Hollandais !... l'ennemi !... l'ennemi !... cria Gérard en mettant l'épée à la main pour fondre tête baissée sur les assaillants.

Mais trente bras robustes le désarmèrent, étouffèrent ses cris, l'enlevèrent, luttant toujours, et il disparut parmi les sabres, les pertuisanes et les baïonnettes, comme un enfant parmi les dents formidables d'un alligator immense.

— Portez cet homme à la réserve ! ne le tuez pas ! dit une voix calme et stridente qui domina tout ce tumulte. Je ne veux pas qu'il soit répandu ici une goutte de sang !

— Oui, sire, répondit la troupe obéissante, dont une partie exécuta l'ordre de Guillaume, tandis que le reste marchait silencieusement sur les pas du roi, dans la direction de l'abbaye.

Antoinette évanouie était tombée sous une large lame de parquet brisé qui recouvrit son corps. Tous passèrent près d'elle sans l'avoir aperçue : ainsi se cache dans les bois, sous une feuille, le corps du passereau expiré.

VII

L'ENLÈVEMENT.

La marquise, depuis son entretien avec Jaspin, s'était bien doutée que Gérard essayerait de contrarier les projets de Louvois sur Antoinette.

Mais, avec le coup d'œil sûr et prompt qui la rendait supérieure aux esprits les plus déliés, elle avait deviné que Gérard ne sortirait pas des bornes de la prudence, qu'il ne se compromettrait pas par un scandale, et que le seul résultat des communications de Jaspin serait une escapade du camp à Saint-Guislain, tout au plus quelque bonne petite conspiration d'amants révoltés.

Elle qui voyait tout, levée la première, couchée après tout le monde, elle avait vu Jaspin rôder, le matin même, autour de l'abbaye. Certaines absences de Nanon lui expliquaient pourquoi Jaspin était venu. Mais, décidée, comme nous l'avons dit, à laisser faire par la Providence le dénoûment de cette difficile intrigue, la marquise, afin d'être impunément neutre, avait fait dire au roi, qu'au lieu de venir, ainsi qu'il en avait l'habitude, à Saint-Guislain, il voulût bien attendre à Bethléem, où elle irait lui rendre visite.

De cette façon, Louvois, en cas d'événement, n'aurait eu aucun reproche à adresser à la marquise; et celle-ci, pour ne pas faire, malgré l'armistice, la partie trop belle à son ennemi, n'avait prévenu le roi que tard de ses nouvelles dispositions, dans la crainte que Louvois, en sachant qu'elle s'absenterait de Saint-Guislain, n'eût conçu quelque soupçon, et gêné les manœuvres de Gérard.

Toutefois, cette Providence, aux soins de laquelle madame de Maintenon avait commis son dénoûment, s'en occupa dans un sens bien différent et avec une richesse d'imagination que la marquise ne pouvait prévoir. Dieu veut, dit-on, tout ce que veut la femme; mais combien n'a-t-il pas de manières de vouloir!

Madame de Maintenon avait commandé son

carrosse pour huit heures et demie. C'était le moment où tout dort dans une abbaye. Les religieuses se sont couchées après souper. Les valets ont soupé eux-mêmes, et les lumières s'éteignent dans le dortoir et les cellules.

A Saint-Guislain, en effet, lorsque huit heures et demie sonnèrent, on n'eût pas entendu, dans l'immense maison, d'autre bruit que celui des deux palefreniers qui attelaient, et des chevaux qui piaffaient dans la cour.

La marquise, par les fenêtres de son appartement, contempla le beau ciel et la tranquille obscurité; puis, sans avoir paru remarquer le trouble et les prévenances effarées de Nanon, qui revenait, disait-elle, d'une promenade au jardin, elle descendit à son carrosse.

Cependant, ce jardin paisible, ces quinconces déserts eussent offert un bien étrange spectacle au promeneur qui s'y fût hasardé en ce moment. Derrière chaque arbre se cachait un homme, et, en avant des bâtiments de l'abbaye, dans la cour obscure, les piédestaux des grands vases à fleurs et les lourds balustres de l'escalier sombre masquaient chacun leur fantôme accroupi, tout prêt à se dresser au signal convenu.

Madame de Maintenon, en descendant de ses appartements, crut entendre comme un cri étouffé dans la cour ; mais à Saint-Guislain, dans ces vieilles masures, il y avait tant d'oiseaux

nocturnes, et le chat-huant gémit si étrangement pendant les nuits sereines !

La marquise dit adieu à mademoiselle Balbien sur le perron, et lui recommanda diverses commissions; puis elle marcha vers son carrosse, bien étonnée de ne pas trouver son écuyer qui, d'ordinaire, lui offrait la main.

Mais elle crut le voir à cheval sur son rouan favori, près de la grande porte ouverte. Persuadée qu'il avait cru ainsi accélérer le service, et très-indulgente, d'ailleurs, pour ses serviteurs, elle se hâta de monter, sans remarquer l'absence de ses porte-flambeaux. Elle ne fut pas plutôt assise dans le carrosse, qu'un homme ferma vivement la portière; un sifflet aigu retentit, le cocher toucha, les chevaux partirent avec rapidité.

La marquise sentit tout à coup un poids très-lourd derrière la voiture; elle regarda par l'œil-de-bœuf, et vit trois inconnus armés qui occupaient la place de son laquais.

Déjà la porte de l'abbaye était refermée, et le carrosse volait sur le chemin; à droite et à gauche couraient des soldats à pied, le mousquet sur l'épaule; des soldats dont la marquise, malgré ses yeux perçants, ne reconnaissait pas l'uniforme.

Elle tira son rideau, et appela quelques-uns de ces hommes, pour savoir d'eux la raison qui les

faisait courir ainsi. Mais, en regardant, elle s'aperçut que le carrosse, au lieu de suivre la route de Bethléem, avait pris sur la droite et longeait le mur de l'abbaye, qu'il dépassa bientôt pour entrer dans la plaine découverte, en suivant le cours de l'aqueduc.

Le nombre des soldats ainsi courant semblait grossir comme si chaque tour de roue en eût fait éclore de nouveaux. Bientôt, ce ne fut plus seulement de l'infanterie que la marquise vit autour d'elle ; une troupe de cavaliers bien montés se montra comme par enchantement, et composa une avant-garde et une escorte au carrosse.

La terreur s'empara de la marquise lorsqu'elle n'obtint aucune réponse de ceux qu'elle appelait, et lorsqu'elle comprit, à n'en pas douter, que tous ces cavaliers fantastiques l'entraînaient bien loin des lignes françaises dans la direction du nord.

Elle se mit à pousser, alors, des cris lamentables, sans émouvoir aucun de ses gardiens. Tout au contraire, le peloton d'avant-garde doubla le pas pour s'éloigner du carrosse, le peloton d'arrière-garde ralentit sa marche pour isoler plus encore la prisonnière. Celle-ci, dont le courage et le sang-froid s'étaient démentis un moment, eut honte de sa faiblesse; elle remplaça les cris inutiles par une prière. Mais comme le carrosse roulait avec trop de rapidité par ces

chemins défoncés, les chocs et les secousses devinrent intolérables, et la marquise ne put retenir un gémissement, non plus de terreur, mais de souffrance; sa tête se pencha en arrière, battue par les cahots, et elle crut un moment qu'il lui faudrait mourir de cet étrange et douloureux supplice.

Au plus fort de cette course furieuse, un cavalier parut à la portière, jeta un coup d'œil dans l'intérieur, et s'écria d'une voix courroucée, dans une langue étrangère, quelques mots dont la marquise ne comprit point le sens, et qui retentirent à ses oreilles comme la musique bizarre d'un rêve extravagant.

Le carrosse s'arrêta, gardant encore, pendant quelques secondes, l'oscillation décroissante à laquelle succède l'équilibre.

— Madame, souffrez-vous? dit d'une voix grêle et avec un accent étranger le cavalier qui se découvrit civilement.

— Monsieur, je meurs, répliqua la marquise en essayant vainement de soutenir sa tête disloquée par les secousses.

— Vous préférez sans doute un cheval? dit l'interlocuteur inconnu ; je vous en ferai donner un.

— Un cheval !... pourquoi, monsieur? s'écria la marquise, dont l'épouvante s'accrut encore à cette offre polie.

— C'est que les routes sont impraticables au carrosse, répondit flegmatiquement le cavalier, tenant toujours son chapeau à la main, et que nous avons encore près d'une lieue de traverse avant de retrouver la route.

— Quelle route, monsieur? Où me menez-vous, par grâce?

— A Notre-Dame de Hal, madame.

— Chez le prince d'Orange?

— Oui, madame, dit le cavalier avec un léger sourire.

— Mais c'est une trahison! Où sont vos ordres?

Le cavalier ne répondit pas.

— Qui a donné cet ordre? s'écria la marquise.

— Le roi d'Angleterre, madame, dit le cavalier en comprimant, avec son mouchoir, une toux aiguë qui déchira sa poitrine.

La marquise joignit les mains, sans pouvoir proférer une parole.

Le cavalier demeura froid et respectueux, comme pour laisser à madame de Maintenon le temps de se remettre entièrement.

— Acceptez-vous le cheval, madame? dit-il, car j'ai l'honneur de vous faire observer que nous nous hâtons.

— Je suis donc prisonnière? demanda la marquise, tremblant d'entendre la réponse.

— Oui, madame. Le roi de France a pris aux

alliés leur plus forte place de guerre. Ils lui prennent sa conseillère la plus précieuse.

— Oh ! dit-elle avec un reproche amer, le roi de France s'empare de Mons les armes à la main ; mais le roi d'Angleterre, un capitaine ! enlever par trahison une femme !

— Madame, je sais que cette action n'est pas chevaleresque ; mais, depuis longtemps, le roi Très-Chrétien et le roi Guillaume ont cessé de se traiter en chevaliers. Nous voulions prendre Louis XIV lui-même, ce soir ; il n'est point venu à Saint-Guislain ; je vous fais prisonnière, et vous valez pour nous plus que Mons ne vaut pour Louis XIV. Je me trouve heureux !

— Monsieur, s'écria la marquise en se levant pour sortir du carrosse et implorer de plus près, monsieur, accordez-moi la grâce de dire un mot à Sa Majesté le roi d'Angleterre, avant que la nouvelle de mon enlèvement se soit répandue.

— Pardon, madame, veuillez ne pas vous déranger, dit le cavalier avec une froide urbanité.

Et il descendit de cheval. Un écuyer emmena sa monture à l'écart : sur un geste de lui, le cocher quitta son siége, les laquais armés, qui n'étaient autres que des grenadiers hollandais, s'éloignèrent à vingt pas, et le carrosse resta isolé dans un cercle immense de mousquets et de cavaliers hors de portée de la voix.

Le cavalier s'approcha de la portière, et dit à la marquise :

— Madame, je vous écoute.

— Mais, monsieur, c'est au roi d'Angleterre que je voulais parler.

— Vous lui parlez en ce moment, madame, dit simplement Guillaume III.

— Oh ! s'écria madame de Maintenon, qui s'agenouilla sur les coussins du carrosse, oh ! vous êtes le roi ! Je suis sauvée ! Oui, pardonnez-moi, sire ; j'aurais dû reconnaître ces traits nobles et fiers. Eh bien, vous n'infligerez pas à une femme de mon rang, que vous connaissez ; de mon âge, que vous voyez, le ridicule, l'opprobre d'un enlèvement qui me rendra la fable de toute l'Europe : le roi Guillaume prenant à Louis XIV cette femme que tous mes ennemis appellent *la vieille maîtresse*... Oh ! sire, soyez généreux, ne me déshonorez pas, tuez-moi ! Je jure par le Dieu vivant que je prierai pour vous et que je vous bénirai.

Le roi croisa ses bras sur sa poitrine, et, baissant sa tête, demeura longtemps plongé dans une sombre rêverie.

— Vous me demandez, dit-il, d'être généreux : à quel titre, madame ? L'a-t-on été envers moi dans les conseils de Versailles ? Est-ce bien généreux au roi de m'avoir poursuivi de sa haine et de ses mépris, parce que j'ai refusé la fille de

mademoiselle de la Vallière? Était-ce généreux, l'an dernier, quand je fus blessé en combattant pour mes droits à la Boyne, de me faire pendre et brûler en effigie par les bourgeois de Paris, tandis que certains parlements de France allaient aux cathédrales chanter le *Te Deum?* Non, madame; c'est la guerre sans pudeur que l'on m'a faite, j'y réponds par la guerre sans pitié.

— Eh! sire, vous savez bien qui l'a faite à Votre Majesté, cette guerre! Est-ce le roi? est-ce moi?

— C'est Louvois, voulez-vous dire?

— Sire...

— Faites-moi du moins l'honneur de me traiter avec franchise.

— Eh bien, oui! sire, c'est M. de Louvois qui force le roi à cette guerre honteuse, implacable; c'est lui, qu'une soif inextinguible d'autorité pousse jour et nuit à boire tout le sang et tout l'or du monde. Vous voyez bien qu'il lui faut du sang, à cet homme : lorsque la paix, trop courte, hélas! en avait tari l'effusion en Europe, qu'a fait Louvois? Il a versé le sang français à flots, à torrents; et, pour créer au roi des ennemis à combattre, il a envoyé les dragons égorger des femmes, des vieillards, des enfants.

— Je connais Louvois, dit Guillaume, et je m'étonne, madame, que, le connaissant aussi, vous n'ayez pas délivré le roi de son influence

pernicieuse. Écoutez bien mes paroles, madame : le temps des prospérités est passé pour Louis XIV s'il ne chasse point cette peste déshonorante. Chaque victoire que remporte le roi de France, et maintenant elles sont rares, lui coûte plus qu'à nous dix revers. Nous sommes cent millions d'hommes en Europe, tous fatigués de l'orgueil du grand roi et de la férocité du tyran Louvois. Nous avons, dix ans, demandé la paix à genoux ; maintenant, nous reconnaissons que le plus court chemin pour l'obtenir, c'est d'écraser la France par la guerre ; et, grâce à M. de Louvois, nous y parviendrons. Enfin, madame, j'ai longtemps espéré que la paix nous viendrait par vous, que je croyais intéressée à faire cesser la guerre... mais je m'étais trompé.

La marquise comprit cette allusion si habile à sa véritable situation près du roi.

— Sire, dit-elle, nous serons tous fortunés et tranquilles, le jour où le roi sera désabusé sur M. de Louvois; mais il ne l'est pas.

— Et vous n'y pouvez point travailler, avec votre éminent esprit et votre ascendant si légitime sur Louis XIV?

— Cet ascendant, sire, M. de Louvois l'empêche de dominer dans les conseils de Sa Majesté.

— Est-ce croyable, madame?

— S'il en était autrement, dit simplement la marquise, Votre Majesté m'appellerait aujour-

d'hui ma sœur, au lieu de me traiter en captive de rançon douteuse, et de spéculer sur le plus ou moins de chagrin que mon aventure causera au roi de France.

Guillaume fut frappé de cette noble et audacieuse franchise.

— Eh bien, madame, dit-il, je vois que j'ai auprès de Louis XIV une amie meilleure que je ne le croyais.

— Vous ne l'aurez plus, dit madame de Maintenon avec un douloureux soupir, en regardant les soldats qui emprisonnaient son carrosse.

— A Dieu ne plaise, interrompit le prince, que je perde l'occasion de témoigner à une dame de votre mérite le profond respect qu'elle m'inspire. Dieu me préserve, par conséquent, de l'offenser en lui cachant la vérité. Je suis frappé mortellement, madame; oui, la mort est là... qui ronge peu à peu ma poitrine..., et la cuirasse du soldat me fatigue. Je voudrais me reposer avec sécurité au sein de mes royaumes si chèrement conquis, près de ma femme, un modèle de vertus, près de mes enfants, que je voudrais avoir le temps d'élever. Madame, j'aimerais la paix, une paix riche d'honneur; j'aimerais l'amitié de ce grand prince que je voulais respecter comme mon père, s'il ne m'eût, tout d'abord, forcé de lui apprendre ma valeur; j'aimerais, enfin, que vous me crussiez sincère, quand je proteste ici

de mon dévouement et de mon estime pour vous.

— Hélas! sire, à quoi bon me montrer ainsi toutes les vertus de Votre Majesté, quand vous me condamnez à les détester dans un maître?

— Un maître, répliqua Guillaume avec un pâle sourire qui ne dérida pas même son front, un maître tellement éphémère, que demain, à Saint-Guislain, vous ne vous souviendrez plus de lui, tandis que vous daignerez peut-être vous rappeler l'ami.

— A Saint-Guislain! s'écria-t-elle; vous me rendriez la liberté?

—A l'instant, dit le roi, qui appela son écuyer, et lui commanda de faire retourner le carrosse.

— Oh! sire, dit la marquise suffoquée par la reconnaissance, voilà un trait de roi!

— Eh bien, continua-t-il avec son sévère enjouement, j'ai gagné cela, du moins, qu'une personne de la cour de France m'aura une fois appelé roi, au lieu de m'appeler prince d'Orange.

En ce moment, l'écuyer s'approcha de Guillaume, et lui dit quelques mots pressés en hollandais. Il se fit alors un rapide mouvement d'armes dans tous les rangs; ce bruit alarma la marquise, dont le regard interrogea le roi.

— Ce n'est rien, madame, dit froidement Guillaume; on m'annonce l'approche d'un fort détachement de l'armée de M. de Luxembourg; mais nous avons le temps de rentrer, nous à Hal,

et vous à Saint-Guislain. Veuillez vous tenir prête, le cocher attend vos ordres.

— Vous m'avez comblée, sire; cependant, je vous demanderai encore une grâce.

— Parlez, madame.

— Comptez absolument sur moi, sire, pour toutes les communications que vous voudrez faire parvenir au roi, et que l'ennemi de la paix, notre ennemi mortel, a jusqu'à présent interceptées. Sire, faites-moi l'honneur de vous persuader qu'à partir de ce moment vous avez près du roi l'amie la plus zélée, en tant que je n'aurai point à trahir l'honneur et les intérêts de la France.

Un second messager s'approcha de Guillaume, et l'on entendit, à l'extrémité des postes hollandais, comme les préparatifs d'un combat.

— Merci, madame; je suis trop payé, dit le prince, par cet entretien que nous venons d'avoir, et que j'eusse acheté si cher après l'avoir si longtemps et si ardemment souhaité; car nous sommes, il faut le dire, les deux seuls esprits en Europe qui n'aient point ou qui n'aient plus la fièvre. Aidez-moi, au nom de l'humanité; moi, je vous aiderai pour votre gloire contre celui qui veut vous perdre.

— Oh! sire, ce n'était ni le roi, ni moi, qu'il eût fallu enlever ce soir et garder dans une prison!

— Pour mes intérêts, reprit Guillaume, j'aime mieux laisser Louvois en France; il la ruine mieux que ne feraient mes armées. Quant à ce qui vous concerne, je comprends votre désir de perdre ou du moins de démasquer cet homme. Eh bien, pour vous aider à montrer au roi ce que c'est que Louvois, je vous enverrai, à la première occasion, dès demain peut-être, un ambassadeur secret, un ami à moi, dont la coopération vous sera utile. Veuillez le bien recevoir; il est fort malheureux, et vous attendrira en vous contant son histoire. Mais je sens qu'il faut nous quitter, madame; je m'exposerais à être surpris par M. de Luxembourg, et, malgré mon amour de la paix, je ne veux plus faire chanter de *Te Deum* à Notre-Dame.

— Conservez-vous, sire, pour vos amis et pour votre gloire. Adieu.

Elle lui tendit la main en reine; il s'inclina sur cette main avec la délicate courtoisie d'un sujet.

Guillaume dit quelques mots en langue hollandaise au cocher, remonté depuis quelques minutes sur son siége, et le carrosse reprit le chemin de Saint-Guislain.

Guillaume, aussitôt, donna ses ordres, et sa colonne, doublant le pas, appuya franchement à gauche, et disparut dans les ténèbres, sans se préoccuper de quelques coups de feu tirés par les éclaireurs de M. de Luxembourg.

VIII

SUITES DE LA TEMPÊTE.

La marquise se réveilla de cet affreux rêve, aussi jeune d'esprit, aussi heureuse que la Belle au bois dormant. Avec elle se réveilla du même enchantement toute sa maison, écuyer, cocher, laquais, palefreniers, portier, que les soldats de Guillaume avaient enlevés sans bruit, bâillonnés, enfermés dans une citerne voisine, et qui, s'apercevant au bout d'une heure qu'on ne les gardait plus, se hasardèrent à sortir comme des souris du piége, et se trouvèrent à la porte de l'abbaye au moment où le carrosse de leur maîtresse y rentrait, conduit par le cocher hollandais.

Comme tous criaient à la fois et menaient grand bruit de leur aventure, la marquise leur

ordonna de se taire, de dételer et de s'aller coucher, enjoignant à chacun de ne pas souffler un mot sous peine d'être immédiatement chassé; quant au cocher hollandais, elle le fit mener à la cuisine avec ordre de le traiter comme un suisse.

L'écuyer s'inclina et conduisit la marquise à ses appartements ; le portier barricada la porte ; le cocher français ordonna aux palefreniers de dételer, et se fit soutenir par le laquais pour regagner sa chambre, et tous deux burent du vin chaud dans le but de se guérir d'un frisson qui ne les quittait point depuis leur catastrophe.

Madame de Maintenon, en haut des degrés, congédia l'écuyer et tendit sa mante à Nanon, qu'elle apercevait dans l'antichambre.

— Ma mie, dit la marquise, bassinez mon lit et couchez-moi.

Mais Nanon, au lieu de s'apitoyer sur la pâleur de sa maîtresse et de lui offrir un siége, Nanon alla fermer toutes les portes et se jeta désespérée aux pieds de la marquise en se frappant à grands coups la poitrine, et en proférant quelques hurlements inintelligibles, que dans sa distraction la marquise prit tout d'abord pour des félicitations que la mie lui adressait à propos de sa délivrance miraculeuse.

— Madame! madame, s'écria mademoiselle

Balbien, miséricorde!... pardon! C'est ma faute, nous sommes perdus!

— Êtes-vous folle? répliqua la marquise poursuivant naïvement le quiproquo, nous sommes sauvées au contraire.

— Vous avez donc vu M. de Louvois? dit Nanon.

— Moi? pourquoi?

— Parce qu'il est sorti furieux.

— D'où?

— D'ici.

— Furieux de quoi?

— Hélas!

Et Nanon se mit à fondre en larmes comme une métamorphose d'Ovide.

La marquise se leva.

— Parlerez-vous! dit-elle inquiète et courroucée à la fois. Qu'est venu faire ici M. de Louvois, et pourquoi est-il furieux?

— Madame..., balbutia la vieille fille suppliante, à tout péché miséricorde; je m'étais laissé attendrir, j'avais accordé au jeune homme de causer avec la jeune fille...

— Eh bien? après? s'écria madame de Maintenon qui se rappela Jaspin, Gérard et Antoinette.

— Eh bien, M. de Louvois est arrivé à neuf heures, demandant à vous voir. J'ai répondu que vous veniez de partir pour Bethléem. Il a voulu

parler à la supérieure. J'ai refusé. A neuf heures, portes closes, lui ai je dit. Le bruit qu'il a fait a réveillé la supérieure qui est decendue. M. de Louvois en fureur lui a demandé au nom du roi à parler à mademoiselle de Savières ou tout au moins à la voir.

— Et l'a-t-il vue? s'écria la marquise avec angoisse.

— La demoiselle n'était pas rentrée, dit Nanon.

— Pas rentrée!

— La supérieure a cherché dans sa cellule, cherché dans les dortoirs, cherché partout... rien!

— Mais, vous saviez où elle était, vous! s'écria la marquise tremblante de colère.

— Oui, murmura Nanon.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit?

— Oh! pour me perdre.

— Où était mademoiselle de Savières?

— Elle devait être au parloir de la Pénitence.

— Vous y avez couru, vous l'avez prévenue?

— Oh! madame! j'y suis allée malgré la nuit, malgré une terreur inexprimable que me causèrent des bruits étranges que jamais je n'avais entendus en cette maison. J'ai appelé mademoiselle de Savières, rien n'a répondu. J'ai craint que M. de Louvois ne me suivît au jardin et ne découvrît des traces de cette fuite; je suis ren-

trée assez à temps pour l'entendre dire avec l'horibles menaces :

« — C'est bien ! elle est perdue, mais madame de Maintenon me la retrouvera ! »

La marquise, à demi folle de tous ces récits qui complétaient le malheur de sa journée, appuya sa tête dans ses mains et réfléchit.

— Où est la supérieure ? dit-elle enfin.

— Rentrée.

— Qu'a-t-elle dit au marquis ?

— Que sans doute madame aurait emmené mademoiselle Antoinette avec elle dans son carrosse, à Bethléem...

— Et le marquis est parti pour Bethléem ?

— Sur-le-champ.

— Il y a de cela ?

— Une demi-heure.

— J'ai le temps d'éclaircir mes doutes, murmura la marquise. Rendez-moi ma mante, prenez une lanterne et suivez-moi.

— Mais, madame...

La marquise ne répondit que par un regard froid et impérieux. Nanon trembla. Elle se hâta d'obéir.

Toutes deux descendirent au jardin par un escalier de service où nul regard ne pouvait les suivre.

— Cachez votre lumière sous votre manteau, commanda la maîtresse, et marchez légèrement.

Ces deux ombres noires traversèrent dans la brume et le silence ces bois et ces allées maintenant si déserts, naguère si peuplés.

— Lavernie! Lavernie! démon du remords et du châtiment, se disait la marquise en effleurant à peine les chemins tant sa course était rapide, tout malheur me viendra-t-il donc éternellement de ta part? Il a enlevé cette jeune fille, et déjà Louvois le sait, et déjà Louvois l'est allé dire au roi...

Son pied heurta des pierres amassées ; c'était une des crevasses de l'aqueduc.

Nanon étendit les bras et éclaira tout ce désordre.

— Voilà le chemin que les Hollandais ont suivi, se dit la marquise.

— Et voici la Pénitence où j'avais conduit ce jeune officier ; je l'ai laissé à la...

La marquise saisit brusquement la main de Nanon.

— Écoute, dit-elle.

— Une voix, murmura Nanon.

— On prie, ce me semble.

— Dans le parloir. Ah! madame, je vois quelqu'un.

La marquise arracha la lanterne des mains de sa servante et s'élança dans le parloir où un spectacle terrible la cloua sur le seuil, et fit reculer Nanon glacée d'une superstitieuse épouvante.

Antoinette, agenouillée parmi tous ces débris, s'appuyait d'une main aux déchirures du parquet, et fouillait de l'autre dans l'eau froide qui recommençait à couler avec un bruit lugubre, sous la voûte éventrée de l'aqueduc.

Le bruit de l'arrivée des deux femmes, la lumière qui fit invasion tout à coup dans cette sombre tourelle, rien n'arracha la jeune fille à sa préoccupation fiévreuse, à sa besogne insensée ; son œil fixe, hagard, dans lequel jouait la lumière, interrogeait l'eau noire du canal; sa voix convulsive répétait :

— C'est là qu'il a disparu !

Madame de Maintenon s'approcha : Antoinette ne bougea pas. Interrogée, elle ne cessa de répéter sa phrase monotone.

Un doute affreux traversa l'esprit de la marquise, lorsqu'elle se rappela l'invasion des soldats de Guillaume en ce même endroit où les amants s'étaient donné rendez-vous.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, serait-il mort?

A ce mot, la jeune fille se leva, ses longs cheveux dénoués inondèrent son pâle visage; l'œil fixe recouvra une lueur d'intelligence, et, comme si cet éclair eût enflammé le cerveau et fait éclater la vie avec la raison, Antoinette poussa un cri terrible et retomba sans mouvement sur les décombres.

— Emporte-la, Nanon ! dit la marquise au désespoir.

La vieille fille, vigoureuse, et stimulée par la terreur, chargea le corps sur ses épaules et se mit à parcourir d'un pas précipité le chemin que lui éclairait sa maîtresse. La première idée de la marquise était de réveiller la supérieure et d'appeler sur Antoinette tous les soins de la communauté. Elle se réjouissait de la désagréable surprise qu'éprouverait Louvois en retrouvant à l'abbaye celle dont il proclamait partout la fuite. Mais en y réfléchissant, la marquise changea d'avis.

— Il sera toujours temps, se dit-elle, de montrer qu'Antoinette est ici. Voyons jusqu'où le marquis va s'enferrer. Et d'ailleurs si la jeune fille allait parler dans son délire ! Portez-la chez vous, Nanon, commanda la marquise, et s'il arrivait que par votre faute on soupçonnât qu'elle est ici... Nanon, vous en avez fait assez déjà pour que je songe à vous punir. Prenez-y garde, et veillez sur vous.

Elle éteignit la lanterne, laissa Nanon rentrer par le petit escalier; quant à elle, un grand quart d'heure après, elle était au lit, et le roi frappait aux portes de l'abbaye avec cent cavaliers et Louvois qui, tout en galopant à la portière, demanda si la marquise avait reparu.

Le roi monta l'escalier, on lisait sur son vi-

sage une inquiétude jalouse, un dépit qui témoignait des impressions fâcheuses que le ministre avait réussi, chemin faisant, à lui glisser dans l'esprit.

Il entra bruyamment chez la marquise ; toutes les portes restèrent ouvertes ; de la chambre de madame de Maintenon, l'on pouvait apercevoir Louvois se promenant dans la salle voisine et se délectant à l'idée de tout l'esclandre qu'il méditait.

Le roi s'assit d'un air presque brutal au chevet de la marquise, et lui dit :

— En vérité, madame, peut-on savoir ce que vous êtes devenue ce soir ?

— Je souffre bien, sire, répliqua la marquise en soulevant avec effort sa tête sur les oreillers.

— Auriez-vous pris un air malsain dans votre promenade? continua le roi du même ton ironique et bourru.

— On ne peut plus, répliqua-t-elle.

Et elle ponctua cette courte phrase par le plus dolent des soupirs.

Le roi, s'agitant avec impatience :

— Vous ne m'avez toujours pas fait l'honneur, dit-il, de me répondre à cette question : qu'êtes-vous devenue ce soir, tandis que vous m'aviez commandé de vous attendre?

La marquise, du coin de l'œil, voyait dans une glace la jubilation de Louvois.

— Sire! répliqua-t-elle d'une voix mourante, ne m'interrogez point là-dessus, je vous prie.

— Pourquoi non?

— J'ai mes raisons, sire...

— J'ai peut-être aussi les miennes, interrompit le roi violemment, excité qu'il était par un hum! incivilement sonore que Louvois avait laissé échapper dans le salon voisin.

— Puisque vous le voulez, dit la marquise avec son souffle plutôt qu'avec sa voix, il faut donc vous satisfaire.

Elle leva son bras blanc vers la sonnette et sonna. Manseau parut. Il revenait de Bethléem où il avait été passer la soirée comptant y servir sa maîtresse.

— Que veut madame?

— Mon écuyer, mon cocher, mon laquais, les deux palefreniers et le portier.

Le roi la regarda stupéfait.

— Qu'ils s'habillent à la hâte et viennent sur l'heure, dit la marquise froidement.

Louvois cessa de marcher, il n'entendait plus, il écoutait.

— Perdez-vous le sens, madame? demanda le roi. Qu'avez-vous affaire de tous ces gens?

— Vous voyez, sire, que je ne peux parler; ces gens raconteront à Votre Majesté, à ma place, ce que j'ai fait ce soir.

Louvois se remit à marcher, assez inquiet de ce sang-froid.

L'écuyer parut le premier.

— Racontez ce qui vous est arrivé ce soir, monsieur, dit la marquise. Racontez tout.

L'écuyer obéit. Il détailla la surprise de Saint-Guislain, les Hollandais apparaissant comme des démons, la maison confisquée, les serviteurs escamotés, et cette heure interminable de captivité dans la citerne.

Le roi pâlit. Louvois sentit la sueur tomber à grosses gouttes de son front, et ne se cacha plus d'écouter au seuil même de la chambre. La marquise se fit servir par Manseau une cuillerée d'élixir.

Après le récit de l'écuyer :

— Voulez-vous la déposition du cocher, du laquais, des palefreniers et du portier? dit la marquise de plus en plus tranquille; ils y étaient tous.

— Madame, balbutia le roi dans sa colère, qu'est-ce que j'entends là? Est-ce un conte de fée?

— Dont je me meurs... Triste conte et lugubre fée! sire.

Le roi congédia du geste tous les serviteurs de la marquise.

— M'expliquerez-vous au moins, dit-il, si vous n'avez eu ni écuyer, ni cocher, ni laquais, comment vous êtes sortie en carrosse?

— Ah ! sire, j'avais un excellent cocher que je vais vous faire voir. Manseau, amenez à Sa Majesté le cocher hollandais qui m'a conduite ce soir.

— Un cocher hollandais!

— Un grenadier superbe.

— Qui vous conduisait...?

— Tout droit à Notre-Dame de Hal.

— L'ennemi vous a enlevée?

— Parfaitement, sire, faute d'avoir pu vous enlever vous-même, ainsi qu'on en avait fait le plan.

Le roi frissonna. Son orgueil se révoltait.

— Et qui vous a sauvée, mon Dieu !

— Le roi d'Angleterre. Pardonnez-moi de ne plus l'appeler prince d'Orange ; mais je suis reconnaissante avant tout.

La foudre tombée aux pieds du roi l'eût moins épouvanté que ces quelques phrases prononcées avec l'accent le plus suave et la plus languissante *morbidezza*.

Louvois, aveuglé, vacillant, trébuchait comme un homme ivre.

— L'ennemi est entré ici !... articula sourdement le roi.

Cinq cents hommes, pas davantage, dit la marquise. Voilà comme je suis gardée!

— Comment? balbutia Louvois, qui, ayant perdu la tête, s'était avancé jusqu'au lit de la marquise.

— M. de Louvois, je suis votre servante, dit-elle avec une cérémonie qui acheva de décontenancer le ministre. Vous demandez comment l'ennemi est entré ? Veuillez visiter le jardin et l'aqueduc.

Louvois se frappa le front avec désespoir.

Le roi l'écrasa d'un regard plus lourd qu'une de ces montagnes dont Jupiter accabla les Titans.

— C'est bien la peine, dit-il, de payer si cher des espions !

Louvois, suffoqué, pourpre, chercha une porte en tâtonnant, comme Mathan dans *Athalie*.

Quant au roi, il retomba assis, la tête dans ses mains, en répétant :

— Voilà comme je suis servi !

— Guillaume III l'est mieux, il faut bien l'avouer, dit la marquise d'une voix claire. Et maintenant, sire, que vous savez pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de vous visiter ce soir, vous m'excuserez de parler si bas et de chercher ainsi le repos ; je me sens épuisée ; il n'est de remède à ce que je souffre que le sommeil... ou la mort.

— Madame, un médecin !... s'écria le roi ému et regardant d'un œil étincelant la porte par laquelle Louvois venait de sortir.

« Je crois qu'il ne parera pas ce coup-là, »

pensa la marquise, qui avait surpris le furieux regard du roi.

— Je descends visiter les traces de cet horrible attentat, reprit Louis XIV... Reposez-vous, chère marquise. Hélas !... à quoi tient parfois le bonheur des hommes!

— A la générosité du roi d'Angleterre, répondit madame de Maintenon.

Le roi, percé au cœur par cette flèche empoisonnée, sortit d'un tel pas que sa rage ne pouvait patienter plus loin que le jardin.

Déjà le bruit de l'événement s'était répandu dans les groupes de courtisans et d'officiers. Les serviteurs de la marquise, affranchis de toute discrétion depuis qu'ils avaient parlé au roi, se donnaient carrière sur les détails.

Jamais fétiche ne fut admiré dans l'Inde avec une curiosité plus respectueuse que ne le fut par toute cette cour ce grossier Hollandais fumant imperturbablement sa pipe, et qui paraissait tombé des nues au milieu de Saint-Guislain, comme un aérolithe.

Quand le roi eut exploré avec quelques courtisans les abords du passage que Guillaume avait choisi pour pénétrer dans Saint-Guislain, quand il y eut placé des gardes, selon l'habitude des gens volés qui bouchent la haie après que le voleur a fait son coup, on vit revenir Louvois qui, avec des flambeaux et des ingénieurs, avait par-

couru le parc, exploré l'aqueduc, examiné les murs, et, s'étant fait une conviction ou forgé un thème, reparaissait avec son assurance et sa démarche hautaine.

Le roi l'attendit devant le quinconce avec cet œil terne et cette roideur majestueuse qui dénotaient chez lui une violente colère, une tempête recelant dans ses flancs sarcasmes, injures et disgrâces de toute sorte.

Les courtisans s'éloignèrent respectueusement : assez loin pour paraître discrets, assez près pour bien entendre.

— Eh bien ! monsieur, dit le roi, qui attaqua le premier, je gage que vous aurez trouvé une bonne raison ?

— Certes, oui, sire. D'abord, ce n'est pas moi qui commande les armées d'observation , ni même de siége ; ainsi, je ne suis responsable ni de ce qui se fait sur terre, ni de ce qu'on fait dessous. Voilà d'abord une raison que Votre Majesté est trop juste pour ne pas apprécier.

— Oh ! vous vous intéressez trop à Saint-Guislain, vous y venez trop souvent, vous y envoyez assez d'espions pour qu'on puisse s'étonner que vous ne soyez pas instruit de ce qui s'y passe.

— Sire, je sais parfaitement ce qui se passe à Saint-Guislain, et je le sais à un tel point que je vais le dire à Votre Majesté.

— Je serai curieux de l'apprendre, répondit le roi.

— Il y a, continua Louvois, que l'abbaye a été livrée au roi Guillaume par trahison.

— Bon, s'écria le roi ironiquement, voilà qui n'est pas neuf. Il y a toujours un peu de trahison en toutes les surprises. Tant pis pour ceux qui ne s'en défient pas.

— Comment se défier d'un traître, sire, alors qu'on le sait officier, gentilhomme, favori? Je dis plus, comment le craindre lorsqu'on s'en est défié assez pour le mettre hors d'état de nuire? Enfin, comment se défier du traître lorsqu'il commande les chevau-légers de Sa Majesté ; qu'il est aux arrêts forcés dans sa tente et qu'il s'appelle comte de Lavernie ?

— Encore! s'écria le roi en frappant le sol de sa botte avec une irritation qui n'émut pas Louvois.

— Encore, répéta celui-ci tranquillement.

— Vous prouverez, aujourd'hui, j'espère ?

— Je prouve. M. de Lavernie est consigné dans son quartier depuis le jour où il a failli par ses intrigues faire égorger les Suisses, les gardes et les chevau-légers. Cherchez, sire, ou faites chercher s'il est dans sa tente.

— Eh bien, dit le roi ébranlé, où est-il?

— Je vais vous le dire. Il a quitté le quartier entre huit heures et huit heures et demie environ, et il est venu à Saint-Guislain.

— Prouvez.

— Je prouve. Il est venu à Saint-Guislain, vous dis-je, comme il y était venu nombre de fois, en secret.

— Pour quoi faire ?

— Pour enlever de l'abbaye une pensionnaire qu'il aime.

— M. de Louvois !

— Et ne pouvant faire cet enlèvement à lui seul, il a introduit l'ennemi dans Saint-Guislain par l'aqueduc. L'ennemi a fait irruption par les planchers d'une salle que la jeune fille connaissait, puisque c'est la Pénitence et qu'elle y a été enfermée. Maintenant, sire, faites chercher la jeune fille, mandez la supérieure, et si vous ne trouvez ni cette pensionnaire à l'abbaye, ni M. de Lavernie au camp, si vous rapprochez leur fuite de l'entrée des Hollandais, commencerez-vous à comprendre et à me croire ?

Le roi, hors de lui, fit appeler la supérieure, qui avoua en tremblant la feinte maladie d'Antoinette et sa disparition.

— Votre Majesté m'a accusé trop tôt, dit Louvois avec douceur. Tout le monde a été dupe de cette trahison, à l'armée comme à l'abbaye.

Le roi courba la tête.

— Votre Majesté veut-elle demander quelques éclaircissements à madame la marquise? ajouta Louvois, avide de mordre dans cette belle plaie

saignante. Madame de Maintenon en saura peut-être plus que nous.

Épouvanté par l'idée de convaincre la marquise d'un tort réel en présence de Louvois, le roi répondit brusquement :

— Madame la marquise n'a rien à voir là dedans, monsieur. Elle se repose de l'infâme guet-apens dont elle a failli être victime ; respectons son sommeil, partons.

— Oui, dit Louvois, bien que s'éloignant à regret. Allons instruire au camp sur cette fuite et cette trahison de M. de Lavernie. Madame la marquise apprendra toujours assez tôt le nouveau crime de celui qu'elle favorisait si aveuglément.

Le roi abattu, sans voix, donna ses ordres et partit de l'abbaye avec toute sa suite, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, et dont les commentaires et l'indignation contre Lavernie s'en allaient grossissant d'échos en échos jusqu'à prendre les proportions d'une émeute.

IX

DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Qu'on se représente le pauvre Jaspin attendant Gérard, qui lui avait promis de s'absenter, au plus, une heure, et voyant arriver à sa place Louvois inquiet, brutal, qui demanda à voir M. de Lavernie, fit constater son absence, et partit comme une flèche pour Saint-Guislain où il le soupçonnait d'être!

Le malheureux abbé supposa d'abord que son élève avait été arrêté par ordre de Louvois. Puis, comme il guettait sur la route le retour de l'escorte, il rencontra Rubantel que M. de Louvois de retour à Bethléem venait de mander pour être interrogé par le roi.

Le général passa si vite et de si mauvaise humeur que Jaspin ne put tirer de lui aucun éclaircissement. Alors l'abbé s'assit sur une pierre aux environs du quartier général, décidé à n'en pas bouger qu'il n'eût appris de quelqu'un la vérité sur ce mouvement étrange qui avait lieu depuis une heure.

Rubantel repassa. Le digne général parlait avec chaleur à quelques officiers généraux qui chevauchaient à ses côtés. Jaspin, timide dans les circonstances ordinaires, devenait un vautour pour l'audace et l'importunité dans les grandes occasions. Il se leva et courut saisir par la bride le cheval du général.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? s'écria-t-il. Veuillez me dire un mot, un seul... Où est Gérard?

Rubantel fit un geste de contrariété, l'abbé se cramponna aux crins du cheval.

— Par grâce, dit-il, comprenez ce que je souffre; c'est mon élève.

— Il est joli votre élève! s'écria Rubantel s'abandonnant enfin à son indignation. Vous me demandez ce qu'il a fait? Eh bien, il a passé à l'ennemi!

Jaspin poussa un cri généreux lancé du cœur:

— C'est faux! dit-il.

— Demandez à ces messieurs, brave homme.

Jaspin de ses yeux égarés interrogea les physionomies qui toutes affirmèrent.

— Voilà, poursuivit Rubantel ému de la douleur de ce vieillard, voilà où conduisent les folles amours ; celui qui ne sait pas vaincre sa passion est toujours mauvais gardien de son honneur.

Jaspin chancelait, doutant toujours.

— Et la jeune fille? demanda-t-il à Rubantel.

— Pardieu ! ne comprenez-vous pas? Il l'a enlevée et a déserté avec elle.

— Oh ! mon Dieu, balbutia Jaspin écrasé par cette nouvelle, oh ! mon Dieu !...

— Vous ne saviez donc rien, vous, mon pauvre Jaspin ? Oh ! je me doutais bien de ce qui arriverait, allez ; j'avais bien deviné ses projets de vengeance ; seulement, j'espérais de lui une vengeance noble au lieu d'une infamie. Allons, allons, mon brave abbé, ne restez pas là comme un piquet ; il ne fait pas bon pour vous de ce côté.

— Plaît-il? dit le désolé Jaspin.

— Non, ajouta Rubantel, si j'ai un conseil à vous donner, quittez le camp. Le roi est furieux, il vient de fulminer contre votre élève. Louvois, qui, je le confesse maintenant, a du coup d'œil et sait flairer un traître, Louvois ne vous tient pas non plus en odeur de sainteté. Décidez-vous à partir vite, et courez à Lavernie, faites-y promptement une rafle de tout ce que le comte a de précieux, car le château sera rasé, je vous avertis, et les biens confisqués.

— Le château rasé ! les biens...

— Pardieu! c'est l'ordinaire après exécution capitale pour haute trahison.

— Exécution capitale! s'écria Jaspin au paroxysme de l'effroi et de la douleur.

— Jour de Dieu! en doutez-vous, bonhomme, répondit Rubantel, et trouveriez-vous que ce fût injuste?

— Oh! murmura l'abbé en se tordant les mains avec désespoir, mon enfant! mon pauvre enfant!

— Eh bien! continua le général entraîné par sa chaleureuse indignation, je vous déclare que tout à l'heure, quand le roi m'a interrogé et sur les projets et sur la fuite de Lavernie, non-seulement j'ai dit ce que je savais, attendu qu'on ne ment pas à son roi, mais j'ai ajouté que j'ai pour la trahison une telle horreur, que je la tiens pour un crime tellement vil et infâme, que je demandais à Sa Majesté, au nom des chevau-légers, l'honneur de fusiller le traître s'il tombe jamais entre nos mains.

Les officiers applaudirent à ces paroles. Jaspin détourna la tête, et, n'ayant plus une idée au cerveau, plus un battement au cœur, alla se rasseoir sur la pierre en versant un torrent de larmes.

Les gentilshommes furent émus; ils se consultèrent.

— Voyons, dit Rubantel, faisons une bonne action. Voilà un pauvre homme que Louvois est

capable de faire jeter dans un cul de basse-fosse. Peut-être serait-ce déjà fait s'il l'avait aperçu. Il va revenir de chez le roi, il verra l'abbé pleurant sur cette pierre, il le fera enlever, et adieu pour jamais. Sauvons-le. Que l'un de nous le prenne en croupe et nous lui ferons passer les lignes. Une fois dehors, il s'arrangera comme il pourra. Gérard de Lavernie était sa vie, voyez-vous ! Cette pauvre âme n'a plus de boussole. Un peu de charité.

Sans répondre un seul mot, un jeune capitaine aux gardes, l'un de ceux qui avaient été provoquer Gérard, se détacha du groupe, alla droit à Jaspin, et l'enleva par le collet de son habit sans que le bonhomme fît plus de résistance qu'un cadavre. Le capitaine assit Jaspin devant lui, sur sa selle, et toute la troupe, gagnant la plaine, se dirigea diagonalement vers les lignes, à la hauteur de Saint-Guislain.

Pendant ce temps, l'abbé ne poussa ni un cri ni un soupir, mais le jeune capitaine sentit les convulsions de ce cœur qui éclatait, et le ruisseau de larmes brûlantes qui traversait la broderie de son parement.

Arrivés aux lignes, ils les franchirent lorsque Rubantel eut dit quelques mots à l'oreille d'un chef de poste; puis, à cent toises de là environ, le capitaine mit doucement Jaspin à terre, et lui jeta son manteau sur les épaules. Les autres

officiers se cotisèrent, et Rubantel glissa dans la poche de l'abbé le produit de la collecte.

Après quoi tous s'éloignèrent et rentrèrent au camp ; le pauvre abbé resta seul, abandonné dans l'ombre et le désert.

Un temps bien long se passa pour lui dans la prostration et l'immobilité. Tout ce qui lui arrivait dépassait son intelligence. Cependant, habitué à demander à Dieu la cause et l'explication de tout ce qu'il ne comprenait pas, le pauvre prêtre finit par recourir à ce guide suprême, et le premier usage qu'il fit de sa raison recouvrée, ce fut d'adresser une prière fervente et naïve au Saint-Esprit. Le ciel lui répondit par la douce clarté du jour naissant ; un pâle bandeau s'étendit sur le front des collines, et le reflet des nuages roses dora les champs et illumina les eaux.

A mesure que se dissipait l'ombre, Jaspin sentait se dissiper aussi les ténèbres de son esprit. La fatigue morale faisait place à un sentiment de curiosité. Enfin reparut l'intelligence tout entière. Jaspin se rappela les malheurs et la fuite de Gérard, et comme son âme, son cœur et son cerveau ne lui servaient qu'à aimer, qu'à désirer, qu'à servir Gérard, Jaspin n'eut d'autre idée que d'aller retrouver son élève chez l'ennemi, puisqu'il était chez l'ennemi.

Il s'orienta, questionna des passants, adopta la grande route comme la plus sûre voie, et tourna

vers Notre-Dame de Hal avec la constance et la régularité que met l'aiguille aimantée à regarder le Nord.

Peut-être, tandis qu'il marche ainsi, le lecteur nous saura-t-il gré de lui donner d'avance quelques nouvelles de Gérard.

Le comte n'était pas de ces pauvres victimes qu'on égorge sans résistance. Il avait donné beaucoup de peine à ses vainqueurs, et bon nombre de grenadiers hollandais portaient sur leurs mains et leur visage les marques sanglantes de ses ongles et de ses éperons.

Toutefois, d'après l'ordre de Guillaume, on avait épargné sa vie, et la chaîne vivante des soldats l'avait porté hors de l'aqueduc à la réserve de cavalerie anglaise postée autour d'un bois qui couvrait, sur la droite, la route de Hal à Saint-Guislain.

Là, comme il menaçait et frappait encore, à tort et à travers, dans son exaspération, les cavaliers, plus froids parce qu'ils n'avaient point participé à l'opération, se contentèrent de lui attacher étroitement les pieds et les mains avec des sangles de selles. On le prenait pour un prisonnier d'importance, et sa vie valant bien mille florins, on ménageait sa vie.

Nous savons qu'à l'arrivée du carrosse qui emportait la marquise, la cavalerie fut divisée en deux détachements, l'un pour l'avant-garde,

l'autre à l'arrière. Gérard fut emmené par les cavaliers du premier détachement.

Il était résigné, un peu étourdi, car, avant qu'on l'eût attaché sur un cheval entre deux dragons anglais, il avait reçu plus d'un bourrade. Mais la fraîcheur de la nuit et les secousses du trot rétablirent un peu l'ordre dans ses idées. Et alors, il sentit l'horreur de sa situation. Qu'était devenue Antoinette au milieu de ces soldats? Qu'était devenue l'abbaye tout entière et la marquise de Maintenon? Plus d'une fois, malgré la rapidité de la course, malgré la douleur que lui causaient ses liens, Gérard essaya de se retourner sur son cheval, croyant voir en arrière, l'horizon, l'incendie dévorer les bâtiments et les granges de Saint-Guislain.

Mais chaque fois qu'il tournait la tête, le cavalier, placé derrière, lui présentait aux yeux la pointe de son sabre et le forçait de regarder en avant.

Gérard avait espéré, en entendant les coups de feu, qu'une rencontre avec les détachements français lui rendrait sa liberté. Mais son attente fut trompée : les Hollandais rentrèrent paisiblement à Soignies, et Gérard vit passer sur le flanc des cavaliers anglais une sorte de météore, un coursier rapide comme l'éclair qui devança toute la colonne et pénétra avec plusieurs aides de camp dans les rues sombres de la ville.

Ce cavalier, les Anglais le reconnurent bien à son passage ; Gérard les entendit répéter à voix basse, avec une sorte d'admiration : *King William !* le roi Guillaume.

Le détachement dont Gérard faisait partie entra dans une vaste caserne, et les chevaux fumants se roulèrent sur l'épaisse litière des immenses écuries. Quant aux Anglais, ils burent leur bière et s'endormirent. Gérard fut emmené par quelques officiers ; on lui désigna une chambre, un lit ; on délia ses jambes et ses mains ; on lui offrit du vin et une soupe à la viande, et comme il refusa, l'officier chargé de sa garde prit pour lui ce souper dont il s'accommoda, puis se coucha dans un lit voisin de celui qu'on avait destiné pour Gérard.

Il dormit, cet Anglais ; Gérard ne put fermer l'œil, il se leva, la porte de la chambre était gardée par des soldats, la fenêtre fermée et grillée. Nul espoir de fuite. Cette fin de nuit dura un siècle pour Gérard. La continuelle idée qu'Antoinette était perdue faillit le rendre fou.

Le lendemain vers dix heures, après déjeuner, on vint le prendre pour le conduire chez le colonel du régiment anglais ; il fit ses adieux à l'officier, son compagnon de chambre, et quatre cavaliers l'escortèrent jusqu'au logement de ce colonel.

Gérard s'aperçut qu'on allait traverser un grand jardin, au fond duquel se trouvait la mai-

son. Les allées de ce jardin tournaient autour d'une petite pièce d'eau; à droite un mur, à gauche une haie bordée d'un fossé donnant sur des prés semés de bouquets d'arbres. On côtoyait la pièce d'eau verte et profonde.

Gérard, tout en marchant, remarqua dans ce pré, à gauche, des chevaux qui broutaient. Tant d'air et d'espace l'enivrèrent, un désir invincible, une rage de liberté montaient comme une flamme à son cerveau. Une longue épée provoquante, qu'il voyait devant lui battre les jambes d'un des Anglais, acheva de lui tourner la tête; il donna un violent coup d'épaule à son voisin de droite, et le jeta dans la pièce d'eau. Rapide comme la foudre, il tira du fourreau cette épée, et se jeta sur ses trois autres gardiens; l'homme désarmé tomba. Gérard écarta le fer d'un troisième, en lui perçant la gorge d'outre en outre.

Quant au dernier, il le terrassa de ses deux mains robustes, lui arracha son épée qu'il brisa, l'étourdit d'un coup de pommeau sur le crâne, et franchissant la haie, le fossé, choisit un des chevaux, le meilleur, lui passa aux dents sa ceinture, en guise de mors et de bride, sauta sur son dos, et, le piquant furieusement, courut dans la direction d'un bois voisin, au fond duquel il disparut.

Il entendit crier pendant quelque temps, puis n'entendit plus rien. Des bûcherons effrayés

l'avaient vu. Il changea de route et revint au grand chemin qu'il suivit pendant une heure; le cheval furieux dévorait l'espace. Enfin il tomba sans haleine et sans vie. Gérard se jeta dans les marais et les fondrières, traversa plusieurs ponts, et, ne voyant rien qui le poursuivit ou l'inquiétât, il s'arrêta enfin et reprit sa respiration.

Devant lui, à l'horizon, se dressaient plusieurs clochers; vers lequel se diriger? Gérard entra dans une métairie, questionna, et apprit qu'il se trouvait à deux lieues de Leuze, à trois de Soignies, à deux des lignes françaises; il apprit aussi que le pays était calme, qu'on n'avait aperçu aux environs ni Français ni Hollandais, et alors, plein de joie et d'ardeur, il reprit la route, avec la certitude de toucher aux lignes avant une heure, et entama vigoureusement ses deux lieues.

Comme il traversait un petit pont sous une écluse pour abréger la route, il entendit pousser un cri au-dessus de sa tête. Un homme, qu'il ne reconnut pas, marchait sur la berge, enveloppé d'un manteau d'officier français. Ce cri éveilla le cœur de Gérard en même temps que son oreille.

— Mon enfant! dit cette voix.

— Jaspin! s'écria Gérard en courant à son précepteur qu'il serra dans ses bras.

— Où allez-vous, malheureux?

— Pardieu! au camp.

— Vous allez à la mort !... on sait tout.

— Que sait-on ?

— Votre fuite, l'enlèvement d'Antoinette.

— Antoinette est enlevée ! s'écria le jeune homme en pâlissant, par qui ?

— Quoi ! ce n'est pas par vous ?

Jaspin lui raconta tout ce qu'il avait appris de Rubantel, et l'opinion de toute l'armée, et les menaces de Louvois.

Ce nouveau coup faillit enlever à Gérard le peu de forces qui lui restaient. Cependant il songeait à la pauvre enfant et oubliait son honneur en péril.

— Antoinette disparue..., répétait-il, déshonorée, tuée peut-être ! Mais on aurait trouvé son corps... Eh bien, disparue, ce serait encore un espoir qui me reste, ajouta l'infortuné.

Et il se dirigea de nouveau vers les lignes.

— Vous n'irez pas, dit Jaspin.

— Que dites-vous ?

— Je dis que si vous paraissez seulement au camp, le premier venu vous tuera d'un coup de mousquet.

— Êtes-vous fou ! répliqua Gérard, et seront-ils insensés eux-mêmes ? Si je reviens au camp, n'est-ce pas une preuve que je n'aurai point déserté ? Si j'eusse passé à l'ennemi, pourquoi revenir ?

— Mon enfant, par grâce, demeurez !

— Allons donc !... Quand le déshonneur est ici et la mort là-bas, vous supposez que j'hésite ! Quand là-bas, je saurai ce qu'est devenue Antoinette ; quand là-bas, je n'ai qu'à me montrer pour dissiper tout nuage, tout soupçon, je serais le plus lâche et le plus stupide des hommes, si dans un quart d'heure je n'étais pas rendu au camp français.

Jaspin se jeta tremblant à ses pieds.

— Avec Louvois on ne prouve rien!... disait-il ; vous êtes perdu, retardez...

— Pas d'une seconde.

— Ils vous attendent, vous dis-je, pour vous fusiller.

— Eh bien, ils ne m'attendront pas longtemps. Jaspin, Antoinette est morte, ou déshonorée, ou au pouvoir de Louvois, n'est-ce pas?

— Hélas ! mon Dieu !

— En ce cas, ai-je autre chose à faire qu'à mourir, et à mourir vite ? Adieu !

Et malgré les larmes et les supplications de son précepteur, qui se traînait à ses pieds, le jeune homme, l'ayant embrassé tendrement, s'arracha de ses bras, et courut vers le camp français tête baissée, dans la double ivresse de la fureur et du désespoir.

X

LE COCHER DU ROI GUILLAUME.

La marquise n'avait pas vu sans inquiétude le départ précipité du roi. Elle comptait qu'il remonterait près d'elle, et qu'elle pourrait ajouter quelques bons coups de griffe à la triomphante riposte dont elle avait accablé Louvois.

Mais quand elle se vit seule, et qu'elle apprit les questions adressées par le roi à la supérieure, elle soupçonna de la part du ministre quelque invention diabolique dont l'effet avait détruit toute sa combinaison.

Elle sonne ses femmes, se lève, s'habille, et s'installe auprès du feu, devant sa table. Manseau est appelé; il raconte tout ce qu'il a entendu

de l'entretien du roi avec la supérieure, et l'assurance que cette dernière a donnée du départ ou de la disparition d'Antoinette.

Au lieu de faire appeler la supérieure à son tour, la marquise réfléchit qu'elle sera bien plus forte en ne trahissant point son émotion par de la curiosité. Elle se contentera du rapport de Manseau. Manseau a entendu Louvois prononcer à plusieurs reprises le mot *trahison ;* le nom de Lavernie a été mêlé souvent à ces propos vifs de la part du roi comme de la part du ministre. Ces indications suffisent à la marquise pour éveiller dans son esprit les plus graves inquiétudes : à tout prix il faut savoir pourquoi le roi est retourné à Bethléem, au lieu de monter prendre congé.

Manseau répondit que S. M. avait répété plusieurs fois : « Respectons le sommeil de madame la marquise. » Mais elle sait trop l'égoïsme du maître pour croire qu'il ait en effet voulu respecter son sommeil. D'un autre côté elle connaît aussi la délicatesse et l'horreur du roi pour les querelles entre la maîtresse et les ministres. Plus de doute, s'il est parti de la sorte, c'est pour ne causer aucun scandale ; c'est pour aller prendre à Bethléem des renseignements de la main de Louvois.

La marquise se décida promptement.

— Montez à cheval, mon pauvre Manseau, dit-elle, et sans perdre une minute. Je sais bien

que je vous fatigue, mais vous m'êtes trop attaché pour ne pas souffrir volontiers pour moi.

— Ma vie appartient à madame, répliqua Manseau, et mon cœur aussi.

— J'y compte, mon ami ; rendez-vous donc au camp. Écoutez, n'interrogez pas ; recueillez ce qui se dit, sachez ce qui a transpiré là-bas de ce qui nous est arrivé ici. Voyez, par exemple, pour avoir de bons renseignements, soit l'abbé Jaspin, un de mes amis, soit M. de Lavernie lui-même ; en un mot, ne rentrez pas à Saint-Guislain sans avoir appris ce qu'avait le roi de si pressé, pour partir avec tant de précipitation.

Manseau s'inclina et se dirigea vers la porte.

La marquise sonna encore.

Ce fut au tour de Nanon à paraître. Celle-ci apprit à sa maîtresse que tout allait selon ses désir. La rentrée d'Antoinette s'était effectuée sans que nul l'eût aperçue, et Antoinette, après un long évanouissement, avait repris ses sens dans la chambre même de Nanon, sans savoir où elle était. La vue du feu, le lit, des soins intelligents avaient calmé son délire. Une torpeur profonde, prélude de la fièvre, envahissait les membres fatigués de la jeune fille. Quelques mots sans suite et sans signification, le nom de Gérard, surtout, s'échappaient à chaque instant de ses lèvres. Nanon avait fermé sa porte, gardé la clef, renvoyé les femmes, dont la plupart, d'ailleurs, étaient

couchées depuis longtemps ; et elle venait prendre de nouveaux ordres, tout en demandant pardon, encore une fois, pour les horribles péchés que le diable l'avait forcée de commettre.

Madame de Maintenon admira cette douceur de ma mie Balbien, et s'applaudit intérieurement des crimes de sa servante. Nanon faisait payer trop cher son innocence pour qu'on la regrettât beaucoup.

La marquise s'étonnait de n'avoir pas encore entendu partir le cheval de Manseau, lorsque la porte se rouvrit et le maître d'hôtel parut.

— Encore ici, Manseau?

— Oui, madame ; j'allais partir quand on m'a retenu pour une singulière contestation.

— Quoi donc, Manseau ?

— Madame sait bien qu'un cocher hollandais l'a ramenée ici.

— Oui, certes, je le sais.

— Eh bien, madame, ce n'est pas un cocher, c'est un démon enragé.

— N'est-il pas content? Ne l'a-t-on pas bien traité?

— Madame, tout ce qu'on lui a offert, il l'a refusé.

— Il a droit à mon meilleur vin, Manseau.

— Madame, je lui ai fait servir le vin du roi, il n'a pas voulu le boire.

— Il est difficile. Peut-être eût-il préféré la bière ; mais vous n'en avez point, je crois ?

— Il a refusé de trinquer avec votre cocher et vos laquais, qui lui faisaient mille civilités, il faut bien le dire, car on le regardait comme un dieu pour avoir ramené ici madame. Eh bien, rien n'a fait. Il a repoussé flacons et verres, et refusé toutes les santés, excepté la vôtre et celle du roi Guillaume.

— Eh mais ! je n'ai pas à me plaindre, Manseau, ce garçon est galant.

— Oui, mais les nôtres se sont fâchés et ont voulu le faire boire à la santé du roi de France.

— Ce sont des drôles, et des gens inhospitaliers. Cet homme n'est pas sujet français. Il est mon hôte, on lui devait des égards, des respects.

— Oh ! madame, il s'est bien fait respecter lui-même, allez ; il a repoussé, vous ai-je dit, le verre qu'on lui tendait ; mais en même temps, du même bras, il a jeté votre cocher par la fenêtre.

— Oh ! oh !

— Et comme les laquais voulaient venger leur camarade, il a pris l'un d'eux et s'en sert pour battre les autres.

La marquise se mit à rire.

— Que voulez-vous que je fasse à cela? dit-elle. Me réclamez-vous pour mettre le holà ?

— Non, madame, mais...

— Eh bien, laissez-le battre un peu ces créatures inciviles, si cela l'amuse; nous lui avons des obligations.

— Oh! s'il ne s'agissait que de l'échine de ces drôles, je ne dérangerais pas madame; mais c'est qu'il n'est pas encore content.

— Que veut-il? s'en aller, peut-être? Au fait, s'il s'ennuie d'être absent de son pays et s'il ne trouve pas mon vin meilleur que le caractère de mes gens, qu'on lui donne dix louis, trente louis, et qu'il parte.

— C'est tout le contraire qu'il réclame, madame; il veut vous voir et s'étonne que vous ne l'ayez pas encore mandé.

— Bah! s'écria la marquise étonnée. Au fait, j'ai peut-être manqué de politesse. Oui, j'aurais dû remercier ce garçon moi-même, ne fût-ce que par égard pour son maître. En une circonstance pareille, ce cocher peut revendiquer les droits d'un ambassadeur. Et puis c'est peut-être une âme délicate qui préfère un mot gracieux à un rouleau d'or : faites-le monter, Manseau.

— Gardez-vous-en bien, madame, vous ne savez pas quel est cet homme-là; je le crois fou.

— Bon... parce qu'il demande à me voir? Faites-le entrer, vous dis-je.

— Eh! madame, s'il faut vous l'avouer, il s'est récrié sur votre mauvais cœur, sur votre incivi-

lité. «Quand je souperai à Saint-Guislain, a-t-il dit, ce ne sera point dans la cuisine avec les valets, ce sera dans le réfectoire de madame de Maintenon, avec elle.» Qu'en pensez-vous maintenant? Est-il dans son bon sens, ce cocher-là?

La marquise ouvrit des yeux effarés, la prétention lui semblait exorbitante.

— Qu'en faut-il faire? demanda le maître d'hôtel; il mène grand bruit en bas, et, moi parti, nul n'aura plus d'autorité sur lui; car je pense bien que madame ne veut pas qu'on use de rigueur.

Elle réfléchit un moment; puis, comme frappée d'une idée subite :

— Quel homme est-ce? dit-elle.

— Un grand, gros, un vigoureux homme.

— Son âge?

— Plutôt soixante que cinquante.

— A cet âge-là, le fou lui-même est raisonnable; d'ailleurs Guillaume III ne m'eût pas confiée seule à un fou... Décidément faites monter cet homme.

— Oh! madame.

— Et partez sans retard pour Bethléem, ajouta la marquise, dont l'accent était irrésistible dans le commandement, sans rien perdre de sa douceur et de son calme.

Manseau obéit. Nanon croisa ses bras sur sa large poitrine, comme si elle eût voulu montrer

qu'elle suffirait à défendre sa maîtresse au besoin contre le colosse de Rhodes.

Quelques instants après on entendit dans l'escalier de service un pas lent et lourd, et la marquise vit entrer, derrière un laquais qui éclairait de mauvaise humeur, l'homme gros et grand dont Manseau avait parlé à sa maîtresse.

Madame de Maintenon avait fait allumer quelques bougies : à l'abri de son vaste paravent, elle regardait le visage du visiteur, éclairé par une double lumière.

Celui-ci entra sans embarras, sans bruit, sans gêne. Il était vêtu d'un simple habit de drap vert, son linge était blanc et fin ; ses bottes armées d'éperons eussent indiqué plutôt le piqueur que le cocher ; mais, dans la tournure roide et calme, dans l'espèce d'aisance régulière avec laquelle cette grosse masse se balançait, rien ne désignait l'homme habitué à servir d'autres hommes, et, si de l'habit, d'après lequel on juge le maître d'un laquais, l'examen remontait aux yeux, d'après lesquels on juge le laquais lui-même, le cocher de Guillaume III, avec son regard, ferme et profond, ressemblait beaucoup à un homme libre.

La marquise embrassa tous ces détails du premier coup d'œil.

L'homme fit quelques pas sur le tapis.

« Il n'est point ivre, pensa-t-elle. »

Elle lui sourit avec tout son charme. Il inclina doucement la tête pour la saluer.

« Un salut hollandais, pensa-t-elle ; mais enfin, c'est un salut. »

Le nouveau venu se tourna vers le laquais, qui demeurait béant, consterné de voir ainsi sourire sa maîtresse à un rustre. Et le rustre sut donner une si singulière expression à son regard, que le laquais reprit son flambeau et sortit.

« Il n'est pas fou, pensa la marquise ; mais que va-t-il me dire, à présent qu'il m'a vue ? »

L'étranger, sans la quitter des yeux un moment :

—Voilà donc celle qu'on appelle la marquise de Maintenon ! dit-il d'une voix douce, empreinte de cet accent du Nord que la marquise avait remarqué, plus léger peut-être, chez Guillaume III.

— Eh bien, mon ami, répliqua-t-elle avec affabilité, c'est moi. J'eusse voulu vous voir plus tôt, mais j'étais encore souffrante. Je m'étais couchée.

— Une illustre dame, continua tout haut le Hollandais poursuivant son idée et sa contemplation mélancolique, une ennemie de Louvois.

— Oh ! se dit la marquise, voilà un sujet de conversation compromettant, si l'interlocuteur n'était un cocher. Rompons. Que désirez-vous

de moi, mon ami? Des remercîments, je vous les dois sincères; un témoignage de ma reconnaissance, vous l'aurez.

Elle allongea discrètement sa main vers une bourse placée sur la table. Cette bourse contenait plus de trente louis; mais cet homme avait si peu l'air même d'un cocher de roi, que la marquise hésita, et rougit d'offrir si peu.

Cependant sa main s'étendait chargée de la bourse. L'étranger écarta doucement cette belle main avec la sienne, et répondit :

— Non.

« Que disais-je à Manseau, pensa la marquise, c'est une âme délicate! »

— C'est moi qui vous apporte de l'argent, continua l'étranger sans cesser de regarder avec la même expression curieuse et bienveillante.

— Vous m'apportez de l'argent? répéta la marquise qui craignait d'avoir mal entendu, et regarda Nanon comme pour s'en convaincre par l'aspect de sa physionomie.

Nanon, enchantée d'être consultée, intervint dans le dialogue par une exclamation bruyante.

— De l'argent à madame! dit-elle avec les airs rogues de son temps de candeur.

Le Hollandais fut tiré de sa contemplation par l'éclat de cette voix. Il se retourna et lança sur mademoiselle Balbien un regard pareil à celui dont il avait congédié le laquais. Mais le métal

Balbien était plus dur ; le regard s'émoussa. La vieille fille ne sortit pas. Alors notre homme s'adressant à la maîtresse :

— Renvoyez cette femme, dit-il tranquillement ; je veux vous parler à vous seule.

Mademoiselle Balbien passa du sourire au rire violent ; mais elle fut bien surprise, quand sa maîtresse, obéissant au regard opiniâtre du Hollandais :

— Sortez, ma mie, dit-elle.

Nanon rougit de colère, et sortit en fermant violemment la porte. Le Hollandais remercia la marquise par un geste plein d'aménité ; puis avança un fauteuil et s'assit naturellement, sans brusquerie.

— Je disais donc , reprit-il, que je vous apporte de l'argent.

« Il est fou, se dit la marquise, et je suis seule avec lui. »

Elle rapprocha d'elle sa sonnette.

— On dit, poursuivit le Hollandais avec une voix émue, que vous avez fondé en France un asile pour les jeunes filles orphelines, pour les enfants pauvres. C'est bien, cela ; voilà une véritable idée de reine. Au fait, à vrai dire, vous êtes reine, et vous devriez être couronnée sans les manœuvres de ce scélérat qu'on nomme Louvois. Que c'est beau de recueillir les enfants abandonnés, de les nourrir, de les caresser!... Vous

les caressez quelquefois, n'est-ce pas?... Eh bien, Guillaume me disait l'autre jour...

— Guillaume? s'écria la marquise choquée de la familiarité avec laquelle ce cocher traitait ce roi.

— Oui, mon ami Guillaume, dit flegmatiquement le Hollandais : qu'y a-t-il d'étonnant?

— Ah çà, monsieur, qui êtes-vous? demanda madame de Maintenon stupéfaite.

— Je suis l'ami de Guillaume; ne vous l'a-t-il pas dit?

— Sa Majesté m'a dit qu'elle m'enverrait quelqu'un, mais plus tard.

— Eh bien! ce quelqu'un, c'est moi, et plus tôt.

— Vous n'êtes donc pas... un de ses soldats?

— Non.

— Un serviteur?

— Non.

— Un cocher du roi, enfin? s'écria la marquise impatientée.

Le Hollandais, sans se fâcher et sans sourire :

— Je suis tout ce qu'il faut que je sois pour être l'ami de Guillaume, dit-il, et je vous apporte de quoi aider un peu votre maison de Saint-Cyr, où l'on retire les pauvres filles, et qui manque d'argent, je le sais, parce que ce coquin de Louvois dépense tout pour la guerre. Je donne un million. Prêtez-moi une plume, que je vous fasse un billet payable à Rotterdam.

La marquise pétrifiée regarda cet homme à son tour avec une expression d'inquiétude et d'admiration qui traduisait fidèlement tous les sentiments de son âme. Inquiétude d'avoir affaire à un de ces fous raisonnables dont l'entretien est une mystification perpétuelle. Admiration d'un caractère qu'elle espérait avoir découvert neuf et fort, parmi toutes les banalités qui l'assiégeaient chaque jour.

— Mais, monsieur, dit-elle, vous êtes donc bien riche?

— Très-riche.

— Un million!...

— J'en ai prêté cinq à Guillaume pour vous faire la guerre : il m'en reste quarante-cinq, j'en peux bien donner un pour les pauvres petits enfants.

Le Hollandais ne prononçait jamais le mot *enfant* sans que sa voix devînt triste, oppressée. La marquise se rappela que Guillaume lui avait annoncé un homme malheureux à consoler.

— Pour aimer à ce point les enfants, dit-elle en interrogeant le visage de son interlocuteur, il faut que vous soyez un heureux père.

Il tressaillit; puis, après s'être remis :

— Ma femme avait un enfant, dit-il froidement. Quant à moi, je ne suis pas un père, je suis un homme malheureux.

— Pourquoi plaignez-vous si tendrement les enfants abandonnés?

— Parce que l'enfant de ma femme est mort ou abandonné.

— Et votre femme... a dû souffrir?

— Elle ne souffre plus, je l'ai tuée.

La marquise jeta un cri, et regarda épouvantée cette figure qui s'était éclairée d'un feu sinistre; mais la charité l'emporta chez elle sur la terreur. Elle se leva, s'approcha de cet homme qu'elle voyait souffrir, et lui tendit la main.

Van Graaft ouvrit son cœur à cette intelligente consolatrice. Il ne lui cacha rien de son malheur, de son crime, de ses remords. Et après avoir accusé sa femme, après l'avoir pleurée, après avoir demandé au ciel une vengeance terrible contre Brossmann, l'auteur de tant de maux:

— Je me suis confié à vous, dit-il, madame, parce que mon ennemi est le vôtre, parce que vous pouvez m'aider à le punir, parce que le Brossmann d'autrefois s'appelle Louvois, et que je l'eusse déjà tué si je n'avais l'idée qu'il sait ce qu'est devenu le pauvre enfant d'Éléonore.

— Louvois! s'écria la marquise; c'est Louvois! ô justice divine!... Mais alors, monsieur, quel âge aurait votre enfant, cet enfant perdu?...

— Il y a dix-huit ans que ma femme est morte.

La marquise sentit comme un voile se déchi-

rer devant ses yeux. Pourquoi tant de persécutions, tant de mystères, tant de haine et de soins que Louvois versait sur Antoinette?

— Oh! s'écria-t-elle, tandis qu'il cherche mon secret, n'aurais-je pas découvert le sien?

Elle achevait à peine de formuler cette pensée, qu'on entendit un cheval galoper sur le pavé de la cour.

— Monsieur, dit-elle à Van Graaft, je crois que vous avez eu raison de vous adresser à moi. Mais, pardon, voici mon maître d'hôtel qui vient me dire l'effet qu'a produit votre expédition de tantôt.

Manseau entra.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien, madame, il n'est bruit dans le camp que de la trahison de M. de Lavernie qu'on accuse d'avoir introduit les Hollandais dans Saint-Guislain afin d'enlever sa maîtresse.

— Oh! dit la marquise, lui un traître!... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur, demanda-t-elle à Van Graaft, qu'un officier français ait livré Saint-Guislain au roi d'Angleterre?

— Ce n'est pas vrai, répliqua le Hollandais.

— Mais, madame, ce qui accrédite ce bruit, continua Manseau, c'est la disparition de M. de Lavernie.

— Il n'est pas encore rentré au camp? dit la marquise avec effroi.

— On ne l'a plus revu depuis huit heures du soir.

— Oh ! le malheureux, qu'est-il devenu ? Monsieur, est-ce que vos soldats auraient tué un officier en pénétrant dans le couvent ?

— Tué, non ; pris, oui.

— Il est pris ! qu'en a-t-on fait ?

— On l'aura conduit au rendez-vous général à Soignies. J'ai entendu Guillaume en donner l'ordre.

— Mais, madame, s'écria Manseau, il suffirait de dire cela au roi...

— Manseau, silence ! Quant à vous, monsieur, il faut me rendre un service signalé.

— Dites.

— Il faut supplier le roi Guillaume de me renvoyer à l'instant, à l'instant même, ce prisonnier. Monsieur, vous ne savez pas de quel prix ce service sera pour moi ; tenez, monsieur, ramenez-moi cet officier demain, et je vous promets... je vous promets...

— Si vous pouviez me promettre de forcer Louvois à retrouver l'enfant...

— Eh bien !... peut-être !...

Le colosse chancela sur sa large base. Il passa une main sur son front, et d'une voix brève qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Un cheval ! dit-il. Madame, à demain !

XI

TEL QUI RIT VENDREDI...

A l'heure où Gérard culbutait dans le petit jardin de Soignies ses quatre gardiens pour recouvrer sa liberté, le tambour appelait sur la place d'armes générale, devant Mons, les officiers et les chefs de corps convoqués par ordre du ministre de la guerre.

Louvois, toujours pressé quand il s'agissait d'une vengeance ou d'une sévérité, sortit de son quartier, un rouleau à la main, et se rendit à l'appel.

Quand il vit les rangs assez nombreux pour qu'on pût dire que toute l'armée était représentée

par ses officiers, il déploya son ordre du jour et le lut.

Un silence glacial régnait parmi les groupes de ces braves gentilshommes, qui savaient à peu près tout le contenu de ce papier ; c'était leur déshonneur à tous : dans une armée, le fort et le faible, l'honnête et le méchant, le vaillant et le timide, sont solidaires comme les membres d'un même corps.

Parmi les plus consternés on remarquait ces braves chevau-légers, au blason desquels la trahison d'un seul imprimait une tache. Rubantel, habitué à marcher le premier à la parade, au feu, aux réceptions solennelles, se cachait en cette occasion derrière les moindres officiers, et déchiquetait les ganses d'or de son épée.

Louvois lut, de sa forte voix plus que jamais accentuée :

« Louis, etc.

« Ayant appris et reconnu par nous-même, que l'un des lieutenants de notre corps de chevau-légers, le sieur de Lavernie, a quitté son poste et disparu dans la soirée du 9 avril ; sachant en outre, de source certaine, qu'il a passé à l'ennemi, crime de haute trahison qui n'est peut-être pas le plus odieux de ses crimes, ni le premier, puisqu'une fois déjà nous avons

daigné lui faire grâce, nous déclarons ledit Lavernie déchu de ses grades, commandement, et dégradé de noblesse, ordonnons à tous chefs de corps de nos armées de lui courir sus et de l'appréhender au corps en quelque endroit qu'il se trouve.

« Mandons et ordonnons à tout officier ou soldat de nos troupes de le livrer au prévôt du régiment pour qu'il en soit fait prompte et bonne justice.

« Et sera ledit Lavernie passé immédiatement
« par les armes, sans recours ni appel ; ladite
« exécution se pouvant faire en tel endroit qu'il
« plaira au commandant à qui elle écherra, car
« tel est notre bon plaisir. »

Ces lugubres formules dictées par une haine effrénée n'indignèrent pourtant personne; le sentiment de l'honneur est si puissant dans un cœur français qu'il y étouffe toute miséricorde et que la férocité envers un traître s'appelle devoir.

Toute l'assemblée s'écoula en silence. Les officiers n'avaient été occupés, pendant la lecture, que du soin d'écarter les soldats qui eussent pu l'entendre. On vit les chefs des gardes, des mousquetaires et des gendarmes s'approcher de Rubantel et des chevau-légers pour leur faire les compliments de condoléance, ainsi qu'en un jour

de funérailles. Effectivement, c'était pour le régiment les funérailles de son honneur.

On fit bien cette réflexion tout bas, et Rubantel la fit tout le premier, que les termes de l'ordre du jour étaient violents, passionnés, cruels ; que cette injonction de livrer un officier supérieur au premier soldat brutal était une aggravation de peine douloureuse pour le corps d'officiers ; qu'il était bien dur de forcer un commandant à faire exécuter comme un bourreau, sans jugement et sans appel, le malheureux ainsi flétri ; qu'enfin cette clause relative à l'exécution était inhumaine et odieuse, parce qu'elle autorisait la mort violente d'un homme, au premier endroit que choisirait le caprice d'un chef de corps ; qu'ainsi, M. de Louvois, par exemple, dont la haine pour le condamné était si connue, pouvait choisir, pour faire exécuter la sentence, l'endroit même où le condamné aurait des parents ou des amis.

Tout cela, disons-nous, parut excessif ; mais le hideux au moral retomba sur Louvois, dont on reconnaissait la plume trempée de sang et de fiel.

Quant au lugubre de la pratique, les officiers s'en préoccupèrent beaucoup moins, pensant bien que Lavernie, puisqu'il s'était enfui, savait assez ce qu'il faisait, et ne s'exposerait point, par un retour insensé, à l'application de toutes les sévérités de l'ordre du jour.

Chacun retourna en son quartier ou à son poste, et après cet ordre du jour du prévôt, M. de Vauban lut le sien, qui heureusement effaça dans tous les esprits les sinistres impressions de l'autre, car il promettait pour le soir même une attaque décisive sur le dernier des ouvrages défendables de la place.

Mais Louvois savait aussi bien que tout le monde la portée du coup qu'il venait de frapper. Assurément il ne comptait pas sur l'exécution à mort de Lavernie. Un tel bonheur dépassait ses espérances. Mais il avait dégradé, avili, souillé à jamais son ennemi : c'était bien plus que de l'avoir tué. En outre, pour comble de succès, la ruine de Lavernie s'était consommée de l'aveu du roi, avec sa signature, avec l'assentiment tacite de l'armée entière; Louvois faisait son devoir en se vengeant. Il égorgeait son ennemi avec le couteau de la loi. Et madame de Maintenon tant de fois rebelle, tant de fois victorieuse dans ses luttes à propos de Lavernie; madame de Maintenon qui depuis quelques jours commençait à éteindre son feu, comme Mons, allait enfin, de par Louvois et la justice, se voir contrainte de répéter : « A mort mon protégé! à mort le traître! »

La question d'Antoinette était peu de chose à côté de tout cela. D'ailleurs, pourquoi se fût-il inquiété d'Antoinette? Quoi de plus avantageux

que l'enlèvement de cette jeune fille par Lavernie? Eh bien, mais Louvois n'aimait pas assez Antoinette pour s'offenser de sa fuite avec Gérard; il ne haïssait pas assez Gérard pour trouver mauvais qu'il exposât Antoinette. C'était madame de Maintenon que Louvois craignait, haïssait et voulait frapper; quant aux autres, que lui importait?

— Qu'ils soient heureux, se disait-il, et qu'ils me bénissent : deux bénédictions d'honnêtes gens, c'est autant de gagné sur l'enfer.

Aussi le ministre regardait-il cette affaire comme finie et bien finie; c'était à ses yeux un solde général. Il eût volontiers écrit à côté du nom de Lavernie ces mots du Vénitien qui fit tuer Foscari : *l'ha pagata* (*il l'a payée*).

Peut-être ces explications auront-elles suffi pour faire comprendre toute la sérénité insolente qui éclatait sur le visage de Louvois, quand il rentra au quartier général, après cette première partie de l'exécution de Gérard.

— Récapitulons, se dit-il. J'avais trois ennemis sérieux : la marquise; celle-là dure toujours, mais nous arriverons peu à peu, patience! puis Lavernie et Belair. Le premier ne compte plus; quant à l'autre, si ce coquin de Desbuttes m'a compris, il ne doit plus compter à l'heure qu'il est. Couple charmant. *Arcades ambo,* dit Louvois en ricanant. Eh! eh ! on sait encore son latin.

Cette gaieté du ministre était lugubre ; elle lui fit peur à lui-même.

— Oh! oh! se dit-il soudain en éteignant ce triste sourire sur son visage. C'est aujourd'hui vendredi, pas tant de joie.

Il leva la tête, et aperçut à dix pas de lui une sorte de gymnaste qui entassait révérences sur réverences, comme des culbutes ou comme la roue d'un savoyard.

— Je connais ces platitudes-là, ce me semble, grommela Louvois entre ses dents. Il n'y a qu'un homme au monde capable de baiser ainsi la terre à chaque salut qu'il fait. Oui, pardieu, c'est mon Desbuttes.

— Moi-même, répliqua le petit grotesque en minaudant, moi l'humble serviteur de M. le marquis.

— Bonjour, dit Louvois ; vous m'avez entendu, n'est-ce pas?

— Mais... à peu près, monseigneur.

— J'admirais comment vous faites, mon cher M. Desbuttes, pour toucher ainsi du nez le sol sans plier les genoux. C'est une spécialité, savez-vous.

— Monseigneur est trop bon.

— C'est d'autant plus remarquable que vous n'avez presque pas de nez.

— Monseigneur a daigné le remarquer?

— Il est vrai que vous n'avez pas du tout de jambes ; le buste est long, qu'il se baisse et voilà le nez à terre! c'est très-fort.

— En vérité, dit Desbuttes un peu effarouché, monseigneur me fait l'honneur d'être aujourd'hui d'une humeur charmante.

Le front de Louvois se plissa.

— C'est vrai, trop gai, trop gai, murmura-t-il. Causons affaires. Eh bien?

— Eh bien! monseigneur, si Votre Grandeur veut me questionner...

— On dit Votre Grandeur aux évêques, M. Desbuttes.

— Pardon, monseigneur.

— Voyons, que me rapportez-vous de ce voyage?

— Rien pour le présent, monseigneur; mais beaucoup en espérances.

— Quoi donc?

— Monseigneur, je ne vous parlerai pas de certaines privautés entre mon parrain et ma marraine... car je sais maintenant à quoi m'en tenir... J'ai des preuves... c'est constaté.

Et il tendit à Louvois quelques papiers que celui-ci parcourut vite et sans intérêt.

— On pourra s'en servir, dit-il. Cette date coïncide avec certain voyage...

— D'une dame qui a été vue aux environs de Givry, et même de Lavernie... une dame parisienne. Voici quelques documents.

Et il offrit encore au ministre des papiers sur lesquels Louvois fondit comme un vautour.

— Oui, murmura-t-il en les lisant; oui, mais cela ne prouve rien; qu'elle ait été à Lavernie à cette époque... elle ne le nie point.

Desbuttes tendit un autre papier.

— Qu'est-ce que cela?

— L'acte de naissance de M. de Lavernie à la date du voyage de cette dame parisienne.

— Oui, dit Louvois, mais qu'en puis-je induire? Parlons un peu de vos espérances. Sur quoi reposent-elles?

— Monseigneur, elles reposent sur un certain vieillard, le chirurgien qui assista madame de Lavernie en couches.

— Eh bien! quoi?

— Ah! dame, monseigneur, cet homme-là est à moitié idiot et à moitié mort; mais si nous avions le bonheur qu'il eût pendant deux heures l'étrange mémoire que je lui ai vue pendant cinq minutes, et qu'il vécût assez pour vous écrire ce qu'il raconte si ingénieusement en ses moments lucides, ma foi, monseigneur, vous m'auriez donné une mission qui vous rapporterait de gros bénéfices, et à moi de beaux gages, bien que j'aie, je l'avoue, dépensé beaucoup d'argent dans cette tournée.

— Qu'est-ce donc, bon Dieu! que cette trouvaille?

— Tout bonnement ce peu de mots que le vieux fou m'a lâchés à l'oreille. Il faut vous dire

que je parlais avec lui de la fortune de M. de Lavernie, pour le faire causer : « Ah ! si l'on savait à la cour, m'a-t-il dit en clignant ses yeux éraillés, ce que je sais de la naissance du jeune M. le comte!... »

— Eh ! que sait-il? s'écria Louvois avidement.

— Voilà! que sait-il? J'ai eu beau le presser, le pousser, le secouer, pour exprimer quelques gouttes de plus; rien ! la cervelle s'était congelée. J'ai pourtant dépensé beaucoup pour le séduire...

— Il fallait attendre, malheureux!

— Monseigneur, j'ai attendu plusieurs jours, guettant toujours le retour des idées : la seule chose que j'aie pu arracher encore, c'est que ce brave homme tenait ce qu'il dit savoir du feu comte de Lavernie, qui l'avait consulté à la mort de son premier fils.

— Consulté sur quoi ?

— Voilà ; sur quoi ? Il s'est arrêté là, et *subito* congélation du *cerebrum,* comme on dit en médecine.

— Vous êtes bien heureux , monsieur , de savoir comment on parle en médecine, dit Louvois d'un ton bourru ; mais j'eusse aimé mieux savoir comment parle ce chirurgien.

— A force de m'envoyer là-bas avec une bourse garnie, monseigneur le saura peut-être.

— Vous êtes un fat! s'écria Louvois en se sculptant les doigts avec les dents et les ongles.

Oh! que l'homme est une brute mal faite... Oh! la fenêtre, la fenêtre au cœur!...

En disant ces mots, Louvois jeta un regard à la dérobée sur Desbuttes, qui baissait modestement les yeux et lui fit une haineuse et méprisante grimace.

— Ainsi, dit-il impatiemment, c'est tout ce que vous avez recueilli?

— Hélas! monseigneur, malgré mes dépenses...

— Absolument tout?

Desbuttes ouvrit ses mains en signe de vide.

Louvois poussa un soupir.

— C'est égal, se dit-il, voilà un commencement. Cessons de parler de mes affaires; passons aux vôtres. Avez-vous eu plus de bonheur que moi, en passant à Paris, pour surveiller votre femme?

— Mais oui, monseigneur; oh! d'abord, moi j'ai de la chance.

— Vous avez acquis la certitude que votre femme est innocente, sans doute?

—Au contraire, monseigneur, s'écria Desbuttes avec satisfaction, criminelle, tout à fait criminelle, prouvé!...

— Quoi? le flagrant délit? Pauvre M. Desbuttes!

— Hélas! non, monseigneur, je n'ai pu y réussir, malgré tous mes efforts, et je commençais à douter de mon bon droit, quand tout à

coup, voyez, monseigneur, quelle chance! il m'est tombé, je ne sais d'où, du ciel probablement, une lettre écrite à ma femme, avant qu'elle fût ma femme, par ce Belair ; oh ! une lettre, monseigneur, à faire pendre l'un et à brûler l'autre. Mon Dieu ! que la police est donc bien faite !

— N'est-ce pas? Alors qu'est-il résulté?

— J'ai communiqué cette lettre à un commissaire de mes amis que j'avais connu à l'archevêché pour l'affaire des culottes... monseigneur se rappelle...

— Oui, oui, eh bien?

— Eh bien, monseigneur, ce galant homme a pris chaudement parti pour mon honneur : et à l'heure qu'il est, ma femme...

— A été admonestée, j'espère.

— Oh ! mieux que cela, monseigneur, elle est à la Bastille.

Louvois froidement :

— C'est un peu sévère, dit-il, mais la loi est positive... Et le complice... M. Belair?

— Ah! monseigneur... Celui-là ne s'est pas laissé arrêter, il a coiffé le commissaire avec une guitare qu'il tenait, et s'est enfui. On le retrouvera.

Louvois frappa violemment sur la table.

— Le commissaire votre ami est un bélître, s'écria-t-il; mais, comme vous disiez, on retrouvera le virtuose. Quoi qu'il en soit, vous êtes sa-

tisfait, n'est-ce pas? Votre femme est punie, réclamez-vous encore quelque chose?

— Monseigneur... rien absolument... que vos bonnes grâces.

— Vous les avez.

— Et une petite note...

— Donnez. Je vous ferai passer les fonds.

— En temps utile, murmura Desbuttes, c'est lui qui me l'a appris.

Puis tout haut :

— Monseigneur verra quel zèle et quelle économie j'ai apportés.

— J'apprécierai, répliqua le ministre en mettant la note dans sa poche.

Desbuttes soupira, il savait trop bien la valeur de ce mot dilatoire.

En ce moment, le médecin Séron entra pour prévenir Louvois que le roi se disposait à partir pour Saint-Guislain; que ses carrosses étaient prêts.

— A Saint-Guislain! Il irait sans moi! Oh non!

Et Louvois aussitôt demanda son chapeau, ses gants et ses chevaux.

Le médecin tenait sur un plateau le verre d'eau de Forges; Louvois allongea la main pour le prendre.

— Donnez, dit-il, mon bon Séron.

— Non pas, fit le sombre médecin, je reprends mon eau.

Et il retira le verre.

— Êtes-vous fou, Séron? vous me faites perdre mon temps.

— Non, monseigneur, cette eau n'est efficace que pour les gens calmes. Je vous vois trop agité pour boire.

— Eh! si je ne buvais mon eau de Forges que dans mes jours de calme, je n'en boirais jamais. Donnez, donnez... Si c'est de l'eau sur du feu, tant mieux.

— C'est de l'huile sur du feu, monseigneur.

— Eh bien! je n'en brûlerai que plus vite. Oh! puissé-je brûler si fort, que j'incendie autour de moi tout ce qui gêne mon édifice!

Il but avidement, prit son portefeuille, et courut à ses chevaux.

Puis, se tournant vers Desbuttes, qu'il avait oublié un moment, et qui attendait quelque retour au mot « j'apprécierai, »

— Partez, dit-il, je n'ai plus affaire de vous. Bonjour.

Desbuttes s'inclina jusqu'à terre, enchanté d'avoir un prétexte pour cacher son visage bouffi de mécontentement.

Comme il arrivait aux lignes sur son cheval, avec force réflexions lugubres et un ennui profond de sa grandeur, un homme couvert de poussière et de sueur, égaré, haletant, éperdu, l'ar-

rêta, pour lui dire d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Lavernie, monsieur... Gérard, monsieur, où est Gérard ?

— Mon parrain !... s'écria Desbuttes en arrêtant son cheval, sous les pieds duquel se précipitait le pauvre abbé. Quoi ! il ne me reconnaît pas... Mon parrain... c'est moi... Que regarde-t-il donc avec ces yeux effrayants ?

L'abbé lui montra d'une main tremblante un groupe de soldats et d'officiers qui s'assemblaient tumultueusement autour d'un homme debout et désarmé.

— Que font ces gens-là ? dit Desbuttes.

— Là-bas ! là-bas !... c'est lui, répliqua Jaspin. Oh ! moi vivant, ils ne le tueront pas.

Et le pauvre abbé reprit sa course folle, chancelante, en criant :

— Grâce ! grâce ! Attendez !... j'arriverai !

— Voyons un peu ce que cela signifie, dit Desbuttes, qui mit son cheval au trot pour suivre Jaspin ; cela me distraira peut être un peu.

XII

COMMENT LOUVOIS SE REPENTIT D'AVOIR RI TROP VITE.

Le roi venait d'entrer chez la marquise à Saint-Guislain. Autour de lui s'empressaient tous les serviteurs de madame de Maintenon. Parmi ces officieux si zélés se faisait remarquer mademoiselle Balbien, à qui Sa Majesté d'ordinaire si gracieuse n'accorda qu'un demi-sourire, le quart à peu près de la faveur quotidienne, ce qui indiquait à tous de combien de degrés avait pu baisser depuis la veille le crédit de la maîtresse.

Le roi était en effet soucieux, sombre. Il évitait de regarder en face madame de Maintenon :

celle-ci, polie et prévenante selon sa coutume, affectait plus de mansuétude encore et moins d'empressement. Cette tactique, à laquelle le roi ne faisait pas assez d'attention, dénote presque toujours chez les femmes fortes la certitude tacite qu'elles ont d'un droit et l'intention de le faire valoir en temps utile, comme eût dit Desbuttes.

On offrit au roi quelques pâtisseries maigres qu'il accepta, mais sans leur accorder l'attention toute distinguée dont il les favorisait d'habitude. Et il n'eut pas plutôt effleuré l'un des gâteaux, qu'il le replaça sur le plateau de Chine, en regardant Nanon pour qu'elle desservît.

La vieille fille obéit et sortit de la chambre, non sans avoir échangé avec sa maîtresse un regard furtif qui, chez la marquise, signifiait : *Souvenez-vous de mes ordres*, et chez Nanon : *Soyez tranquille*.

A peine les deux époux royaux furent-ils seuls :

— Je ne vous demande pas, madame, dit le roi, si vous êtes remise de vos frayeurs, votre visage annonce une parfaite santé d'esprit et de corps.

— Oui, sire ; mais il n'en est pas de même de Votre Majesté. Je lui trouve une figure moins gaie que je ne le voudrais.

— C'est à cause de vous, madame, répondit le roi, qui brûlait d'entrer en matière.

— Oh ! moi, dit la marquise dont le cœur battait malgré son sourire, et qui feignit de prendre le change sur ces paroles, moi, je n'y pense plus. Ainsi, comme j'étais la plus à plaindre, et que je ne me plains plus, tout est pour le mieux.

— Vous ne m'avez pas comprise, interrompit le roi toujours froid. Certes vous avez couru un grand danger ; il nous faut louer la Providence de vous y avoir arrachée.

— Un peu aussi le roi Guillaume, dit bravement la marquise, qui aimait mieux crever le nuage pour qu'il éclatât sur-le-champ.

— Soit, ajouta Louis XIV d'un ton piqué ; à chacun selon son mérite, vous avez raison ; mais cette heureuse chance, ou cette générosité, comme il vous conviendra de la nommer, ne me transporte pas au point de me faire oublier l'imminence du péril et l'imprudence aveugle qui vous y a précipitée.

— Qui a donc été imprudent ou aveugle ? demanda la marquise.

— Vous, madame.

— En quoi, sire, je vous prie, ai-je provoqué mon enlèvement ?

— L'ignorez-vous, malgré tout le bruit que fait depuis hier cette trahison ?

La marquise, mordue au cœur, ne témoigna rien, qu'un étonnement profond.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Il faut donc tout vous dire, marquise ; il le faut, au risque de vous affliger ; mais je vous rendrai service, en prévenant ainsi vos yeux de se mettre désormais en garde et de ne plus livrer à des gens indignes le chemin de votre confiance.

— Eh ! sire, voici du phébus, dit la marquise en riant d'une façon si charmante, que nul n'eût soupçonné ce rire de déchirer la gorge d'où il s'élançait.

— Je m'explique mieux, alors... Quelqu'un a livré Saint-Guislain au roi d'Angle... au prince d'Orange ; quelqu'un vous a par conséquent livrée, vous, sa bienfaitrice ; et ce lâche, c'est votre protégé, M. de Lavernie.

— Oh ! sire ! s'écria la marquise, heureuse enfin d'avoir toute raison pour rougir à l'aise et montrer son visage altéré.

— Oui, insista le roi, je suis forcé de vous le dire, d'autant mieux que Louvois n'y est pas ; il avait bien raison, Louvois ; il voyait bien clair ; il lisait bien sur ce masque trompeur quand à Valenciennes, en votre présence, il a dit ces mots que je me rappelle : « Jamais, sans religion et sans discipline, de bon soldat ou d'honnête homme. » Allons, allons, si Louvois était là, je ne lui donnerais pas ce triomphe sur vous, mais il l'a, il l'a, marquise...

Elle allait répondre. Nanon grattant à la porte derrière la tapisserie :

— M. de Louvois, dit-elle, demande s'il peut avoir l'honneur d'entretenir Sa Majesté.

Le roi fit un mouvement.

— Non, dit-il, évitons de parler devant lui de ce malencontreux sujet. Je ne veux point vous mortifier, marquise.

— Mais pourquoi donc, dit-elle assez fièrement, ne supporterais-je pas la punition de mes fautes? Sire, ce serait d'une âme peu chrétienne, et je pratique plus vaillamment la contrition. M. de Louvois a raison contre moi. C'est rare : il doit en profiter. D'ailleurs, m'est-il prouvé qu'il a raison? Nanon, faites entrer M. de Louvois.

— Oh! marquise! marquise! dit le roi fâché à la fois de cet orgueil qui l'exposait à une rencontre fâcheuse de deux caractères ennemis, et satisfait de pouvoir humilier un peu ce querelleur orgueil dans une occasion où les faits eux-mêmes rendaient justice à son ministre, sans qu'il fût obligé, lui le roi, de se prononcer. Vous l'aurez voulu, dit-il à la marquise; hélas! vous en allez apprendre de belles!

Louvois parut. Tout ce qui peut tenir dans un cœur de joie hypocrite, de fiel édulcoré par la politesse, de vengeance qui espère, tout ce noir assaisonnement de la haine triomphante emplis-

sait tellement le cœur de Louvois, qu'il n'y restait plus de place pour une seule goutte d'inquiétude et de prudence.

— Venez, monsieur, lui dit courtoisement la marquise, venez achever par vos éclaircissements de me confondre comme je le mérite... Vous voyez une personne bien confuse, bien malheureuse et bien frappée.

Louvois regarda le roi, qui lui dit :

— Madame vous parle de Lavernie, dont je lui racontais en peu de mots l'abominable action, et cette belle âme se refuse encore à y croire.

— Hélas! madame, dit Louvois d'un ton plein de douceur, il n'est que trop vrai, toutes *nos* prévisions sont malheureusement justifiées.

— Vos prévisions, monsieur; car pour moi, je m'obstinais à les combattre.

— A présent, il serait trop tard, interrompit le roi, et vous manqueriez de votre sagesse et de votre droiture ordinaires. Trop tard, d'ailleurs, sous tous les rapports, car mes ordres sont partis. N'est-ce pas, Louvois?

— Partis, oui, sire, et publiés.

— Quels ordres, donc? demanda la marquise.

— Impitoyables, il faut l'avouer, s'écria le roi; mais c'est avec cette rigueur qu'on doit extirper la trahison dans une armée française. Dieu merci, cette herbe empoisonnée y est rare! Je

veux qu'elle y devienne inconnue, fabuleuse.

— Madame la marquise désire savoir, dit Louvois bénignement, la teneur de ces ordres. Sa Majesté veut-elle me permettre de la faire connaître? Eh bien, madame, continua-t-il, autorisé par un geste du roi :

« Ordre est donné d'appréhender au corps, partout où il se trouvera, ledit sieur de Lavernie, et de le faire passer par les armes sur-le-champ, sans appel. »

— Peut-être, dit Louvois avec la volupté d'un furet qui boit le sang, peut-être un reste de bonté plaide-t-elle encore pour ce Lavernie dans le cœur de madame, mais cette bonté serait mal employée.

— Vous en êtes sûr? demanda froidement la marquise, que toutes ces grosses cruautés n'effrayaient point pour Gérard qu'elle savait prisonnier du roi d'Angleterre.

— Oh! trop sûr, répliqua Louvois avec un soupir de tartufe.

— M. de Lavernie a livré Saint-Guislain et moi aux ennemis?

— Madame la marquise n'a-t-elle pas été enlevée?

— C'est vrai, mais je ne sais pas si c'est par la trahison de M. de Lavernie.

— M. de Lavernie a disparu du camp, dit le

roi, précisément à l'heure où les Hollandais entraient ici.

— Et M. de Lavernie est venu ici?... demanda la marquise avec tant de doute désobligeant que Louvois, qui commençait à s'irriter de ce dialogue, lui répondit :

— Vous le savez bien, madame!

— Moi, pourquoi? continua-t-elle avec un flegme qui eût dû faire sentir à Louvois le piége tendu sous ses pas; mais l'ivresse de la haine aveugle.

— Parce que, madame, poursuivit Louvois, désireux de bien battre son ennemie devant le roi, puisqu'elle commettait la faute de hasarder ainsi des explications, il fallait bien que votre protégé emmenât avec lui cette Hélène pour laquelle il trahissait sa patrie et sa bienfaitrice.

— Quelle Hélène? mademoiselle de Savières? dit la marquise.

— Madame la connaît bien, répondit Louvois au roi. Madame poussait la bonté jusqu'à enhardir de sa protection les espérances de ce jeune couple, dont le départ l'a payée d'une noire ingratitude.

— Mais vous êtes insensé, marquis de Louvois, dit tout à coup la marquise en se redressant. Que vous accusiez M. de Lavernie d'avoir passé à l'ennemi, je ne puis prouver le contraire, et je vous laisse dire. Mais que vous l'accusiez d'avoir

enlevé mademoiselle de Savières, voilà ce que je ne souffrirai pas, pour l'honneur de cette jeune fille.

— Cependant il l'a enlevée! dit Louvois railleur.

— Non, monsieur.

— Où est-elle, alors? dit Louvois.

— Oui, dit le roi, où est-elle? Je l'ai demandée moi-même à la supérieure.

— Et moi à tout le couvent, ajouta Louvois.

— Ce n'était peut-être ni à la supérieure ni à tout le couvent qu'il fallait la demander, dit la marquise d'un ton lent et solennel, et en regardant le ministre avec un éclat qu'il prit pour de la forfanterie.

— A qui donc? s'écria-t-il impudemment.

— A moi! dit la marquise.

— Vous sauriez où elle est?... interrogea le roi.

— Si j'eusse pu savoir hier ce que j'apprends aujourd'hui, et que Votre Majesté m'eût fait l'honneur de me demander mademoiselle de Savières, j'eusse répondu comme je vais répondre.

— Voyons! fit Louvois inquiet, mais plus insolent que jamais.

La marquise sonna, la tapisserie se leva tout à coup et Nanon parut.

— N'avez-vous pas ici près la pensionnaire malade? dit madame de Maintenon.

— Oui, madame, répliqua Nanon d'une voix incisive comme la hache qui tranche.

Et elle amena par la main dans la chambre Antoinette toute pâle et toute tremblante.

— Voici mademoiselle de Savières, dit tranquillement la marquise.

Le roi demeura saisi de surprise. Louvois livide et les yeux hagards recula devant le spectre que venait de lui susciter sa terrible ennemie.

Ce tableau dura quelques secondes avant qu'aucun des personnages qui le composaient eût songé à proférer une parole, tant les impressions de tous étaient puissantes.

Alors on entendit gratter à une autre porte qui donnait sur la galerie voisine. Manseau ouvrit, et s'approchant de sa maîtresse après un humble salut au roi.

— Madame, dit-il à voix basse, celui que vous attendez est là.

— Bien! répondit-elle plus bas encore. Placez-le derrière la porte de la galerie et recommandez-lui d'entendre ce qu'on va dire ici.

Manseau se retira de son côté; Nanon du sien.

— Mademoiselle, dit à Antoinette la marquise sans paraître remarquer l'émotion de Louvois, qui se soutenait à peine, voici M. de Louvois qui vient vous chercher pour vous emmener de Saint-Guislain; êtes-vous remise de l'indisposi-

tion qui vous a retenue hier, et pouvez-vous le suivre?

Antoinette, en proie à sa douleur et à sa haine, appuyait ses deux mains sur son cœur prêt à se briser.

— Répondez donc, mademoiselle, dit le roi avec une politesse pleine d'intérêt.

La jeune fille leva les yeux au ciel pour demander du courage à la Vierge, mère et refuge de toutes les douleurs ; puis, fondant en larmes, elle vint se précipiter aux pieds du roi en s'écriant :

— Sire... sauvez-moi de mon persécuteur !

Le visage de Louvois prit une teinte sinistre dont la marquise elle-même s'épouvanta, bien qu'elle eût calculé tous les résultats d'une pareille guerre.

— Qui donc vous persécute? demanda le roi surpris.

— Moi, sans doute? fit avec une ironie effrayante le marquis.

Antoinette se levant avec énergie :

— Oui, vous, monsieur, reprit-elle en tremblant d'une généreuse colère, vous, qui depuis mon enfance pesez sur ma vie et l'écrasez de douleur sans que jamais vous ayez pu me dire de quel droit vous m'accablez.

Antoinette, avec son geste hautain, son regard flamboyant, sa pâleur nacrée, frappa l'esprit du

roi comme l'une des plus sublimes beautés qu'il eût encore contemplées.

La marquise croisa ses deux mains sur sa mante et resta impassible; son œil errait lentement d'Antoinette à Louvois, de Louvois à la tenture de la galerie frissonnante.

— Marquis, on vous accuse, dit le roi, et violemment, ce me semble.

— Il m'eût bien surpris, bégaya le ministre, de ne point rencontrer ici quelque violente accusation.

— Répondez, monsieur, en face du roi! s'écria Antoinette, en qui vivait alors et bouillonnait ce sang terrible, indomptable, que Louvois ne put méconnaître. Oui, je vous accuse de m'avoir rendue la plus malheureuse et la plus humiliée des créatures. Où sont mes parents? Qui sont-ils? J'en ai, je ne les ai jamais connus. Sont-ils morts? Montrez-moi les preuves de mon origine, que cent fois je vous ai demandées ou fait demander vainement. Un enfant, fût-il un enfant perdu, tient à quelque fil mystérieux en ce monde. Et pour qu'un homme tel que le marquis de Louvois emploie toute sa puissance à cacher, à ensevelir cet enfant, il faut bien croire que le mystère en vaut la peine. Monsieur, le roi est père de tous ses sujets, le roi est mon père, je l'adopte, il me défendra ou va me condamner. Sire, M. de Louvois veut me forcer à faire des

vœux. Je crains de ne pas servir Dieu comme il le mérite. Sire, M. de Louvois détruit autour de moi tout ce qui me protége et m'aime. Pourquoi? Vous voyez qu'il ne répond pas; vous êtes son maître, sire, demandez-lui à quel endroit il a pris mon berceau, à quel endroit il veut creuser ma tombe.

Le roi, puissant et mystérieux comme une divinité antique, apaisa de la main l'indignation et la douleur qui débordaient du cœur de cette jeune fille. Il se tourna vers Louvois et lui dit :

— Répondez, marquis... quelle est cette enfant?

— Sire, dit le ministre dont la sueur inondait le visage, où chaque muscle tressaillait, la réponse sera facile, et toutes ces fureurs étaient superflues pour l'obtenir de moi. Si je n'ai pas jusqu'ici répondu à mademoiselle, c'est qu'il est de certains secrets qu'une jeune fille n'a pas besoin de connaître, et que d'ailleurs un homme comme moi ne révèle jamais. Si j'ai élevé mademoiselle, si je lui veux imposer une profession, c'est que j'en ai le droit. L'eussé-je rendue malheureuse, comme elle dit avec tant d'amère ingratitude, c'était encore mon droit; droit sacré, incontestable, que nul au monde ne saurait me disputer.

— Mes parents! mes parents! Nommez-les! s'écria Antoinette.

— En les nommant je transgresserais ce droit même que j'invoque, dit le marquis d'une voix éclatante. Il ne me plaît pas, à moi, de les nommer. Qui sait si je ne protége pas, par mon silence, l'honneur de toute une maison? Qui sait si je ne suis pas le dépositaire d'un secret dont la révélation causerait plus de calamités que cette enfant ne déplore de puériles misères ? On naît malheureux, on naît condamné à la souffrance, sire, cela s'est vu dans les plus illustres familles, cela s'est vu dans les maisons royales. On naît réprouvé des hommes, réprouvé du ciel, renié par sa mère, et quiconque paraît dans le monde sous cette loi funeste doit se courber, étouffer ses larmes, et s'en rapporter à la clémence de Dieu. Je dis donc que je ne nommerai pas les parents de cette jeune fille, même au roi mon maître, à moins qu'il ne me le demande tout bas, comme au pénitent le confesseur ; et s'il est quelqu'un sur la terre qui ait le droit de démentir mes paroles ou de contester mon droit, s'il est un parent, un allié de cette jeune fille qui puisse m'accuser de la détenir injustement et qui me reproche ma domination sur elle, qu'il se montre...

— Me voici ! dit une voix grave, sortie comme un lugubre écho du fond de la tapisserie, et à laquelle répondit un cri d'Antoinette.

Et le Hollandais s'avança tranquillement au milieu de la chambre.

— Quelle est cette comédie? bégaya Louvois étouffant de fureur.

— Qui êtes-vous? demanda le roi à cet étrange interrupteur.

— Je suis le père de cette enfant ; je m'appelle Van Graaft, et jamais je n'ai confié ma fille à cet homme.

— Van Graaft! murmura Louvois en pliant sous le coup de foudre comme un chêne fracassé.

— Facteur Brossmann, dit Van Graaft, n'étais-je pas le mari d'Éléonore? Voulez-vous que nous racontions à cette enfant pourquoi elle a perdu sa mère?

Louvois, étranglé, aveuglé par le sang qui affluait à sa gorge et à ses tempes, tomba à demi mort sur un fauteuil. La marquise venait de le terrasser avec ce regard victorieux dont l'archange saint Michel accompagna Satan précipité.

XIII

RÉPARATION.

Antoinette, saisie d'un vague effroi, s'étonnait de rester presque insensible en présence de cet homme qui s'avouait son père. Elle attachait sur lui des regards irrésolus : malgré l'émotion, la pâleur de Van Graaft, elle hésitait à reconnaître en lui cette Providence qu'on appelle un père, et que tant de fois elle avait rêvée noble, poétique, souriante et doucement tutélaire.

Quant au Hollandais, l'aspect de cette jeune fille, qu'il venait d'appeler son enfant, l'absorbait en des souvenirs terribles. Dévoré par le ressentiment, saisi au cœur par une espérance insensée, il cherchait sur les traits, dans la taille,

dans la démarche d'Antoinette quelque chose qu'il tremblait de n'y pas voir, ou quelque ressemblance qu'il s'épouvantait d'y trouver.

Cette entrevue de deux personnes si proches, cette sombre et glaciale reconnaissance du père et de la fille, composaient une scène assez étrange pour que les spectateurs en fussent profondément frappés.

Le roi surtout, le sourcil froncé, regardait chacun avec défiance, et ramenait invariablement ses yeux irrités de la marquise à Louvois.

Madame de Maintenon, le front haut, le visage serein, était allée prendre les mains d'Antoinette, qu'elle voyait près de chanceler sous le poids de tant d'émotions.

Louvois, incapable de réunir deux idées, attendait, et, machinalement, par instinct, reposait son esprit pour une lutte nouvelle.

Le roi, se tournant vers lui :

— Marquis, dit-il, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de répondre?

Le ministre essaya de faire un pas; ses jambes refusèrent de le porter en avant. Il s'appuya d'une main crispée au dossier d'une chaise, et répondit, avec un accent qui n'était pas exempt de noblesse :

— Sire, je ne sais comment faire comprendre à Votre Majesté que j'avais mille choses à dire; mais la délicatesse me fait une impérieuse loi de

ne point prononcer un mot, une syllabe en présence de cette jeune fille. Tout homme est sujet à l'erreur, sire, et Votre Majesté peut croire que parfois le châtiment n'est point en proportion de la faute. Que mon roi m'ait compris, voilà tout ce que je demande. Il ne sera jamais pour moi un juge plus sévère que je ne le suis moi-même, et certains repentirs sont d'un grand poids dans la balance de Dieu.

Louvois en parlant ainsi avait peu à peu relevé la tête; chaque fragment d'aveu, chaque appel à l'indulgence qui s'échappaient de cette âme arrogante la soulageaient comme le vaisseau dont on jette aux flots la cargaison dans une tempête. Et lorsqu'il eut achevé de parler, le ministre osait regarder son maître du haut de son malheur et de son implacable orgueil si douloureusement sacrifié.

— Ainsi, ajouta le roi qui comprenait vite et allait toujours au but sans phrases et sans concessions, vous reconnaissez que monsieur...

— Van Graaft, dit la marquise venant au secours du roi, qui avait peur d'écorcher ce nom.

— Que M. Van Graaft, ici présent, est réellement le père de cette jeune fille?

— S'il s'appelle réellement Van Graaft, oui, répliqua Louvois disputant jusqu'au dernier moment le terrain contre son ennemie.

Van Graaft, sans dire un mot, remit à la marquise une large lettre, scellée des armes du roi d'Angleterre.

— Sire, dit alors la marquise, M. Van Graaft, qui attendait, à ma prière, tout à l'heure dans la galerie, est un Hollandais qui m'a ramenée hier à Saint-Guislain par ordre de son maître, et cette lettre qu'il m'apporte doit renfermer quelques renseignements précis sur l'événement d'hier, notamment sur cette prétendue trahison dont nous parlions tout à l'heure, et qui, d'après les assertions de M. Van Graaft, témoin oculaire, ne serait pas plus vraie que la prétendue fuite de mademoiselle de Savières.

Le roi fit un mouvement qui, une seconde fois, ramena la sueur au front de Louvois.

— Il faudrait voir, murmura le ministre.

— Votre Majesté veut-elle prendre la peine de lire elle-même ? dit paisiblement la marquise en présentant à Louis XIV la lettre de Guillaume.

Le monarque hésita une seconde, considéra le cachet que Louvois dévorait des yeux, à distance, et rompit ce cachet.

— Signé Guillaume, dit-il.

Une nouvelle crainte, une nouvelle douleur ranimèrent peu à peu Louvois, qui se releva comme le serpent mal écrasé.

Louis commença à lire.

« Madame, je voulais faire ramener au roi par mon digne ami Van Graaft, qui vous rendra cette lettre, le prisonnier que mes gens ont fait dans Saint-Guislain, malgré sa défense vigoureuse... »

— Vous voyez, sire, que monsieur s'appelle bien Van Graaft, interrompit la marquise.

Louis considéra attentivement cet étrange personnage que Guillaume appelait son ami, et qui, plein d'une respectueuse et bienveillante familiarité, regardait à son tour, sans baisser la vue, ce grand roi, ce soleil, devant qui s'abaissaient tous les regards.

— Et vous devez être convaincu, en outre, sire, ajouta la marquise, de l'innocence de M. de Lavernie.

Antoinette tressaillit à ce nom qui lui confirmait tant d'espérances écloses depuis la lecture de la lettre.

— Assurément, répondit le roi ; mais cela ne m'explique pas pourquoi M. de Lavernie était venu à Saint-Guislain malgré ses arrêts.

— Parlez à votre tour, mademoiselle, dit la marquise, et ne craignez pas. On ne risque jamais rien à dire la vérité au roi.

— Sire, dit la tremblante jeune fille, M. de Lavernie savait les desseins de M. Louvois et mon prochain départ de l'abbaye. Il voulait

m'engager à ne pas m'éloigner sans l'avoir prévenu du lieu où l'on me conduirait, et voilà pourquoi il a commis cette faute de quitter le camp pour venir à Saint-Guislain. Sire, c'est moi qui suis seule coupable! Oh! n'accusez que moi... Si vous saviez, sire, avec quel courage M. de Lavernie s'est jeté, l'épée à la main, au milieu des ennemis qui l'ont englouti!...

Le roi réfléchit un moment et se pénétra profondément de la sincérité qui respirait dans le geste, l'accent et les larmes de la jeune fille.

— Et... M. de Lavernie? demanda la marquise impatiente à Van Graaft, où est-il donc?

Van Graaft désigna du doigt la lettre que le roi n'avait pas achevée et qu'il se remit à lire :

« Mais on m'apprend, écrivait Guillaume, que cet officier, au moment où je l'envoyais chercher, vient de s'échapper en me tuant, bien que sans armes, trois de mes meilleurs dragons. Il s'est donc rendu lui-même la liberté que je voulais lui donner pour conserver au roi un honnête et vaillant serviteur, et, sans doute, au moment où vous recevrez cette lettre, l'officier sera rentré au camp français. »

— Le malheureux! s'écria le roi, mais s'il est rentré, c'est un homme perdu... l'ordre n'est-il pas donné de le mettre à mort sans délai?

Antoinette poussa un cri déchirant. La marquise pâlit à son tour sous le regard de Louvois, empreint d'une joie féroce.

— Sire, dit la marquise en proie à un frisson nerveux qui vengea Louvois de tout ce qu'il venait de souffrir, le comte n'est pas coupable : Votre Majesté ne permettra pas qu'un innocent périsse victime d'une rigueur imméritée.

Antoinette tomba éperdue aux genoux de Louis XIV.

— Je vais expédier des ordres contraires, dit le roi.

— O quelle rage de précipiter toujours le châtiment ! s'écria la marquise. Hâtez-vous, sire, je vous en supplie ! M. Van Graaft, à quelle heure s'est échappé M. de Lavernie, ce matin ?

— A dix heures, madame.

— D'où ?

— De Soignies, où Guillaume a logé cette nuit.

— Il est une heure. Mon Dieu !... peut-il être arrivé en trois heures ?

— Je suis bien arrivé, moi, depuis une demi-heure, dit froidement le Hollandais, comment l'officier ne serait-il pas rendu au camp étant parti une demi-heure avant moi ?

Louvois, immobile, respirait et souriait.

— Oh ! monsieur, lui dit la marquise avec

des efforts inouïs pour ne pas laisser éclater son exaspération, son désespoir, si ce jeune homme meurt... je crains bien pour vous la colère divine ! Aidez au roi, monsieur ; mais aidez-lui donc!... Ne voyez-vous pas que ce sang retombera sur votre tête ?

— J'attends les ordres du roi, madame, et je les exécuterai avec zèle, comme toujours, répliqua lentement le sombre ennemi de la marquise ; seulement, j'ai bien peur qu'ils n'arrivent un peu tard.

Tout à coup des cris perçants retentirent dans le vestibule et glacèrent d'épouvante tous les acteurs de cette lugubre scène. Le roi laissa tomber la plume qu'il tenait. Louvois dressa l'oreille. Van Graaft lui-même trembla remué jusqu'au fond des entrailles par ces gémissements qui arrachaient des soupirs aux voûtes de l'abbaye.

La porte s'ouvrit, et un spectre plutôt qu'un homme vint se précipiter à deux genoux au milieu de la chambre, en criant :

— Non, madame, non... vous ne le laisserez pas mourir !

— Jaspin ! murmura Louvois, tandis que la marquise épouvantée relevait l'abbé et lui saisissait les mains comme pour étouffer les paroles, les aveux terribles suspendus à ses lèvres.

— Sire, dit-elle, c'est le précepteur, l'ami de ce malheureux... de cet innocent!...

— Il est innocent! n'est-ce pas? criait l'abbé. Vous ne le laisserez pas mourir!

— Oui, oui... nous le sauverons, nous le sauverons, dit la marquise. Tenez, voilà l'ordre du roi!...

Jaspin fondit sur l'ordre signé, qu'il lui arracha des mains.

— Eh bien... venez! venez vite, dit-il.

— Un courrier! un courrier! appela madame de Maintenon.

— Non, dit Jaspin, non pas un courrier! un geste, un cri à cette fenêtre.

L'abbé se mit à ébranler de toutes ses forces la lourde fenêtre qui donnait sur la campagne, et d'une voix rauque, avec des gestes de joie frénétique :

— Arrêtez, arrêtez! cria-t-il au loin, voilà la grâce : arrêtez!

Et il agitait le papier blanc.

— Se figure-t-il, par hasard, que son cri va porter à deux lieues? dit Louvois en ricanant. Ne vous épuisez pas, brave homme! un courrier ira plus loin que votre voix!

— Mais ils sont là! dit Jaspin... Ils viennent!

— Ils viennent? dit Louvois en se précipitant, lui aussi, à la fenêtre.

— Ils me voient!... Ils m'ont vu!... Ils s'arrê-

tent! s'écria l'abbé en tombant à genoux, pour rendre grâce à Dieu.

— Oh! malheur! rugit Louvois entre ses dents.

En effet, on distinguait de cette terrasse une troupe de cavaliers, la carabine au poing.

Au milieu des chevaux marchait à pied le comte de Lavernie, et tous ces cavaliers venaient de s'arrêter sur le point culminant de la petite plaine, près de l'endroit où Gérard avait dû passer pour pénétrer dans Saint-Guislain.

Maintenant comment les chevau-légers étaient-ils venus si loin, au lieu d'exécuter près des lignes l'ordre qui leur avait été donné le matin même?

On sait combien M. de Rubantel avait pris à cœur cette trahison de son lieutenant qui déshonorait le corps tout entier. On peut se rendre compte, par conséquent, de l'effet qu'avait produit l'arrivée imprévue de Lavernie aux avant-postes.

Arrêté dès les premiers pas, et se livrant d'ailleurs lui-même, il avait été remis aux chevau-légers sur sa demande.

A chacune des explications si nettes qu'il donnait, Rubantel avait répondu par un de ces silences de glace qui révèlent une prévention impossible à déraciner, une conviction fortifiée par tous les préjugés du point d'honneur.

Gérard, qui n'avait jamais menti, et qui devait espérer que ses paroles le laveraient de tout soupçon, fut tellement blessé de cette opiniâtreté de ses camarades, qu'il répondit en relevant la tête :

— Je n'ai plus envie de lutter contre la fatalité. Je vois que vous êtes tous aveuglés et fous : dès que pas un d'entre vous n'est convaincu de mon innocence par mon retour spontané au camp, je n'ai pas d'autres preuves et n'en veux pas fournir. Quoi ! vous n'êtes pas frappés de ma présence ici ? Pourquoi y serais-je revenu si j'étais coupable?... Vous vous taisez, c'est bien ; votre silence m'insulte et me provoque comme le plus sanglant outrage.

Rubantel lui répondit avec émotion :

— Nous ne sommes juges ni du motif qui vous a fait rompre vos arrêts, ni du motif qui vous pousse à revenir ; j'eusse aimé mieux, quant à moi, ne vous revoir jamais. Tous ici, nous avions pour vous une haute estime, une tendre amitié, mais l'honneur du drapeau demande une satisfaction, et l'ordre du roi nous l'accorde, nous l'allons prendre ; vous saurez que vous êtes condamné à mort. Nul de nous n'a le droit de différer ou de faire grâce.

— Du moment où vous me parlez ainsi, dit le comte avec une sombre colère, je n'ajouterai plus un mot. Je voulais bien discuter pour mon

honneur, je ne chicanerai pas misérablement ma vie. Entre vous qui m'outragez, et moi, c'est un combat mortel. Vous tirez les premiers ; faites !

Et sur-le-champ déposant toute colère et toute agitation, il se laissa entourer par les cavaliers sur lesquels tant de patience et d'abnégation produisit plus d'effet que les discours les plus persuasifs.

Déjà Rubantel avait remis la conduite de l'exécution à l'un de ses officiers, déjà l'on s'apprêtait à gagner une petite vallée formée par un pli de la plaine, lorsque arriva le malheureux Jaspin, éperdu, haletant, et qui, depuis une demi-lieue, suivait son élève sans pouvoir ni l'arrêter, ni le rejoindre.

La douleur de ce pauvre homme, ses protestations, les tendres embrassements qu'il prodiguait à ce stoïque condamné, achevèrent de remuer le cœur de Rubantel, très-tendre malgré sa rude écorce. Jaspin, repoussé vingt fois par Gérard, s'accrochait à lui, et menaçait de se faire fusiller avec lui. Le comte avait en vain supplié les chevau-légers d'enlever ce malheureux pour lui épargner la mort ou tout au moins l'agonie. Jaspin, dès qu'on voulait le prendre. se faisait suppliant, se calmait, réclamait le droit d'assister son enfant jusqu'au moment fatal ; et parmi tous ces gentilshommes si irrités naguère et si déci-

dés à punir le traître, il n'en était pas un qui ne pensât, les larmes aux yeux, que celui-là ne pouvait être un homme déloyal ou un lâche, qui inspirait de si sublimes et de si tendres dévouements.

Enfin comme Jaspin, les voyant émus, conjurait qu'on lui accordât le temps d'aller près de la marquise, et jurait sur son salut, sur la croix du Sauveur, qu'il rapporterait de Saint-Guislain un ordre de surseoir à l'exécution, cette confiance de l'abbé, ce serment étrange fait avec la conviction la plus sacrée achevèrent d'ébranler Rubantel qui s'écria :

— Non ! je n'attendrai point, puisque l'ordre du roi est formel, et commande l'exécution immédiate ; mais j'userai du droit qui m'est réservé par cet ordre même. Il y est dit que le chef de corps à qui écherra l'exécution pourra choisir son terrain. Je choisis Saint-Guislain, qui est le lieu où le crime a été commis. Chevau-légers, en route pour Saint-Guislain ! L'abbé, vous pouvez aller devant ; nous n'irons pas vite, puisque M. de Lavernie doit aller à pied.

L'abbé poussa un cri de joie, sauta au cou de Rubantel, et tout à coup le regardant en face :

— Vous ne me trompez pas? dit-il d'une voix tremblante, vous ne dites pas cela pour m'éloigner?

— Me prenez-vous pour Louvois ? répliqua le

vieux soldat. Un cheval à l'abbé! un des miens...

Jaspin fut hissé sur le cheval par vingt bras empressés qu'il baisait en pleurant de reconnaissance.

L'animal, piqué, poussé, fouetté par les mêmes mains, prit un galop furieux dans la direction de l'abbaye.

Nous savons le reste.

Au moment où les chevau-légers s'arrêtèrent au lieu indiqué, non sans que le général eût mille fois interrogé du regard la noire abbaye. dans laquelle s'était précipité Jaspin, non sans qu'il eût appelé de toute son âme un signal de délivrance, la voix de l'abbé fendit les airs; le papier qu'il agitait frappa la vue de tous, et Gérard pâlit, lui qui avait fait, sans prononcer une parole et sans changer de couleur, le mortel trajet en recommandant à Dieu son âme, et son souvenir à Antoinette.

Les cavaliers s'alignèrent, Gérard demeura isolé. Les bras croisés, son regard tranquille se promenait sur une foule immense de soldats et d'officiers que le bruit de son retour avait déjà attirés sur le lieu de l'exécution.

Jaspin arriva bientôt. On put le voir, se soutenant à peine, précéder de quelques pas une cavalcade brillante, au centre de laquelle s'avançait le roi. Ces mots : le Roi! coururent comme un frisson électrique dans l'assemblée immense.

Louis XIV entra dans le centre formé par les chevau-légers, et aussitôt le silence s'étendit sur ces rangs pressés d'hommes naguère si tumultueux, comme si la mort les eût tout à coup changés en statues.

— Où est M. de Lavernie? demanda le roi; qu'il approche!

Gérard fit quelques pas, et se courba respectueusement devant le prince.

— M. le comte, dit Louis XIV, j'avais déjà expédié des ordres contraires à mon ordre de ce matin. Toutefois, comme il ne s'agit pas en cette circonstance d'une grâce, mais d'une réparation d'honneur, et que rien n'est plus délicat et plus précieux que l'honneur d'un soldat et d'un gentilhomme, j'ai tenu à venir vous faire moi-même cette réparation. Monsieur, une lettre du prince d'Orange vous justifie et vous réhabilite. Il vous proclame un de mes bons et loyaux serviteurs. Je déclare vous tenir pour tel, n'admettant point qu'on puisse jamais douter de la parole d'un prince, même ennemi, et fort disposé d'ailleurs, par vos antécédents, à vous croire vaillant et loyal. Voici la lettre du prince d'Orange; elle appartient désormais aux archives de votre famille; et quant à moi, monsieur, afin que nul ne révoque en doute la satisfaction que j'éprouve à vous faire justice, approchez-vous encore, je vous prie.

Gérard s'approcha en effet. Le roi se pencha sur ses arçons et l'embrassa en lui remettant la lettre de Guillaume. Une formidable acclamation de l'assemblée alla frapper le ciel avec le cri de : Vive le roi ! qui fut répété du haut de la terrasse par deux femmes que Gérard entrevit et reconnut comme dans un nuage.

Alors cet homme si brave et si fort sentit la vie lui échapper ; son cœur gonflé se rompait sous la joie et la reconnaissance. Il voulut balbutier un remercîment, mais ses yeux s'obscurcirent, ses joues devinrent plus blanches que l'ivoire, et il tomba évanoui aux pieds du roi, dans les bras de Jaspin et de ses amis, qui s'empressaient en lui demandant pardon.

— Chevau-légers, ajouta le roi, je vous donne raison ce matin, donnez-moi raison à l'attaque générale, ce soir !

— Oui, pardieu, sire ! s'écria Rubantel, et des deux mains !

XIV

LA DOT DE MADEMOISELLE VAN GRAAFT.

Desbuttes avait assisté avec tout le monde à cette réhabilitation de l'homme que Louvois s'acharnait à perdre, et l'affectation qu'avait mise le roi à honorer Gérard, à le consoler, en présence de toute l'armée, était pour le financier un symptôme manifeste de la décadence prochaine de son protecteur Louvois.

Du haut de son cheval, Desbuttes considérait ce frappant spectacle des instabilités humaines, et son esprit spéculatif s'élançait à pleines voiles sur l'océan de la philosophie; or, comme toute méditation a ses corollaires, Desbuttes résuma les siennes par celui-ci :

Je m'appuie sur Louvois,
Louvois s'écroule :
Donc je m'écroule.

Voilà ce qu'il fallait empêcher. Desbuttes résolut d'y pourvoir en ne guerroyant pas avec trop d'âpreté contre les véritables maîtres de la situation, qui étaient madame de Maintenon et ses amis, M. de Lavernie et ses amis. Or, les amis de M. de Lavernie s'appelaient Jaspin et Belair! et que d'hostilités le traitant n'avait-il pas commises contre ces deux hommes?

Sa petite coquine de conscience fonctionnait comme un microscope et les lui montrait à l'état d'énormités.

Le premier résultat de ces méditations fut de pousser Desbuttes à se mêler aux gentilshommes qui accablaient Gérard de compliments, mais la froideur avec laquelle l'honnête Jaspin repoussa son filleul accrut toutes les appréhensions de ce dernier, qui s'éloigna la tête perdue, craignant d'avoir été aperçu dans cette fausse et vaine démarche par quelque espion de Louvois, et tout en cheminant pour rejoindre son maître et lui arracher le montant de sa note, il répétait cette pensée de Sénèque le tragique, dont il ne savait pas même le nom :

« Perdre mes ennemis, ou m'en faire adorer. »

Quant à la marquise, son premier mouvement de joie passé, elle avait cherché autour d'elle

sur la terrasse et n'avait aperçu qu'Antoinette agenouillée, dans l'excès de sa reconnaissance. Van Graaft ne les avait pas suivies. La marquise le vit, soulevant la portière de la tapisserie, suivre d'un regard farouche, dans la cour de l'abbaye, Louvois qui montait à cheval et quittait, la mort dans l'âme, ces lieux témoins d'une des plus cruelles souffrances qu'il eût jamais endurées.

Le regard que surprit la marquise dans les yeux de Van Graaft, le mouvement qu'il fit pour s'élancer à la poursuite de son ennemi révélaient tant de haine active et de projets sanguinaires que la marquise laissa mademoiselle de Savières sur la terrasse, où elle dévorait des yeux le départ de Gérard, et s'approchant du Hollandais qui ne la sentit pas venir dans l'ardeur de sa contemplation :

— M. Van Graaft, dit-elle, causons, s'il vous plaît.

Il se retourna, laissant à regret s'enfuir son rêve de vengeance.

— Tandis que le roi est absent, et que cette jeune fille ne peut nous entendre, continua-t-elle, remerciez-moi au moins d'avoir tenu ma parole, en vous faisant retrouver l'enfant que vous cherchiez.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix sombre, d'avoir versé dans mon cœur un nouveau poison,

plus dévorant que celui qui me brûlait depuis dix-huit ans. Oh! comme je me sens fort pour haïr maintenant !

— Haïr... qui? puisque vous triomphez.

— Ah! vous croyez que je ne hais pas cet homme? dit Van Graaft en montrant du doigt le cavalier rapide qui décroissait peu à peu en arpentant la plaine. Oui, cours! murmura-t-il avec une menace terrible à ce point lumineux devant lequel s'ouvraient les lignes de soldats, cours! Ma haine court plus vite que toi et t'atteindra bientôt!

— Que voulez-vous dire, M. Van Graaft?

— Je veux dire qu'avant le soir j'aurai tué cet homme, répliqua froidement le Hollandais, de sorte que je n'aurai plus sur la terre personne qui me conteste l'enfant d'Éléonore.

La marquise lui saisissant la main :

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle.

— Pourquoi?

Elle plongea résolûment son regard limpide dans cette âme bourrelée de ressentiments et de remords. Elle en éclaira les ténèbres; elle y déchiffra les caractères effrayants d'une volonté que n'arrêtaient ni la religion ni l'humanité.

— Je pourrais vous faire avouer, dit-elle, que vous tremblez chaque nuit au souvenir du meurtre que vous avez commis. Je pourrais vous faire

comprendre que le repos de votre vie entière a disparu depuis l'instant où vous avez répandu le sang. Mais, qui sait? vous me répondriez peut-être qu'un second meurtre effacera la mémoire du premier; je devine ce que vous allez me dire : le sang de Louvois est dû aux mânes de votre malheureuse femme.

— Oui, j'allais le dire, répondit-il naïvement, et c'est vrai : je dormirai tranquille le jour où j'aurai puni les crimes de cet homme.

— Ce n'est pas à vous, monsieur, qu'appartient le droit de punir, c'est à Dieu.

— Dieu est trop loin, répliqua le Hollandais.

— Qui vous dit qu'il n'est pas sur votre tête, sous la main que vous étendez!

— Depuis dix-huit ans je ne le vois pas, reprit Van Graaft avec la brutale logique de l'athée ou du sauvage, tandis que je vois mon ennemi là-bas.

La marquise baissa la tête; cette conversion ne lui paraissait pas de celles qu'on fait en un quart d'heure.

— Vous n'êtes donc pas un chrétien, M. Van Graaft? demanda-t-elle, à bout d'arguments.

— Je l'ai été; mais comme la religion défend la vengeance, et que je veux me venger, j'oublie la religion.

— Vous n'oublierez peut-être pas l'honneur!

s'écria la marquise, profondément blessée de cette féroce obstination.

Van Graaft interrogea du regard.

— Sans doute, monsieur : je suis bien forcée de vous parler le langage de la terre, puisque vous faites la sourde oreille aux plus salutaires avis de la sainte religion. Quelle est votre situation ici, dans le camp français? N'êtes-vous pas venu sous la sauvegarde du droit des gens? Ne vous regarde-t-on pas comme un ambassadeur du roi Guillaume? Avez-vous vu jamais un ambassadeur déshonorer son maître en assassinant quelqu'un dans le pays où il a été envoyé? Le roi Guillaume s'est trompé, vous n'êtes pas son ami, puisque vous méditez d'imprimer une tache à son nom, déjà trop peu aimé en France.

Van Graaft écouta en silence, et lorsqu'elle eut terminé :

— Voilà qui me persuade, dit-il; vous avez raison, je ne puis tuer ce misérable dans le camp français, je le tuerai autre part.

La marquise s'étonna de cette étrange fatalité qui sauvait la vie de Louvois par l'intervention de sa plus cruelle ennemie. Mais cette femme était une grande âme, et presque toujours, chez elle, la noblesse d'un sentiment l'emportait sur l'utilité d'un dessein.

— Je ne saurais m'empêcher de regretter, dit-elle, que vous ayez cédé à une considération

toute mondaine, quand il est tant d'autres raisons qui eussent dû vous émouvoir. Quoi! vous venez de retrouver votre enfant, et le premier acte de votre paternité serait un meurtre!

— Mon enfant! s'écria-t-il avec une colère féroce.

— Pourquoi l'avez-vous réclamée, si vous la niez maintenant? dit la marquise. Par haine, par vengeance, par besoin de faire le mal? Oh! j'aurais cru, moi, que les souffrances endurées par cette enfant vous avaient frappé au cœur, et que vous la réclamiez avec tant d'énergie afin de la soustraire aux mauvais traitements de son ravisseur. Mais si vous ne demandez Antoinette que pour lui donner des exemples de violence, de cruauté, d'impiété; si vous lui réservez à elle-même ce doute offensant, mortel, qui la tuera plus sûrement que les sévices et les persécutions de Louvois, oh! alors, monsieur, c'est moi qui la réclamerai à mon tour, et qui vous dirai : Homme de haine, homme de vengeance, homme de sang, rendez cette enfant à Dieu, vous n'êtes pas digne du titre de père.

Van Graaft avec une noire mélancolie :

— Faites donc, murmura-t-il, que mes bras et mon cœur s'ouvrent quand cette enfant paraît. Voyons... vous, la consolatrice et la mère des orphelines, fondez la glace qui enveloppe ce cœur sur lequel je frappe sans y rien éveiller

pour l'enfant d'Éléonore. Ah! trouvez-moi des paroles sacrées, des sourires persuasifs, des prières comme vous les inspirez, vous, reine et femme accomplie, trouvez-moi un seul mot qui change ce doute que j'ai contre Antoinette en un doute pour elle... et alors, madame, oh! alors, je ne tuerai plus personne, je ne haïrai personne en ce monde, j'embrasserai tout l'univers en embrassant mon enfant! Jusque-là ne cherchez pas à m'inspirer des idées de clémence, contre lesquelles protestent dix-huit années de ma vie, dix-huit siècles de tortures. Vous me refuseriez cette jeune fille; dites-vous? ne craignez rien, je ne vous la demande pas ; il ne faut point que sa pureté, que sa douceur, que sa blancheur de colombe risquent d'être souillées par le rejaillissement de la vengeance que je veux. Tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui, ici, me montre que déjà vous avez disposé de son avenir; continuez, je vous en conjure, c'est moi qui vous la confie, et j'en ai le droit, puisque je l'ai nommée ma fille; maintenant je la sais vivante, heureuse, livrée à l'amie la plus sage, à la protectrice la plus illustre, et de ce côté du moins je n'aurai plus ni remords ni chagrins. Quant à l'aimer... quant à la revoir...

— Silence, monsieur, dit la marquise ; la voici.

Antoinette rentrait timidement, avec un doux

sourire, essayant toutes les forces de son cœur pour aimer ce père que Dieu lui envoyait. Van Graaft la considéra quelque temps avec cette douloureuse attention qui avait glacé déjà les élans de l'amour filial chez Antoinette ; puis, s'approchant d'elle :

— Je vous trouve trop heureuse d'avoir excité l'intérêt de madame, dit-il, pour ne pas désirer que vous acheviez de gagner ses bonnes grâces. Madame veut bien vous faire entrer dans sa maison de Saint-Cyr, non comme une orpheline, puisque vous avez un père, mais comme une pensionnaire qui se montrera reconnaissante d'avoir été admise en cette sainte maison. Votre père est riche, mademoiselle, et veut que rien ne vous manque en ce monde, quel que soit l'avenir que vous ayez rêvé ou que votre protectrice vous réserve. J'avais apporté ce matin mon offrande à madame pour la communauté de Saint-Cyr, à laquelle je me suis toujours intéressé; mais je suis Hollandais et ami trop dévoué du roi d'Angleterre pour ne pas craindre que madame la marquise, qui est une bonne Française, se croie obligée de refuser mes présents. Maintenant, mademoiselle, en votre qualité de pensionnaire, vous apporterez une dot à Saint-Cyr, et la voici.

Il mit dans la main d'Antoinette un morceau de papier tout simple et d'une grosse écriture,

sur lequel la jeune fille, frappée d'une stupeur profonde, lut sans en croire ses yeux :

« Bon pour un million de livres, payables à vue en ma maison du Boompjes à Rotterdam.
« Saint-Guislain, le 11 avril 1691.
« Van Graaft. »

— Quoi ! monsieur, s'écria la jeune fille au désespoir de cette froideur inexprimable, vous êtes mon père, et vous commencez par vous éloigner de moi !

— M. Van Graaft vous a dit, interrompit la marquise, qu'il est un ami, un conseiller du roi Guillaume III, et que son séjour en France n'est pas compatible avec la guerre qui divise malheureusement les deux Etats. Quant à vous laisser en France, vous qu'il pourrait emmener avec lui, c'est une délicate bonté de votre père, qui vous voit Française par l'éducation et les habitudes.

— Je rends grâce à monsieur..., balbutia la jeune fille dont le cœur commençait à s'attendrir.

— Adieu ! répliqua brusquement Van Graaft, saisi d'un trouble et d'un embarras qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Madame, je n'oublierai jamais cette visite à Saint-Guislain.

Il adressa un salut à la marquise, et tournait

déjà du côté de la porte lorsque madame de Maintenon, l'arrêtant :

— Regardez donc cette enfant, lui dit-elle à voix basse ; votre dédain la surprend et l'offense. Elle va se trouver mal : embrassez-la donc.

Van Graaft recula.

— Au nom de sa mère ! dit la marquise.

Le Hollandais, frissonnant sous la douce autorité qui le conduisait à Antoinette, obéit cependant et se courba ; ses lèvres effleurèrent le front de la jeune fille qui, joyeuse de cette caresse, lui saisit la main et la baisa.

Van Graaft changea de couleur, eut à peine la force de se dégager de cette étreinte, et sans pouvoir étouffer un sanglot bruyant qui, depuis ce baiser, lui déchirait la poitrine, il sortit précipitamment de la chambre, demanda son cheval, et partit pour rejoindre Guillaume.

— J'ai retrouvé mon père, dit douloureusement la jeune fille, et il ne m'aime pas !

. . . .

Le soir même, après un assaut décisif, tous les feux de la ville assiégée se taisaient écrasés par l'artillerie de Vauban.

Mons capitula : les articles furent apportés au roi dans la nuit. Louis XIV accorda une sortie honorable à la garnison, qui abandonna la place dans la matinée, après quinze jours de tranchée ouverte.

Les gardes françaises furent commandés pour garder les portes ; aussitôt les lignes se trouvèrent rompues ; les armées d'observation redescendirent vers la Meuse.

Lorsque le roi vint à Saint-Guislain annoncer à la marquise cette heureuse nouvelle, il la trouva déjà prête au départ. Elle savait tout ce qu'on venait lui apprendre.

Après les félicitations dont elle combla le roi, avec ce tact et cette distinction qu'elle savait mettre, surtout dans les flatteries :

— Sire, dit-elle, vous souvient-il qu'un jour je vous ai parlé de mes dispositions à devenir grand capitaine?

— Oui, certes, madame.

— Eh bien, sire, vous allez en avoir une nouvelle preuve aujourd'hui. Un bon général, dit-on, doit savoir décamper vite et bien. Mes adieux sont faits à l'abbaye; j'ai plié ma tente, je décampe.

Elle mena le roi près de la fenêtre d'où l'on voyait dans la cour ses équipages préparés, ses carrosses attelés, ses gens à cheval ou prêts à prendre l'étrier.

— Quoi! vous ne revenez pas avec nous, marquise? dit le roi fâché; car il s'était fait une grande joie du voyage pendant lequel les compliments et les soins de la marquise ne lui manqueraient pas.

— Non sire, je ne le puis, dit-elle.

— Par quelle raison ?

— Par une raison toute simple : j'emmène avec moi mademoiselle Van Graaft, que m'a confiée son père, pour la faire entrer à Saint-Cyr. C'est une dette de reconnaissance, vous comprenez ces dettes-là, sire.

— Sans doute, mais en quoi la présence de cette jeune fille vous empêcherait-elle de venir avec nous?

— Ce n'est pas la présence de mademoiselle Van Graaft, sire, c'est celle d'une autre personne avec laquelle cette enfant ne doit plus désormais se rencontrer.

— M. de Lavernie? dit le roi.

— Non, sire ; M. de Lavernie peut toujours, et en tout temps, se trouver avec mademoiselle Van Graaft, surtout si je suis près d'elle. Quant à M. de Louvois, vous devinez bien que c'est impossible.

— Ah ! c'est vrai, répliqua le roi. Cependant vous pourriez encore mettre la jeune personne avec mademoiselle Balbien dans un carrosse qui suivrait le vôtre, et alors nous vous conserverions.

— Non, sire, ma véritable raison, s'il faut vous dire, c'est que moi-même je ne veux pas voyager avec M. de Louvois.

— De sorte, s'écria le roi, qu'à cause des mé-

faits de *M. Louvois*, me voilà privé de vous...

— Oh ! s'il ne causait à Votre Majesté d'autre dommage que celui-là...

— Qu'y a-t-il encore? N'hésitez pas, parlez, savez-vous quelque chose?

— A Versailles, sire, nous reprendrons cet entretien, avec plus de fruit.

— J'avoue qu'il m'en tarde, murmura le roi, car je commence à me lasser de ce sombre méchant; il y a plus, quelquefois j'en ai peur!...

— La crainte de Louvois est le commencement de la sagesse, répliqua gravement la marquise en serrant avec signification la main de son royal époux.

Il était deux heures de l'après-midi, un soleil splendide éclairait cette plaine immense où dormaient sous la terre à peine refroidie tant de braves gens, qui s'étaient fait tuer pour mériter un regard du roi. La fumée montait lentement du sein des décombres de la ville prise. Une vapeur printanière, douce fumée qui ne coûte ni sang ni larmes, montait aussi vers le ciel en nuages odorants, qui planaient au loin sur les marais et les herbages.

— Ainsi, vous partez, continua le roi appuyé sur le bras de sa compagne, comme cela, toute seule...

— C'est vrai, sire, et les généraux, voulez-

vous dire, ont habituellement une escorte en voyage.

— Il vous en faut une, marquise... choisissons-la qui vous soit agréable.

— Mais volontiers, dit-elle gaiement.

— Louvois n'est pas là, marquise; si nous prenions quelques chevau-légers, à moins que mademoiselle Van Graaft ne s'en plaigne...

— Oh ! sire, vous êtes bon... et aimable ! s'écria madame de Maintenon, transportée de reconnaissance.

— Et aimé? demanda le roi, avec son sourire de vingt ans.

Elle répondit à cette galanterie par un sincère et brillant regard adressé au ciel.

Une heure après, vingt chevau-légers, courant à toute bride, rejoignaient sur la route de Valenciennes le carrosse de la marquise, et celle-ci, à la rougeur d'Antoinette, assise en face d'elle, devina bien le nom de l'officier qui les commandait.

Qu'on nous dispense de décrire ce voyage et les joies extravagantes de Jaspin, qui renaissait après tant de traverses, et prétendait engraisser depuis qu'il ne respirait plus le même air que Louvois.

De longs chapitres ne suffiraient pas à raconter le bonheur de Gérard lorsqu'il était appelé près de la portière par la marquise, lorsque son regard

se croisait avec celui d'Antoinette, et qu'il sentait rayonner autour de lui deux âmes : une protection et un amour! Les deux tiers du chemin se firent ainsi sous ce beau ciel, dans cette perpétuelle ivresse.

Un soir que la marquise montait une colline à pied, s'appuyant sur le bras de Gérard, ivre de joie et d'orgueil :

— Je vous sais gré, monsieur, dit-elle d'une voix émue, de regarder avec tant de réserve et de délicatesse cette jeune fille que vous aimez. Vous voyez que je l'emmène parmi mes filles, à Saint-Cyr, afin de l'élever pour vous, car elle n'a eu d'autre maître et d'autre guide jusqu'à présent que son cœur. Ce n'est point assez. Je vous demande une année pour en faire une femme digne de toute estime comme elle est digne de tout amour.

Et comme dans son ravissement il joignait les mains en balbutiant quelques mots sans suite :

— Je dois cela, dit-elle, au père de cette jeune fille, et je le dois aussi à votre mère.

Ces paroles ne furent pas perdues, Jaspin les recueillit, lui qui marchait humblement derrière.

Lorsque la marquise fut remontée en carrosse, et que Gérard eut fait part à son vieil ami de tout le bonheur qui fondait sur eux par avalanches depuis quelque temps :

— Voyez! dit-il, nous étions tous malheureux il y a quinze jours, nous voilà tous heureux maintenant. Antoinette et moi ici, là-bas Violette et Belair.

— Partout où n'est pas Louvois, on est heureux, répliqua Jaspin.

Il achevait à peine ces mots qu'il vit de loin, au sommet du plateau, les cavaliers de l'avant-garde prendre le galop et se jeter sur un bois voisin, d'où ils sortirent bientôt en ramenant un homme qui se débattait faiblement et semblait demander grâce.

Gérard quitta Jaspin et courut de ce côté en s'informant.

— Mon lieutenant, dit un des cavaliers, c'est un homme qui rôdait sur la lisière du bois et que nous avons vu s'enfuir à notre approche avec une si étrange frayeur que sa fuite nous a paru suspecte; mais nos camarades le ramènent, et vous allez juger.

Gérard s'approcha encore et vit un habit en lambeaux, des cheveux épars, quelque chose de douloureux et d'égaré sur des traits qu'il lui semblait reconnaître.

Mais le prétendu malfaiteur n'eut pas plutôt aperçu Gérard, qu'il s'élança vers lui en l'embrassant et en poussant des gémissements lamentables.

— Belair! mon pauvre ami... dans cet état!

Dieu me pardonne, il chancelle! L'aurait-on blessé?...

— Ami, murmura le musicien d'une voix éteinte, depuis trois jours que je cherche à te rejoindre, je n'ai pris ni sommeil, ni nourriture. Je me meurs!

— Et Violette?

— Violette est perdue!

Gérard n'eut que le temps de recevoir son ami dans ses bras. Belair tomba sans connaissance.

— Vous avez dit trop tôt que nous étions tous heureux, murmura Jaspin; Louvois est partout!

XV

LE SORCIER.

Un jour éblouissant, un des longs jours de mai versait à flots la lumière et la chaleur du printemps sur Versailles.

On voyait errer, dans la galerie attenant aux appartements royaux, une foule dorée, chamarrée, de courtisans, qui tous parlaient sans qu'on entendît le bruit distinct d'une seule parole; cette procession de groupes qui se contrariaient dans leur marche, princes, maréchaux, prélats, grands seigneurs, ondulait comme un fleuve frappé des rayons du soleil, et produisait ce miroitement si redoutable aux yeux de province, qui n'en pouvaient supporter l'éclat.

Tous les regards des promeneurs se tournaient invariablement à chaque minute vers la porte royale, bien fermée et gardée par le maître des cérémonies et le lieutenant de service.

Monseigneur de Paris, M. de Harlay, entra dans la galerie et commença le cours de ses révérences.

Bientôt après, entra notre vieille connaissance, M. de Rubantel, en superbe habit rouge richement brodé, habit de cour qui sentait encore les parfums conservateurs de l'étui d'hiver, où le digne soldat l'avait laissé dormir depuis longtemps.

L'archevêque et le général se rencontrèrent bientôt dans la galerie et se saluèrent amicalement.

En ce temps-là, ceux qui s'abordaient avaient deux entrées en matière : le roi et le temps; c'était précieux pour la conversation; nous en avons laissé perdre une.

— Comment va le roi? demanda Rubantel; excusez-moi, monseigneur, j'arrive de l'armée, j'entre en congé.

— Le roi se porte à merveille, général. Quel admirable temps!

— Trop chaud, monseigneur; nous aurons beaucoup d'apoplexies cet été. Sait-on quelque chose de nouveau ici?

— Mais rien, si ce n'est le sorcier, repartit

l'archevêque, qui, rencontrant M. de Vendôme l'aborda, tandis que Rubantel, forcé de saluer le prince, restait seul au milieu de cette conversation qui commençait à devenir intéressante.

— Le sorcier? se dit-il, quel sorcier?

Et il chercha des yeux autour de lui; mais dans cette foule, Rubantel ne trouva pas de visages assez amis pour qu'il pût se permettre de faire des questions. Tout à coup il se sentit arrêté par M. de Riotor. Quelle aubaine!

— Tiens! s'écria-t-il, vous ici, comte?

— Depuis huit jours, marquis... et vous?

— Depuis dix minutes... Que dit-on de nouveau? Tout à l'heure, M. de Harlay me parlait...

— Du sorcier peut-être?

— Précisément. Eh bien, qu'est-ce donc?

— Oh! mon cher marquis, répliqua M. de Riotor, c'est une aventure inouïe!

— Bonjour, Riotor, dit aussitôt le maréchal de Boufflers en passant près d'eux; j'ai un mot à vous dire.

Rubantel s'écarta aussitôt. Il boudait le maréchal et lui abandonna son interlocuteur, sur lequel sa curiosité fondait de si riches espérances.

— Quand on est hargneux comme moi, se dit le marquis, on ne devrait pas être curieux. A qui m'adresser maintenant pour savoir ce que c'est que le sorcier et son aventure inouïe?

Il avisa le lieutenant de service et s'approcha pour lui demander à quelle heure on verrait le roi.

— On ne sait pas, M. le marquis, répliqua le lieutenant. Sa Majesté est avec le sorcier, personne ne peut prévoir l'issue de leur conversation.

Dix nouveaux arrivants qui vinrent aux renseignements près de ce jeune homme coupèrent encore à Rubantel la solution du problème dont toute la cour s'occupait.

Soudain un évêque habillé tout à neuf, avec sa croix pastorale au cou, entra modestement et gagna une embrasure de croisée près d'un angle. C'était un petit homme gros et court. Il marchait avec embarras, gêné par sa robe, effarouché par l'éclat chatoyant de tout ce qui reluisait à ses yeux, plus effarouché encore par sa propre grandeur qu'il voyait resplendir dans les glaces ; ses regards timides fuyaient les regards de l'assemblée qui peu à peu l'honorait d'une attention trop sérieuse pour ne pas devenir fatigante. L'évêque, après avoir essayé de lutter un instant, recula devant le péril, et se retourna pour regarder par la fenêtre.

Rubantel avait remarqué, comme les autres, cet évêque si humble et si provincial. Mais il n'avait pu voir son visage que lui cachaient d'abord cent promeneurs, et qu'ensuite le prélat

avait caché lui-même en se collant aux vitres.

Lorsqu'il vit chacun s'arrêter pour regarder le dos de l'évêque, puis chuchoter, puis prêter l'oreille, quand il vit que l'on allait par groupes demander des renseignements à M. de Harlay en sa qualité de chef représentant la haute Église dans le salon du roi :

— Au moins, se dit Rubantel, si je ne sais pas l'histoire du sorcier, j'apprendrai peut-être celle de cet evêque dont on s'occupe tant, et qui s'occupe si peu des autres.

Il se glissa dans un groupe dont M. de Harlay était le centre, et il écouta de tout son cœur.

— Messieurs, disait l'archevêque, je ne sais rien de plus que vous sur le nouvel évêque, sinon que c'est un phénix de sainteté, un puits de science, et qu'il a été nommé par madame de Maintenon, à laquelle l'unit une vieille et infiniment tendre amitié.

— Est-ce qu'il prêche? demanda le jésuite Bourdaloue.

— Oh! monsieur! comme saint Jean Chrysostome, à ce qu'on dit!

— Et... il écrit sans doute? demanda Bossuet.

— Comme saint Augustin... à ce qu'on prétend.

— Ah çà, mais c'est un trésor... Dans quelle mine l'a-t-on trouvé? dit l'évêque de Meaux qui toisa de son regard d'aigle ce timide phénix,

plaqué aux carreaux de glace comme un papillon effrayé qui cherche à s'enfuir.

— Madame de Maintenon sait découvrir le vrai mérite, répondit avec componction M. de Harlay.

— Comment se nomme cet illustre prélat, monsieur ? dit l'aigle de Meaux.

— Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas la mémoire des noms : un nom en ic... non, en in : Turpin, Taupin...

A ce moment, l'évêque objet de tant de commentaires tourna sa tête, fatiguée du soleil extérieur, et Rubantel, en voyant son doux et rose visage, spirituel et candide à la fois, s'écria :

— Jaspin ! notre ami Jaspin !

— Oui, pardon, dit l'archevêque en se retournant, je me trompais; ce n'est pas Taupin , c'est Jaspin.

Rubantel était déjà loin ; nageant vigoureusement dans les flots épais de ce Pactole, il venait d'aborder près de la fenêtre en tendant les bras à Jaspin qui, non moins empressé, embarrassa ses dentelles et ses plis dans l'épée et les broderies du général, en sorte qu'ils eurent grand'-peine à se dégrafer l'un de l'autre après l'accolade.

— Comment ! comment ! dit le marquis, vous voilà évêque, mon digne ami ?

— Vous voyez ! répliqua Jaspin aussi triste-

ment que si on lui eût dit : « Vous voilà malade. »

Rubantel prit cette mélancolie pour de l'humilité, et tout ce qu'il venait d'entendre dire sur le mérite du prélat lui parut confirmé par cette nouvelle vertu.

Il regarda quasi respectueusement celui que naguère encore il appelait bonhomme.

— Savez-vous, ajouta-t-il, que vous faites ici un bruit énorme? Voyez comme on vous regarde, on ne regarde que vous.

— Cristol ! murmura Jaspin, c'est contrariant d'être ainsi dévoré des yeux ; comment tant de regards si exercés, si malins ne découvriraient-ils pas mon indignité ?

— Bon, vous êtes trop modeste, madame de Maintenon sait bien ce qu'elle fait, allez !

— Croyez-vous? dit timidement l'évêque.

— Jour de Dieu !... Pardon, monseigneur.

— Oh ! je vous en conjure, dit Jaspin avec une sincère douleur, ne m'appelez pas monseigneur, cela m'agace les nerfs... Chose singulière, voilà cinquante-huit ans que je vais sans m'être aperçu que j'eusse des nerfs, et depuis cette malheureuse nomination, il m'en est venu qui me font souffrir le martyre.

— Mais si vous souffrez ainsi, dit Rubantel avec une amicale ironie, pourquoi vous êtes-vous laissé faire?

— Oh ! répliqua Jaspin, ma nomination a rendu M. de Louvois si malheureux, que je n'ai pu refuser cette satisfaction à madame de Maintenon.

Rubantel se mit à rire bruyamment, et, prenant le bras de l'évêque, l'emmena pour une promenade dans la vaste galerie, comme un habile patineur qui entraîne un novice et prête son équilibre et son élan magistral aux timides glissades de l'élève.

Le marquis ne se sentait pas d'aise d'être ainsi regardé par tant de monde et de jouir seul de la familiarité de cet illustre qu'on appelait phénix. trésor, merveille, et qui, s'il écrivait comme saint Augustin, prêchait comme Jean Bouche-d'or. A cette satisfaction d'orgueil se joignait un certain plaisir d'être aussi bien traité par l'ami *infiniment tendre* de madame de Maintenon.

— Et quel évêché vous a-t-on donné, mon cher prélat? Est-ce près de la cour?

— Non pas ; c'est fort loin, au contraire.

— Je vois cela, votre modestie vous a encore porté à vous sacrifier ; mais au moins ne pousserez-vous pas l'abnégation jusqu'à faire résidence? Nommez-moi la province dans laquelle se trouve votre diocèse.

— C'est du côté de... vous savez... cette ville qui a été assiégée si longtemps.

— Par qui ?

— Par les Grecs.

— Comment, par les Grecs? s'écria Rubantel avec stupeur.

— Eh ! mon Dieu ! ne devinez-vous pas? Il y a un poëme là-dessus ; le siége a duré dix ans. Cristol! le poëme s'appelle l'*Iliade*.

— Je ne connais de siége qui ait duré dix ans, et qui ait été chanté par Homère, que le siége de Troie.

— Vous avez deviné.

— Vous êtes évêque de Troyes, en Champagne ?

— Non, en Asie Mineure.

— Mais, si je ne me trompe, dit Rubantel, voilà trois mille cinq cents ans que le farouche Agamemnon a démoli les murs de votre diocèse. Il n'existe pas.

— Madame de Maintenon m'y a nommé pour que je fusse forcé de rester ici.

— Je comprends cette délicatesse, dit Rubantel, vous êtes tout à fait évêque de cour ; c'est admirable. Eh bien ! mon cher ami, votre fortune est faite, j'en suis ravi. Vous pouvez devenir confesseur du roi le jour où ce noir jésuite la Chaise... A propos, vous n'êtes pas jésuite, vous?

— Pas que je sache, dit modestement Jaspin.

— Et vous me protégerez un peu, je pense,

reprit Rubantel en riant ; j'ai des enfants, moi, et je ne sais pas pourquoi je ne m'efforcerais pas de les bien établir. M. de Louvois ruine bien le roi pour les siens ; d'ailleurs, être protégé par un homme que...

— Que l'on a protégé, dit Jaspin, cela est dû.

— Vous êtes une merveille, décidément, s'écria le marquis, et vous allez faire ici une révolution véritable. Mais, causons un peu de ce cher Lavernie. Comment n'est-il pas ici, puisque j'y vois tout le monde? Est-il toujours l'idole, le héros?... Le marions-nous bientôt?

— M. de Lavernie fait en ce moment une petite excursion aux environs. Il prend l'air.

— Ah ! fit Rubantel qui jugea au ton réservé de Jaspin qu'il serait malséant de pousser plus loin l'interrogatoire.

Puis, changeant aussitôt de sujet :

— Si vous vouliez bien, mon cher prélat, dit-il, nous pourrions maintenant parler un peu du sorcier. Vous savez son histoire et vous allez m'instruire. J'en brûle.

— Il est là, dit Jaspin mystérieusement en désignant au général la porte des appartements royaux.

— Là?... chez le roi?...

— Dans son cabinet.

— Pourquoi un sorcier avec le roi?... Je tombe des nues.

— Il faut vous dire que tout le monde ici partage votre surprise.

— Qu'est-ce que le sorcier ?

— Un maréchal.

— De France ?

— Non, de Provence.

— Est-ce que le roi a des chevaux difficiles à ferrer ?

— Cela se pourrait, monsieur ; toujours est-il que le sorcier est d'un pays où l'on sait deviner, témoin son compatriote Nostradamus.

— Vous m'intéressez, dit Rubantel.

— Eh bien ! adossons-nous, s'il vous plaît, à cette muraille : on nous verra moins, et on ne nous entendra pas.

— J'écoute.

— Le sorcier vient de Salon, en Provence. Il a vu, au coin d'un bois voisin de sa ville, une ombre blanche, blonde, toute lumineuse, qui croisait un manteau royal sur ses épaules, et qui l'appelait à elle.

— Oh ! oh ! Y est-il allé ?

— Certes ; et l'ombre lui a dit : Je suis la feue reine, épouse de Sa Majesté Louis XIV.

— Jour de Dieu ! c'est peu croyable que la feue reine ait choisi comme cela, pour apparaître, le coin d'un bois dans un pays où il n'y en a pas.

— Écoutez encore, monsieur. L'ombre s'a-

perçut peut-être que le maréchal raisonnait comme vous, car elle ajouta : « Je m'en vais vous dire une chose qui prouvera non-seulement à vous, mais encore au roi, que je suis bien Marie-Thérèse. Apprenez un secret que le roi seul et moi nous savons... » Là-dessus l'ombre raconta ce secret avec force détails.

— Voilà qui est ingénieux, dit Rubantel ; mais sera-ce bien intéressant, bien curieux pour le roi d'apprendre de ce maréchal une chose qu'il savait déjà ; et, de la part de l'ombre, était-ce bien délicat d'aller raconter à ce ferreur de chevaux les petits secrets de Leurs Majestés? A la place du maréchal, je n'aurais pas fait deux cent soixante lieues pour venir déranger le roi à l'heure de son dîner : c'est un piètre rôle.

— Vous voilà comme tous ces gens de cour, vous doutez.

— Mon cher prélat, toute chose inutile ne peut venir de Dieu.

— Qui vous dit que ce soit inutile?... Attendez donc la fin. Qui vous dit qu'en ce moment, grâce à cette introduction que la feue reine aurait ménagée à ce maréchal, elle ne fait pas entendre au roi quelque bonne vérité, quelque sage conseil comme il en éclôt par delà notre monde éphémère?

— Eh bien, écoutez à votre tour, mon cher prélat : je ne suis ni compatriote de Nostrada-

mus, ni maréchal, hélas ! mais je vous garantis que sans avoir rencontré la feue reine au coin d'un bois, je dirais au roi deux choses bien importantes s'il m'accordait seulement une des vingt-cinq minutes qu'il a déjà données à ce sorcier provençal... et, comme je ne fais pas de mystère avec vous, voici les deux choses que je dirais à Sa Majesté : Faites la paix, sire, et renvoyez soit Louvois, soit madame de Maintenon.

— Voilà précisément la question, repartit froidement Jaspin : est-ce l'un, est-ce l'autre que vous conseilleriez de congédier ?

— Ah ! dame, répliqua Rubantel très-embarrassé de ce qu'il venait de dire, ce serait au roi de choisir.

— Et qui vous dit qu'en ce moment le maréchal de Salon n'apporte pas au roi un choix tout fait de la part de la feue reine Marie-Thérèse.

— Jour de Dieu ! je comprends alors l'intérêt que la cour prend à cette conversation ! s'écria Rubantel. Ce sorcier-là apporte la solution du problème qui nous divise tous.

Puis se penchant à l'oreille de Jaspin :

— Savez-vous, dit-il malicieusement, vous qui êtes si bien en cour, lequel de M. de Louvois ou de madame la marquise a conseillé à la feue reine d'apparaître à ce maréchal ?

Jaspin, souriant avec finesse, répondit :

— Si vous le demandiez, monsieur, on ne vous le dirait pas.

— J'attendrai donc pour en juger, mon cher prélat, les premières paroles que le roi adressera soit à la marquise, soit au ministre après le départ du sorcier. Mais en attendant, grommela le vieux soldat revenu à ses boutades chagrines, c'est dur d'être ballotté ainsi entre toutes ces intrigues. Pendant qu'on fatigue à de pareilles jongleries l'esprit du roi, Sa Majesté ne pense pas à ses affaires ni à ses serviteurs ; on nous oublie, nous autres lourdauds qui habitons dans les camps. La petite comédie du sorcier aura un dénoûment avantageux pour l'un ou l'autre des deux grands magiciens qui le font mouvoir, mais moi, que suis-je? Une marionnette oubliée, fanée, qu'on fait sautiller de temps en temps sur quelque champ de bataille, avec d'autres pantins, pour faire nombre. Jour de Dieu ! être pantin de M. de Louvois! quel métier!

— La la!.., dit Jaspin, pas si haut ! le voici.

En effet, Louvois apparut au bout de la galerie avec son cortége de secrétaires, de commis, d'officiers; il donnait ses ordres en marchant ; il saluait à peine ou ne saluait pas sur son passage, mais ce n'était plus par orgueil. Une préoccupation profonde, douloureuse comme une plaie, entraînait son esprit hors de tout ce qui

n'était pas une affaire ; il ordonnait, louait, blâmait; il ne voyait plus.

Selon son habitude, il traversa la galerie devant des fronts inclinés, des fronts de princes, et par cette large trouée il parvint jusqu'aux portes du cabinet.

Elles s'ouvraient ordinairement à son approche ; elles restèrent fermées ce jour-là. Louvois ne s'en aperçut qu'en se heurtant, pour ainsi dire, au panneau doré.

Le ministre relevant la tête s'apprêtait à gourmander le maître des cérémonies ; mais apercevant le lieutenant aux gardes de service, un homme-lige plus particulièrement soumis à son autorité :

— Pourquoi cette porte n'est-elle pas ouverte? dit-il.

— Sa Majesté est enfermée avec quelqu'un, monseigneur, répliqua l'officier.

— Quoi !... ce fameux sorcier n'est pas encore sorti? murmura Louvois, rouge de honte, car il sentait le malin plaisir que cette porte refusée allait causer à ses ennemis présents.

Puis se tournant vers la foule qui ne souriait plus depuis qu'il s'était retourné :

— Le maréchal ferrant, dit-il, a des priviléges que n'a pas toujours ici un maréchal de France.

Quelques courtisans s'empressèrent de rire.

— Voilà M. de Louvois qui me vole mes plaisanteries, dit Rubantel bas à Jaspin.

Le ministre, réduit à l'inaction de l'attente, fut bientôt entouré, harcelé, dévoré par la foule qui s'arrachait ses sourires et ses paroles ; mais, tandis que chacun s'occupait de Louvois, Louvois s'occupait de cette porte fermée.

Soudain elle s'ouvrit. Une voix cria : Le Roi !

Et Louis XIV parut, précédé du capitaine des gardes qui conduisait un homme vêtu simplement de drap gris, et qui fixait sur tout ce monde éblouissant des regards pleins d'assurance, comme s'ils étaient accoutumés à d'autres visions plus éblouissantes.

C'était le sorcier de Salon. Le roi s'arrêta au seuil de la galerie, et dit avec bonté au maréchal ferrant :

— Merci, mon ami ; allez tranquillement chez vous, merci.

Puis au capitaine des gardes :

— On veillera au voyage de cet homme. J'ai signé pour lui un bon sur ma caisse.

Tout en parlant ainsi, le roi affectait de tourner le dos à Louvois, bien que celui-ci se fût approché avec son portefeuille.

Louvois, dépité, ne put retenir un de ses furieux mouvements d'humeur.

— Voilà bien des cérémonies pour un fou ! dit-il entre ses dents.

Le roi entendit, et, se retournant avec un air sévère :

— Monsieur, dit-il, si cet homme eût été un fou, je n'aurais pas causé avec lui trois quarts d'heure.

Ces mots traversèrent le silence de toute l'assemblée et retentirent jusqu'au bout de la galerie.

Louvois pâlit et crispa ses doigts sur son portefeuille.

— Vous veniez pour travailler, M. de Louvois, ajouta le roi d'un ton glacial. Je travaillerai à Saint-Cyr. Veuillez m'y attendre.

Le ministre s'inclina et partit la rage dans le cœur.

Alors le roi traversa lentement la galerie, envoya un charmant sourire à Jaspin, et salua sur son passage avec autant de bonne grâce qu'il avait témoigné de froideur à Louvois.

Lorsqu'il eut disparu dans le grand escalier, toute l'assemblée se sépara en commentant, chacun selon ses prédilections, le *merci* adressé par Sa Majesté au sorcier provençal.

— Eh bien ! dit Jaspin à Rubantel, vous qui attendiez les premières paroles du roi pour juger la démarche du sorcier, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Rubantel, que si c'est M. de Louvois qui a payé le sorcier pour venir défendre ses intérêts devant Sa Majesté, le maréchal ferrant a volé l'argent de M. de Louvois. Je pense, de

plus, qu'il était bien inutile à moi de mettre mon habit de cour et de venir à Versailles. Le roi ne m'a pas seulement regardé. Jour de Dieu ! si je portais soutane, il m'eût fait sa bouche en cœur !

XVI

DEUX DISTRACTIONS EN UN JOUR.

Pour la seconde fois Rubantel s'aperçut qu'il avait blessé le bon Jaspin.

— Oh! pardon, s'écria-t-il, j'ai tort. Votre soutane couvre un brave homme, et mon habit rouge, si brodé qu'il soit, ne renferme rien qui vaille. Pardon!

Jaspin se contenta de répondre qu'il n'avait pas été offensé. Puis il salua le marquis pour sortir de la galerie où tous deux se trouvaient à peu près seuls.

— Vous me quittez? dit Rubantel.

— Oui monsieur, je vais à Saint-Cyr.

— Comme le roi!... Oh! quel favori vous faites! Moi, je m'en retourne tristement. Embrassez pour moi M. de Lavernie...

Et le digne homme étouffa un soupir qui émut Jaspin.

— Ce n'est pas réjouissant, voyez-vous, ajouta Rubantel, de venir faire sa cour à Versailles... manquant de tout, dînant seul ou à peu près, se promenant seul, à charge à tous ses amis si l'on en a, quand on pourrait vivre commodément dans sa terre avec sa famille et ses chiens.

Là-dessus, nouveau soupir du bon seigneur; et Jaspin, pour le consoler, répondit :

— N'enviez pas mon sort; je ne vais pas à Saint-Cyr pour y prendre de l'agrément. Athalie, ce n'est pas un plaisir.

— Qu'est-ce qu'*Athalie?* demanda le soldat.

— Une nouvelle tragédie sacrée de M. Racine.

— Comme *Esther?*

— Plus longue.

— Eh mais, c'est un honneur immense que l'on vous fait là, mon cher prélat; comment! vous êtes invité à une représentation?...

— Non, à une répétition seulement. Madame de Maintenon, voyant le succès d'*Esther,* avait prié M. Racine de lui faire une seconde pièce pour ses demoiselles, et ce pauvre auteur y a sué sang et eau depuis un an.

— Mais le voilà au port, puisqu'il va être représenté.

— Non pas. Avant de représenter *Athalie,* madame la marquise consulte son conseil de conscience.

— Pourquoi?

— Parce que de tous côtés il lui en revient des plaintes. Ces demoiselles de Saint-Cyr ont trop bien joué, à ce qu'il paraît, pour des filles honnêtes, et les cagots prétendent que ce n'est pas pour élever des comédiennes que le pape a cédé à Saint-Cyr la mense abbatiale de Saint-Denis.

— Le fait est, dit Rubantel encore une fois emporté par son sang de frondeur, que si j'étais assez pauvre pour qu'on élevât ma fille à Saint-Cyr, je ne me soucierais point de la voir paraître sur un théâtre, comme mesdemoiselles de Saint-Osmane, de Choiseul et de Glapion, dont on a beaucoup trop parlé depuis *Esther*...

— Vous voyez bien qu'il y a le pour et le contre, puisque vous êtes contre, dit tranquillement Jaspin.

— Oh! moi, je dis tout net, trop net, ma façon de penser.

— Je suis désolé de vous savoir opposé à ce divertissement, M. le marquis, car je le crois innocent, et je suis de l'avis de madame de Maintenon, qui aime mieux distraire ses filles que de

les laisser elles-mêmes chercher des distractions. J'en suis fâché aussi, parce que vous êtes un père de famille très-honoré, un prud'homme considérable, et que, vous croyant désœuvré ce soir, je comptais vous proposer de m'accompagner à Saint-Cyr, où madame la marquise eût peut-être consenti, sur ma demande, à vous admettre dans notre petit comité de gens qui vont décider si la représentation d'*Athalie* offre des dangers.

Pendant ces derniers mots, le visage de M. Rubantel avait pris une si comique expression de douleur, de regret, que Jaspin fut obligé de se retenir pour ne point rire. Il était parfois malicieux, le bonhomme, et une leçon bien donnée ne lui paraissait jamais un hors-d'œuvre.

— Vous m'excuserez donc, monsieur, dit-il, si je vous quitte.

— Jour de Dieu ! s'écria Rubantel en se mordant les lèvres, voilà trois fois depuis tantôt que je mériterais les étrivières. Abandonnez-moi, mon cher abbé ; pardon, monseigneur, eh ! pardon... A tous les diables la cour et ce langage fleuri ! ou plutôt... non, à tous les mille millions de charretées de diables ma langue de butor et de grognon, qui bavarde toujours en dépit de mon cœur!

Pour le coup, Jaspin se mit à rire, et prenant

le bras du digne vétéran qui roulait comme une larme en ses yeux furieux :

— Vous avez un carrosse, M. le marquis, dit-il.

— Pardieu!... j'en ai trois.

— Eh bien ! il ne nous en faut qu'un pour nous rendre à Saint-Cyr.

— Vous m'emmenez?

— A l'instant, et vous aurez l'étrenne des chœurs qu'on doit répéter pour la première fois avec un musicien dont on dit merveilles.

— Oh! par exemple! s'écria Rubantel en embrassant Jaspin, voilà un vrai chrétien !... voilà un pasteur de brebis !... Eh bien, mon illustre, mon parfait ami, il faut que je vous l'avoue, tenez, je vais me confesser. J'enrageais de ne pas être admis à Saint-Cyr : on ne m'avait pas invité aux représentations d'*Esther;* voyez-vous, de là un mauvais sentiment, une envie de mordre... Quoi ! j'irai voir de près cette maison... ces charmantes demoiselles si bien élevées... et j'entendrais la tragédie de Racine !...

— Avant tout le monde.

— Oh ! j'étouffe !...

— C'est la chaleur, dit naïvement Jaspin; mais nous allons prendre par la petite route qui est ombragée et déserte, et le mouvement du carrosse vous rafraîchira.

— Oui, fouette! fouette! cria le marquis à son cocher.

Ils suivaient alors la route tracée entre les arbres du parc et une immense pièce d'eau longue comme un canal, destinée à servir de réserve aux bassins de Versailles, quand ils virent devant eux une petite calèche attelée de deux chevaux.

— Eh mais, dit Jaspin, n'est-ce pas M. de Louvois que nous apercevons là ?

— Je crois reconnaître son habit bleu, dit Rubantel, et il conduit ses chevaux, c'est assez son habitude.

— Si nous le passons, il sera furieux, continua Jaspin ; si nous le suivons, il nous parlera peut-être, et je ne voudrais pas qu'il nous parlât.

— Il y a un moyen, dit le marquis : descendons de carrosse, mes chevaux vont prendre le pas, nous marcherons derrière, M. de Louvois gagnera sur nous, et quand il sera entré à Saint-Cyr nous y entrerons derrière lui.

Jaspin adopta l'avis, tous deux descendirent et se faufilèrent dans la contre-allée, où les arbres les masquaient. Leur cocher garda la chaussée, en observant de laisser toute l'avance possible à la calèche.

Mais cette calèche marchait si lentement, les chevaux secouaient si librement leurs têtes et leurs crinières, en décrivant sur la route des courbes capricieuses, que l'on eût dit qu'ils

marchaient à leur fantaisie, sans guide et sans frein.

Les deux promeneurs, garantis par l'abri des gros arbres, et marchant sur le gazon, étaient arrivés au tournant de la route presque à la hauteur de la calèche ; les chevaux s'arrêtèrent ; leur maître les laissa faire.

Jaspin et Rubantel n'eurent que le temps de se plaquer derrière un marronnier énorme, et de là ils virent Louvois, les mains pendantes, l'œil atone, la tête inclinée ; oubliant les chevaux, la calèche, la route, le monde, il rêvait.

Les chevaux se mirent à tirer quelques bouts d'aubépine sur le revers du fossé qui bordait la route, à six pas de l'arbre qui cachait l'évêque et son ami. Louvois ne s'en aperçut pas. Quelques mots vagues, entrecoupés de rauques syllabes, s'échappaient de ses lèvres.

Jaspin et Rubantel retinrent leur haleine.

— Lui conseillera-t-on cela? murmurait Louvois. Une disgrâce... après trente ans... avant que je me sois vengé!...

Il eût fallu voir le coup d'œil qu'échangèrent ces deux hommes pâles d'émotion en entendant parler l'esprit de Louvois.

— Si je ne trouve pas ce que je cherche pour la perdre, continua le ministre, je suis perdu.

Les chevaux, rebutés de se piquer la langue aux épines amères de l'arbuste, tournèrent à

droite sans que leur maître les en empêchât.

— Il se trompe de chemin, dit tout bas Rubantel à l'oreille de Jaspin.

Les chevaux marchaient toujours obliquement vers la droite ; ils venaient de sentir la fraîcheur de l'eau et se dirigeaient vers le canal.

Louvois les laissa aller ; il rêvait toujours. Jaspin et Rubantel tressaillirent, et, en même temps :

— Mais il va se rompre le cou, dit l'un.

— Il va se noyer, dit l'autre.

La calèche avait deux roues sur le gazon, les chevaux posaient leurs pieds de devant sur la margelle du canal ; encore un pas, ils plongeaient.

Jaspin et Rubantel échangèrent un nouveau regard, un éclair ; puis tous deux poussèrent un si grand cri en se précipitant sur la route, que les chevaux effrayés s'écartèrent brusquement du canal.

Louvois se réveilla, il comprit le danger, se retourna, vit ses deux sauveurs courant et gesticulant sur la chaussée. Sans doute, il les reconnut, mais pour tout remercîment il ôta son chapeau, cingla vigoureusement ses chevaux d'un coup de fouet et disparut dans un tourbillon de poussière.

Le général et l'évêque tremblaient de tous leurs membres, et restaient comme enracinés sur le chemin.

— Hein ? dit enfin Rubantel aussitôt qu'il put recouvrer la voix, si nous n'eussions pas crié !

— Et Dieu!... murmura Jaspin.

— Et la discipline! murmura le général.

Quelques instants après, ils entraient dans la cour de Saint-Cyr, où fumaient encore irrités les chevaux du ministre.

Tandis que le général admirait l'ordonnance et la vaste étendue des bâtiments, l'air de grandeur et de simplicité répandu sur l'ensemble, les détails si minutieusement soignés, les allées et venues discrètes et pourtant actives du service, tandis que Jaspin, reçu en hôte familier, quittait son compagnon pour obtenir de la marquise l'autorisation de faire entrer M. de Rubantel, le ministre s'était fait annoncer à Louis XIV, dans les jardins, sous un pavillon de verdure où depuis un quart d'heure le roi prenait le frais en attendant, lui qui savait si peu attendre.

Louvois avait rêvé un quart d'heure de trop. Il s'aperçut de sa maladresse et en comprit la gravité dans un moment où son maître était si défavorablement disposé ; il devint extrêmement pâle et chancela en entrant dans le pavillon.

Son air de souffrance arrêta sur les lèvres du roi l'apostrophe déjà prête à jaillir. Ce fut Louvois qui parla le premier.

— Il faut m'excuser, sire, dit-il, j'ai failli me trouver mal en chemin.

— Êtes-vous malade, monsieur?

— Je ne l'étais pas, sire; mais l'accueil que m'a fait Votre Majesté me vaut une maladie.

Le roi ne répliqua rien. Le ministre, sans donner suite à ses plaintes, et se renfermant au contraire dans une réserve pleine de dignité, essuya son front, ouvrit son portefeuille et dit au roi :

— Plaît-il à Sa Majesté de travailler ici?

— Je ne sais pas même si je travaillerai, répondit le roi Louis XIV avec une nonchalance qui pour Louvois était une disgrâce de plus.

— Je suis aux ordres de Sa Majesté, répliqua-t-il en surmontant vaillamment les dégoûts dont on l'abreuvait.

Le roi s'éventa avec son chapeau, et se mit à regarder distraitement dans le jardin.

Louvois souffrait tout ce qu'un homme de ce caractère indomptable peut souffrir, mais il se contenait.

Au bout de quelques minutes, appuyant une main sur son cœur gonflé, donnant à son visage l'expression du calme et de la complaisance :

— Je crois voir, dit-il, que Sa Majesté n'a point la tête aux affaires. Faut-il que nous remettions le travail?

— Vous vous trompez, répliqua sèchement le roi; j'ai plus que jamais la tête aux affaires; seu-

lement c'est aux grandes affaires que je m'applique, et asseyez-vous pour m'écouter.

Louvois sentit une sueur mortelle courir en perles de glace sur sa poitrine. Ce ton solennel du roi, au sortir du mystérieux entretien avec le sorcier, annonçait de grands événements. En outre, l'absence de madame de Maintenon, absence concertée entre elle et le roi, qu'elle venait de quitter à l'instant même, présageait au ministre l'approche d'une crise.

Le roi se posa majestueusement comme il le faisait d'instinct dans les circonstances importantes, et, d'une voix ferme, lente, il dit à Louvois :

— J'ai à vous demander un compte très-exact de ma situation vis-à-vis de l'Europe : où en sommes-nous ?... Ne cherchez pas, parlez.

— Mais, balbutia Louvois, si Sa Majesté voulait se donner la peine de détailler...

— J'ai trois ennemis en Europe, monsieur : l'empereur, le prince d'Orange, le duc de Savoie; trois ennemis qui comptent !

Louvois aussitôt :

— Votre Majesté oublie l'Espagne, la Suède, toute l'Allemagne.

— Je sais que vous m'en trouveriez encore si vous cherchiez; mais je me suis arrêté à dessein. Trois ennemis, ai-je dit : vous trouvez que ce n'est pas assez ? Moi, j'estime que c'est trop !

Louvois regarda le prince avec stupeur.

— Entre l'empereur et moi, dit Louis XIV, c'est une guerre qui finira le jour où je renoncerai aux Flandres et à mes idées sur l'Espagne. Le prince d'Orange est roi d'Angleterre, quoi que je dise et que je fasse. Il est mon ennemi, parce que je l'ai toujours dédaigné, rudoyé, malgré ses avances. Il n'a nul projet sur mes États, ni moi sur les siens. Qu'il ait détrôné son beau-père, c'est à la nation anglaise de le trouver mauvais; moi, je n'ai que le droit d'exercer envers le roi Jacques une hospitalité digne de moi et de la France. J'en arrive au duc de Savoie, c'est un homme de grands talents, qui eût été à moi, si je n'eusse, par des piqûres acharnées, envenimé la plaie de son orgueil. Voilà mes trois ennemis réels; les autres se groupent autour d'eux. Eh bien, M. de Louvois, pour faire éternellement la guerre il faut de l'argent et de la jeunesse : je vieillis et n'ai plus d'argent, mon État est épuisé par mes victoires. Je ne parle point de Dieu, que je finirai par lasser, en abusant de ses bontés. Je conclus comme j'ai commencé, donnez-moi un compte exact de ma situation; c'est ce que fait tout bon administrateur, quand il veut liquider ses affaires et prendre sa retraite.

Louvois, décontenancé par cette charge à fond, commençait à perdre la tête; il ne répondit que phrases vagues, nulles, sans raison et sans vues. Il prouva que le royaume n'était pas

épuisé, que les armées n'avaient jamais été plus formidables. Il cita le siége de Mons, enlevé aux yeux de l'Europe tout entière, et montra au roi la médaille nouvelle que l'Académie avait fait exécuter à cette occasion. C'était un Hercule debout, s'appuyant d'une main sur sa massue et tenant de l'autre une couronne murale et un bouclier aux armes de Mons; dans le fond, la ville enveloppée de feu et de fumée. Pour légende, *Tota Europa spectante et adversante*, c'est-à-dire: *A la vue de toute l'Europe et malgré ses efforts.*

— Cela est fort beau, dit le roi, qui avait regardé attentivement la médaille. Mais que me fait la gloire? J'en ai eu ma bonne part. Du repos, du repos!

Louvois frissonnant :

— Votre Majesté sait bien, dit-il avec un souris forcé, que l'on n'a point toujours ce que l'on désire. Vos armées ont pu prendre en quinze jours Mons, que vous désiriez prendre. Elles vous conquerront la paix également; mais laissez-leur-en le temps; ce sera plus long.

— Ne voyez-vous pas quelque moyen d'abréger? dit froidement le roi; mes peuples souffrent.

— Sire, je chercherai.

— J'ai déjà trouvé quelque chose, moi.

— J'écoute, fit le ministre avec une nuance

imperceptible d'ironie qui n'échappa point au roi et redoubla son désir de piquer Louvois.

— Monsieur, quand un incendie se déclare, il faut non-seulement chercher à éteindre la flamme, mais lui soustraire les aliments qu'elle pourrait prendre. Il se fait en ce moment, dans les États du duc de Savoie, une guerre qui mettra ce prince au désespoir ; on brûle ses vignes, ses maisons.

— Représailles, sire!

— Aliment au feu que je veux éteindre, monsieur : j'entends que peu à peu l'on adoucisse M. de Savoie. On le détachera ainsi de la ligue, j'aurai mes frontières assurées, et il me rentrera une armée de ce côté. Prévenez donc Catinat de ménager le duc; Catinat est humain, il sait négocier. Faites-lui part de mes intentions.

Louvois s'inclina.

— J'ai une autre crainte, dit le roi : les Suisses sont mécontents ; ils réclament l'observation des traités qu'on leur a faits.

— Eh ! sire, avec les sommes qu'on leur a déjà données nous paverions d'argent une chaussée d'ici à Bâle.

— Monsieur, avec le sang qu'ils ont versé au service de la France, on ferait un fleuve de Bâle à Paris ! J'entends que les Suisses soient satisfaits. Ne voyez-vous pas qu'une rupture avec eux les pousserait à s'allier au duc de Savoie ! que la

guerre s'éterniserait, que l'incendie deviendrait une conflagration universelle! Chargez-vous donc de la Savoie et des Suisses. Moi, j'aurai l'œil sur l'Angleterre, où l'on me ménage d'honorables intelligences. Tout s'apaisera, je le veux. Vous m'avez entendu?

— Oui, sire, dit Louvois, dont le sang assiégeait les tempes avec fureur. Ainsi, Votre Majesté rêve le retour de l'âge d'or et les ruisseaux de miel et de lait. Ces inspirations seront glorieuses à Sa Majesté, mais nécessitent un nouvel ordre de travaux. Nous changerons de rôle avec les alliés. Nous promènerons l'olivier quand l'Europe promènera ses mousquets.

— Ce changement vous servira d'autant plus, répliqua froidement Louis XIV, à mettre en lumière des talents de conciliation qu'on ne vous connaissait pas. Vous savez agir vite, monsieur; employez-vous à cette œuvre-là, elle en vaut la peine.

— En un mot, Sa Majesté fait du ministre de la guerre un ministre de la paix.

— Précisément.

On eût dit que Louvois allait suffoquer lorsqu'il répliqua :

— Sire, hormis l'impossible, je ferai tout pour servir Votre Majesté.

Et Louvois ferma son portefeuille avec un mouvement nerveux qu'il ne sut point enchai-

ner, malgré les efforts surhumains qu'il faisait depuis quelques minutes.

— Ne fermez pas, dit Louis XIV avec son flegme de commande. Travaillons!

— Oh! sire, j'apportais à Sa Majesté des travaux qui vont devenir inutiles. J'avais trouvé de l'argent; mais à quoi bon l'argent, dans l'âge d'or?

Ces mots eussent été impertinents, si Louvois ne les eût accompagnés d'un rire ou plutôt d'un rugissement affectant les éclats du rire.

— De l'argent, où cela? demanda le roi, lion dédaigneux du bourdonnement de ce taon irrité.

— Où il est, sire : chez les traitants qui l'ont pompé dans les coffres de Votre Majesté depuis deux années. J'ai imposé ces messieurs à huit millions de livres, et ils me remercieront de ce que je leur laisse. Voici le projet ; l'argent peut rentrer au premier appel de Votre Majesté.

Le roi prit la plume et approuva sans balancer. Comme il venait de signer, il arrêta ses yeux sur un papier que peut-être Louvois n'avait pas laissé sans intention.

Le rusé ministre l'enleva aussitôt.

— Pourquoi retirez-vous ce papier? dit le roi surpris.

— Oh! sire, ce n'est rien, c'est un rapport de police.

— Qui dit?

— Rien de nouveau, sire, je ne sais pas même comment il se trouve là... c'est par distraction que je l'y ai laissé.

— Il m'a semblé lire le mot *enlèvement.*

— En effet, sire ; mais passons, je vous prie.

— Enfin, monsieur, si je tiens à lire ce rapport?

— Votre Majesté en a le droit, mais je la préviens qu'elle n'y gagnera rien, ni moi non plus.

Le roi se mit à lire, Louvois le suivait du coin de l'œil, tout en paraissant fouiller dans ses papiers.

— Qu'est-ce que j'apprends? dit le roi. On a enlevé aux archers une prisonnière qu'ils transféraient de la Bastille au château de Péronne?

Louvois ne répondit pas. Il furetait toujours.

— Violette Gilbert, femme du commissaire Desbuttes... Qu'est-ce que cette femme?

— Sire, une femme surprise en adultère avec un espion du prince d'Orange. Le mari avait porté plainte; on avait arrêté la femme; elle était à la Bastille où je me proposais de la faire interroger.

— Eh bien?

— Eh bien! sire, un ordre est arrivé de transférer la prisonnière à Péronne; mais encore une fois, je supplie Votre Majesté de passer outre.

— Ordre de qui? demanda le roi, de plus en plus affriandé par la résistance.

— De Pontchartrain, sire, et ordre de confier cette femme à deux archers seulement, pour éviter le scandale sur son passage. Voyez, sire, c'est écrit sur l'ordre. En sorte que tout près d'ici, vers Chantilly, cette nuit même les deux archers ont été jetés en bas du carrosse dans lequel ils menaient leur prisonnière, et celle-ci a continué sa route, mais je ne crois pas qu'elle se soit rendue à Péronne. Voilà ce que c'est que de bien escorter les prisonniers de cette importance!

— Comment Pontchartrain a-t-il donné cet ordre ridicule?

— Je le lui ai demandé ce matin, au reçu du rapport de police; il m'a répondu qu'il avait dû obtempérer à l'irrésistible recommandation qui lui avait été faite.

— Par qui?

— Ah ! sire, permettez-moi de me taire.

— Vous direz bien, au moins, le nom du ravisseur?

— Ils étaient deux; mais je n'en nommerai pas un.

— Plaisantez-vous, monsieur?

— A Dieu ne plaise, sire! cela ne m'arrivera plus de plaisanter avec un pareil nom, il m'a trop de fois porté malheur; et voilà pourquoi je désirais soustraire à Votre Majesté ce papier, dans lequel le lieutenant de police, plus auda-

cieux que moi, a consigné ce nom redoutable et celui de son présumé complice.

Le roi parcourut avidement les dernières lignes du rapport :

—Belair, musicien, amant de la prisonnière... puis, Lavernie ! s'écria-t-il. Lui encore !

— Hélas ! oui, sire, encore ! Et cette fois, on ne dira pas que c'est ma faute.

Mais il me semblait l'avoir vu hier au matin à mon lever.

— C'est possible, sire ; mais j'ai dû m'informer, ne fût-ce que pour contredire le rapport de la police, et malheureusement M. de Lavernie a quitté Versailles hier au soir. Il n'a point reparu, pas plus que l'autre coupable.

Il achevait à peine, quand madame de Maintenon monta souriante les trois marches qui conduisaient au cabinet de verdure.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.